

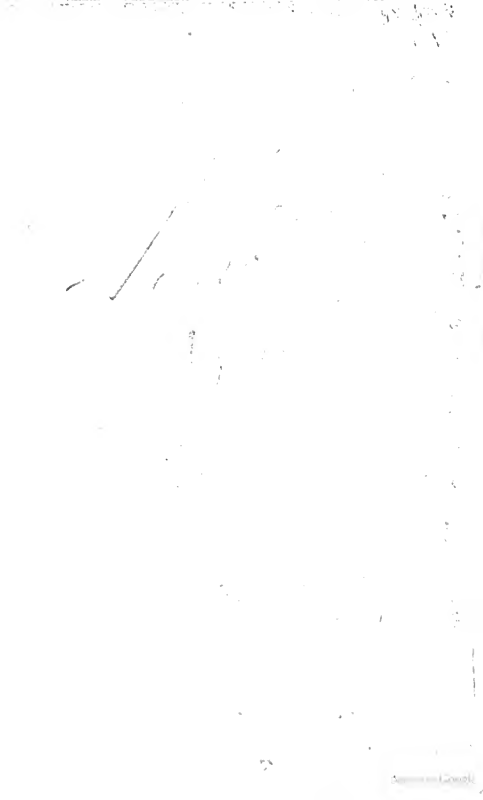


7-9-16 B12

7. 9. 1

9. 16

---



ENCYCLOPÉDIE

# ART MILITAIRE

A L'USAGE

DE TOUTES LES ARMES,

PAR M. VÉLUT.

Lieutenant-colonel



PARIS.

LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEPEUILLE, N° 10 BIS.

Boisdevant, de St.-Fargeau  
par liv. de 10 planches

Suites à Burron, format in-8, par MM. F. Cuvier, Dandrill, L.  
de Candolle, Brongniart, etc. 5 fr. 50 c. le vol. de 5 à 700



# ENCYCLOPÉDIE-RORET.

---

## **ART MILITAIRE.**

---

## AVIS.

---

Le mérite de ses ouvrages de l'*Encyclopédie-Roret* leur a fait obtenir les honneurs de la traduction, de l'imitation et de la contrefaçon ; pour distinguer ce volume, il portera à l'avenir la véritable signature de l'éditeur.

A stylized, handwritten signature in black ink, likely reading 'Roret', with a large, sweeping flourish underneath.

# MANUELS-RORET.

---

NOUVEAU MANUEL COMPLET

## D'ART MILITAIRE,

A L'USAGE

DES MILITAIRES DE TOUTES LES ARMES.

---

.... *Étude et souvenir.*

---

PAR A. D. VERGNAUD,

CHEF D'ESCADRON D'ARTILLERIE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE  
POLYTECHNIQUE, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, 10 BIS.

1840.



# ART MILITAIRE.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION. — DÉFINITIONS ET AXIOMES PRÉLIMINAIRES. — NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES SPÉCIALITÉS DES DIFFÉRENTES ARMES ; — SUR LEURS PROPORTIONS DANS LE CORPS D'ARMÉE ET DANS LA RÉSERVE. — NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA FORTIFICATION.

---

### CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION ; DÉFINITIONS ET AXIOMES PRÉLIMINAIRES.

#### § I<sup>er</sup>. *Introduction ; but et division de l'ouvrage.*

La guerre, née des premiers besoins de l'homme, et aussi ancienne que le monde, a dû précéder si même elle n'a déterminé son état en société ; et l'art de la guerre, devenu pour les peuples une nécessité, a développé souvent, et toujours accompagné les progrès de la civilisation.

Réunissant sous un même chef des peuplades errantes et dispersées, la guerre a fini par confondre en un seul peuple les vaincus qu'elle enchaina d'abord au service des vainqueurs :

car tant que la force brutale assura seule la victoire , le faible fut écrasé sans pitié, et de l'abus de la force naquit l'esclavage. Mais le besoin de défendre sa liberté, le désir de la conserver et celui non moins vif de la recouvrer, créèrent plus tard les moyens de suppléer à la force du corps par des armes portatives, défensives aussi bien qu'offensives; et ce fut sous l'égide de ses guerriers que le peuple agriculteur et pasteur put fonder la cité protectrice du commerce et de l'industrie. Là naquirent, au sein des nations favorisées par le soleil d'Orient, les beaux arts que la navigation et la conquête répandirent dans le reste du monde, où la barbarie et la civilisation furent constamment aux prises, tant que la force du corps et l'adresse à manier les armes restèrent l'apanage indispensable du guerrier.

Alors le soldat heureux, devenu riche et puissant, se revêtit d'une armure impénétrable; et bientôt l'épée au côté, la dague à la ceinture, la masse et la hache d'armes pendues à l'arçon de la selle de son destrier, comme lui bardé de fer; il se posa, la lance au poing, le noble champion de la féodalité, qui attachait à la glèbe, en serf et vilain, tout ennemi vaincu. Ce fut le tems de la chevalerie, triomphe assuré du fort invulnérable contre le faible sans défense, brindage armé ne connaissant d'obstacles que l'épaisseur des murailles dans l'enceinte desquelles le peuple apprit à se réfugier et finit par organiser une défense trop souvent impuissante.

Le servage, la ruine et l'extermination des peuples par suite des guerres de religion, menaçaient de replonger le monde dans la barbarie dont il sortait à peine, quand des excès même d'une attaque incessante naquit la défense organisée à l'abri des remparts. Ce fut donc l'art militaire qui, rendant la lutte

moins inégale, permit de la prolonger jusqu'au moment où l'invention de la poudre à canon, rétablissant enfin l'égalité des armes, assura le triomphe définitif de la civilisation.

Ajoutons à cette esquisse rapide, que l'usage des armes à feu ayant rendu moins nombreuse et plus rare la mêlée sanglante du combat corps à corps, la guerre devint moins destructive des populations, et perdit de sa férocity à mesure que les progrès de l'artillerie rendirent plus décisives les batailles à coups de canons.

Si donc la guerre est un fléau malheureusement inévitable, comme le prouve l'histoire de tous les peuples, n'est-ce pas bien mériter de l'humanité que de chercher à perfectionner l'art militaire, le seul qui tende à rendre ce fléau moins horrible et moins fréquent ? N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que la guerre a pris ce caractère de justice et de raison sans lequel un gouvernement représentatif ne peut plus l'entreprendre ; et maintenant que l'armée c'est le peuple, quel citoyen ne prendrait pas intérêt à un genre de connaissances dont l'objet est d'assurer la défense et la gloire de notre patrie, afin qu'elle ait la certitude d'être éternellement libre et indépendante ?

Tels sont les motifs de la publication de ce Manuel, auquel j'ai travaillé d'autant plus long-tems que chaque jour de travail me faisait sentir davantage l'importance du sujet et la difficulté de l'envisager sous tous ses points de vue, sans aborder, avec une franchise que l'on pourra taxer de présomption peut-être, les questions graves qui se rattachent à l'existence des armées et des fortifications permanentes.

C'est au reste une étude tellement étendue que celle de l'art militaire, qui maintenant embrasse presque toutes les branches des sciences et des arts, qu'il faut souvent se restreindre aux

indications générales d'un aperçu d'ensemble, pour ne pas s'égarer dans la multiplicité des détails que précisent d'ailleurs des réglemens d'instruction spéciale. Ce mode de procéder a l'avantage d'aller droit au but de prime-abord, en permettant de ne pas laisser échapper le moindre détail qui s'encadre ensuite sans difficulté dans l'ensemble que l'on ne perd jamais de vue. A quoi serviraient, en effet, les détails les plus précis du meilleur système d'attaque et de défense, basé avant tout sur la nature des armes, si l'on n'en a pas bien compris l'ensemble, de manière à y rattacher tous les accessoires et à profiter des modifications infinies qu'apportent à la théorie générale le perfectionnement des armes, la composition des armées, le moral du soldat, le climat et la topographie du pays où se fait la guerre ?

J'ai donc fait tous mes efforts pour que ce Manuel pût offrir au lecteur un précis analytique des principes généraux de la guerre, avec leur application actuelle aux opérations militaires, en présentant sans cesse les moyens d'étudier avec fruit, l'esprit des manœuvres d'ensemble et de détail, dont la lettre textuelle se trouve partout écrite dans la théorie réglementaire. Cette marche qui m'a semblé la plus rationnelle, a déterminé la division de l'ouvrage en trois parties : la première comprend, outre cette introduction que j'y ai mise à dessin, les définitions élémentaires ainsi que les notions générales sur les spécialités des différentes armes, sur leurs proportions dans le corps d'armée et dans la réserve, et sur les fortifications. Le lecteur, initié par ces généralités au langage stratégique, trouvera dans la seconde partie, avec l'établissement des armées et des fortifications permanentes, tout ce qui est relatif à leur formation et à leur entretien : recrutement

et durée du service, hiérarchie et discipline, avancement et retraite, habillement, armement et équipement, remonte et administration, matériel de campagne et de siège. Enfin la troisième partie traitera de l'emploi de la force militaire, ou de l'exécution générale de la guerre, depuis les petites opérations habituelles et secondaires jusqu'aux grandes opérations stratégiques, ainsi qu'à l'attaque et à la défense des places.

## § II. Définitions et axiomes préliminaires.

La guerre est le recours aux armes pour terminer par la force, entre les nations, les différends qui n'ont pu s'aplanir entre leurs gouvernemens par la voie des négociations. Mais l'état de guerre, qui rompt le plus violemment les traités et les conventions, par l'emploi de toutes les forces militaires de terre et de mer des parties belligérantes, est désormais restreint par la civilisation qui réunit les peuples dans un intérêt commun, à n'avoir plus d'autre but que celui d'établir de nouvelles relations politiques et commerciales.

Le théâtre de la guerre s'étend à tout l'espace, sur terre et sur mer, où peuvent s'employer des forces ennemies: le théâtre d'opérations d'une armée se resserre dans cette étendue limitée où doit agir un ensemble de force armée. Le centre d'action d'une armée s'appuie toujours sur la terre ferme, comme celui d'une flotte s'appuie sur la mer; aussi ce double pivot, dans toute combinaison militaire qui lie trop intimement l'une à l'autre, les forces de terre et de mer, subit-il une double réaction qu'il ne faut jamais perdre de vue, car elle est souvent assez funeste pour anéantir d'un seul coup toutes les ressources d'un pays.

L'agression à main armée, hors des limites territoriales

consenties par l'état de la paix, constitue l'*offensive* et réduit l'ennemi à la *défensive*. Quelque variées qu'elles deviennent ensuite, l'attaque et la défense comprennent sous le nom d'offensives et de défensives, toutes les combinaisons de la guerre qu'elles résument en force et mouvement : ces deux grands agens de la nature émanent alors de l'énergie et de l'intelligence de l'homme de guerre qui en devient ainsi l'élément principal.

Cependant la *force militaire* résulte de la réunion d'un certain nombre d'hommes armés agissant de concert sous les ordres d'un chef : il est vrai que les obstacles matériels de la nature et ceux de l'art des fortifications exercent une grande influence sur les modifications de cette force ; mais la vigueur de l'homme, employée d'une manière indépendante et agissant isolément, ne constitue plus l'action militaire.

Le *coup-d'œil militaire* embrasse et saisit à la fois l'ensemble et les détails de tout ce qui a rapport au théâtre de la guerre, à la formation et à l'action de la force militaire, pour en tirer rapidement le parti le plus avantageux dans toute circonstance et à chaque instant, par la connaissance immédiate des ressources de toutes les combinaisons de l'attaque et de la défense.

L'*art militaire* comprend l'organisation et l'emploi des forces de terre et de mer, suivant les combinaisons les plus convenables au théâtre de la guerre. Ainsi quoique la marine soit une spécialité tellement distincte de celle de tout autre ensemble de force armée, qu'elle exigerait un chapitre trop étendu pour que nous le traitions dans ce Manuel, nous continuerons à la comprendre dans les préceptes généraux de l'art de la guerre dont le principe fondamental est incontestablement : *savoir porter*

*et engager sur les points les plus importants d'un théâtre d'opérations et d'un champ de bataille des forces supérieures à celles de l'ennemi.*

Mais autant ce principe immuable est d'une théorie facile et simple, autant il est d'une application pratique difficile et compliquée; car elle exige à la fois le génie, l'expérience, l'énergie et le coup-d'œil militaires, qualités qui se trouvent rarement réunies dans un seul homme, et qui toutes cependant sont indispensables au chef d'une armée. Il en est de même de tous les préceptes généraux de l'art de la guerre; on les formule aisément, mais il n'appartient d'en tirer parti qu'au guerrier d'un génie assez vaste pour assigner, d'un coup-d'œil, leurs valeurs réelles aux variantes infinies, tant du théâtre des opérations et du champ de bataille, que de la nature des armes et du moral de la force armée.

On voit ici, par l'importance du choix du théâtre de la guerre, que la politique extérieure ne peut être indépendante de l'art militaire, non plus que la politique intérieure qui s'y rattache par l'organisation et l'administration de l'armée. On comprend dès lors la nécessité d'une *politique militaire* ayant surtout pour but : *d'établir des frontières et des centres d'action capables d'assurer l'attaque au dehors et la défense au dedans, quelque brusque que puisse être le passage de l'état de paix à l'état de guerre* : et ce but ne peut être entièrement atteint que par l'union intime de la nation et de son gouvernement, dans l'intérêt commun de la chose publique.

*Pour conserver la paix, qu'on soit prêt à la guerre.* — C'est un axiome bien connu de la politique militaire, et malheur au pays qui ne profiterait pas de la paix, pour se préparer à la guerre.

L'*administration militaire* doit pourvoir spécialement à l'entretien et à la nourriture du soldat, en santé, malade ou blessé, pendant la guerre et pendant la paix : elle comprend donc en général l'armement, l'équipement, les remontes, l'habillement, la solde, la subsistance de toute espèce, le casernement et le service de santé des troupes.

Ainsi l'art de la guerre comporte des combinaisons *politiques, administratives et militaires* que le chef d'une armée doit subordonner toutes à son génie. Les combinaisons politiques et administratives exigeant dans l'état actuel de l'Europe, des développemens qui dépasseraient de beaucoup les bornes de ce Manuel, nous y traiterons plus particulièrement des combinaisons purement militaires.

Un *plan de campagne* résume l'emploi militaire de la force et du mouvement, dans les combinaisons probables de l'attaque et de la défense, sur le théâtre de la guerre dont il fait connaître les ressources et les obstacles en tout genre : non seulement le plan de campagne relie entr'elles toutes les combinaisons purement militaires par un centre d'action commun, mais encore il y rattache toutes les combinaisons politiques et administratives inhérentes à son exécution ou qui doivent en surgir.

La *stratégie* comprend l'ensemble du mouvement des masses sur le théâtre des opérations ; on la désigne aussi quelquefois sous le nom de *grande tactique*, mais le mot de tactique s'applique plus volontiers à l'ensemble des manœuvres sur le champ de bataille, manœuvres dont le règlement de détails, même en cas de siège, compose ce qu'on est convenu d'appeler la *tactique élémentaire*.

Quel que soit au reste le nom que l'on donne au grand art

de la disposition et du mouvement des troupes , il a toujours pour but *d'obtenir sur les points décisifs , l'avantage du terrain et la supériorité du nombre ou de la force virtuelle*. On voit dès lors qu'il est bien difficile , pour ne pas dire impossible , de faire constamment une juste application pratique des manœuvres de détail , ou de la tactique élémentaire , si l'on ne comprend pas bien d'avance la stratégie et la tactique , ou l'ensemble du mouvement des masses tant sur le théâtre de la guerre que sur celui des opérations , et même sur le champ de bataille le plus resserré.

On désigne en général par le nom de *ligne d'opérations* , *ligne manœuvre* , la trace du mouvement de l'armée sur le théâtre de la guerre ; elle prend la dénomination de *ligne territoriale* quand cette trace est marquée par la constitution physique du théâtre d'opérations.

La *ligne principale* , ou la base des opérations relie le centre d'action à tous les points d'appui d'où partiront les lignes manœuvres destinées à compléter dans ses moindres détails stratégiques , l'ensemble du plan de campagne adopté. Mais telle est l'importance du matériel des armées modernes , que la nécessité de pourvoir au transport commode et prompt de tout son attirail , est devenue l'une des plus grandes difficultés de l'art de la guerre : c'est en effet un choix bien difficile que celui d'une base convenable d'opération , établissant sur des points d'appui suffisans des communications toujours libres entre la ligne principale et les autres lignes d'opération , sans aucune réaction dangereuse à la résistance probable des points d'appui. Cette difficulté était bien moindre chez les anciens , dont les armées plus mobiles pouvaient se lancer en quelque sorte à toute distance , parce qu'elles trouvaient toujours en

elles-mêmes un point d'appui convenable par la concentration de leur masse, en un site quelconque. Les Anciens d'ailleurs savaient aussi profiter des hauteurs et des moindres accidens de terrain pour ajouter à la résistance des obstacles naturels par quelques travaux dont les camps retranchés des Romains offrent les exemples les plus remarquables.

Parmi les points décisifs de l'attaque et de la défense, points auxquels vont naturellement concourir diverses lignes d'opération, il en existe un plus important que tous les autres, et auquel on a donné le nom d'*objectif*, parce qu'il sert de but à la ligne centrale. C'est d'ailleurs autour de cette ligne que viennent se grouper, à partir de la base toutes les autres lignes d'opérations, pour aboutir en définitive à ce but principal qui, souvent, décide du sort d'une armée et même de celui d'une nation entière.

La ligne centrale qui, dans le sens du mouvement général de l'armée, réunit, par la courte distance, la base à l'objectif, se nomme *ligne directrice du mouvement*.

Les lignes d'opérations sont dites *simples* quand une seule armée y agit par sa masse; *doubles* ou *multiples* quand l'armée se partage en deux ou plusieurs corps pour agir par ses masses concurremment sur un même objectif ou bien isolément sur des objectifs différens. Ainsi l'on comprend qu'une ligne d'opération simple d'abord, se subdivise de suite, ou réciproquement, devenant *intérieure* ou *extérieure* (en dedans ou en dehors de celle de l'ennemi), *concentrique* ou *excentrique* (concentrant ou divisant les masses du corps d'armée), suivant les mouvemens de l'ennemi dans leur importance relative aux points décisifs, et surtout à l'objectif principal qu'il ne faut ja-

mais perdre de vue un seul instant, car il ne doit pas cesser d'être le but constant des efforts d'une campagne.

Quand le théâtre de la guerre est tel que la base et l'objectif sont séparés par une étendue considérable de terrain, la ligne directrice est dite *profonde*, et il y a des lignes *secondaires* pour lier les mouvemens des deux armées sur un même objectif.

Si les événemens de la guerre forcent à modifier le plan de campagne et, par suite, à changer la direction de quelques mouvemens militaires, ces nouvelles lignes d'opérations sont dites *accidentelles*.

Les lignes de *convoi* servent au transport des vivres et munitions, partent des dépôts établis sur la base. Elles concourent, aux points décisifs, avec les lignes d'opérations, qui doivent toujours les maintenir en libre communication avec l'armée dans toutes ses marches et contremarches.

Le *front d'opérations* est le développement d'une armée à partir de sa base, soit en avant, soit en retraite, pour l'offensive ou la défensive.

Nous bornerons ici ces définitions élémentaires, indispensables à l'intelligence de la langue stratégique que nous aurons à parler dans le reste de l'ouvrage.

---

---

## CHAPITRE II.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES SPÉCIALITÉS DES DIFFÉRENTES ARMES ; SUR LEURS PROPORTIONS DANS LE CORPS D'ARMÉE ET DANS LA RÉSERVE.

§ 3. *Armes dont se compose l'armée ; qualités morales et physiques des soldats de toutes armes.*

L'*infanterie*, la *cavalerie* et l'*artillerie* qui comprenait tous les engins de guerre des Anciens, ont été de tout tems et sont encore les trois seules armes dont se compose effectivement l'armée.

La *fortification*, la *topographie* et l'*état-major* que Vauban a rendus si célèbres en les réunissant sous le nom de *génie militaire*, sont des spécialités qui ne constituent pas une arme proprement dite, précisément peut-être parce qu'elles sont formées, pour la plus grande partie, d'officiers sans troupe réclamant la direction et l'emploi de toutes les armes.

Aujourd'hui cependant en France et chez plusieurs autres puissances de l'Europe, le *génie militaire* comprend, sous le nom d'*arme du génie*, des troupes enrégimentées de sapeurs-mineurs, ouvriers-soldats commandés directement par des officiers du *génie militaire*.

L'*armée* se compose de l'agrégation des différentes armes convenablement organisées, armées, instruites, exercées et commandées.

Maintenant en Europe, l'*infanterie*, la *cavalerie* et l'*artillerie* sont réparties comme unités de force, en bataillons, esca-

drons et batteries : ces unités de force s'ajoutent ensuite à elles-mêmes, suivant des proportions assez peu variables chez les différentes puissances, pour former les régimens, les brigades et les divisions de chaque arme, dont nous discuterons l'ordonnance, en traitant spécialement de chacune d'elles. Disons seulement ici que le but de cette ordonnance pour toutes les armes, est d'organiser, pour les feux, l'ordre de bataille (*ordre mince*), et pour les chocs l'ordre en colonne (*ordre profond*), en facilitant le passage rapide de l'un de ces ordres à l'autre, tant pour les marches que pour l'attaque et la défense.

Tout soldat, quelle que soit son arme, doit être doué de courage, de constance, de fermeté, de force physique et de santé. Ces qualités peuvent être acquises par des hommes bien constitués, et l'on n'en doit point admettre d'autres dans les troupes.

Le Français, ardent, vif et agile de sa nature, est de tous les soldats, le plus intelligent, le plus leste et le plus apte à tous les exercices du corps, mais il faut tirer parti de ces précieux avantages par des institutions qui tendent sans cesse à fortifier l'espèce, ainsi que le faisaient les Romains, dont les soldats devenaient tellement robustes que l'on regarde leurs travaux comme fabuleux. Et ces travaux cependant, nos soldats fortifiés et endurcis par une longue habitude des marches et des mouvemens de la guerre, ne les ont-ils pas au moins égalés pendant les campagnes de la République et de l'Empire ? Ainsi n'oublions pas que c'est le métier de la guerre qu'il faut apprendre à nos troupes, afin qu'elles ne perdent pas, dans les parades d'une longue paix, toute idée de la guerre et des fatigues qui en sont inséparables. Une armée qui n'a pas été habituée d'avance à tous les mouvemens, et endurcie de longue main à la fatigue, fût-elle

admirablement disciplinée aux exercices de parade et aux manœuvres du polygone, n'enchaînera pas la victoire long-tems, lors même qu'elle devrait le gain d'une ou de plusieurs batailles au génie supérieur de son général; car les bivouacs, les marches forcées et les privations de toute espèce feront plus de ravage dans une telle armée que le fer et le feu de l'ennemi. Souvenons-nous qu'en 1791 et 1792 nos troupes de ligne et nos volontaires chez lesquels le patriotisme suppléait à tout, ne se sont trouvés en état de bien faire qu'après plusieurs campagnes, tandis que plus tard, devenus des soldats aguerris, ils ont été les maîtres du Continent. Habitons donc nos troupes, pendant la paix, à tous les travaux réels de la guerre: faisons en sorte de mettre un soldat de nouvelle levée en mesure d'entrer immédiatement en campagne, non-seulement par l'instruction facile et prompte de l'exercice et de la manœuvre de l'arme où il est incorporé, mais surtout, et c'est là l'essentiel, en fortifiant son physique et son moral, en lui donnant, par une habitude constante des marches et des mouvemens de la guerre, l'agilité, la souplesse, la patience et la confiance en soi, qui sont la source du courage et les gages les plus assurés du succès à l'armée.

#### § IV. *Infanterie.*

Le fusil armé de la baïonnette est l'arme à la fois offensive et défensive du fantassin; c'est là toute sa force que la marche seule peut amener sur le champ de bataille, pour y être utilement employée, soit en masse, soit isolément.

La *marche* et le *maniement du fusil* sont donc les exercices spéciaux des soldats d'infanterie; mais comment les nôtres sont-ils devenus les premiers soldats du monde? C'est que les bois,

es montagnes, les plaines, les marais, enfin tout le continent a été jour et nuit le théâtre de leurs exercices ; c'est que très souvent, n'ayant pas même de pain, ils savaient s'en passer. Voilà ce qu'il faut rappeler sans cesse à nos conscrits pour exciter leur émulation et régler l'impétuosité de leur jeune courage, maintenant qu'ils n'ont plus pour modèles dans leurs rangs ces anciens qui guidaient leur inexpérience, soutenaient et fortifiaient leur moral par le récit animé des dangers, des succès, les batailles, des victoires qui les avaient conduits dans toutes les capitales du Continent ; mais n'exagérons rien, et que l'homme de recrue ne s'imagine pas que son apprentissage de soldat exige plus d'intelligence que tout autre métier, car en définitive la science d'un soldat d'infanterie, pour entrer immédiatement en campagne, peut se réduire à savoir marcher à côté de son voisin, tourner à droite et à gauche, charger son fusil et tirer. Cette instruction première est bientôt donnée à l'homme de recrue, mais la marche seule peut l'endurcir à la fatigue et le fortifier assez pour qu'un régiment d'infanterie devenue capable de faire *onze à douze kilomètres* (trois lieues) (1) *en deux heures*, et *cinq à six myriamètres* (quinze lieues) *par jour*. Telle est en effet la célérité dans tous les mouvemens dont les Français sont susceptibles, l'agilité et le moral guerrier dont la nature les a favorisés, qu'en donnant toute l'extension possible à ces qualités par des exercices graduels et convenables, les marches qui seraient forcées pour les troupes ennemies deviennent ordinaires et habituelles pour les nôtres. Napoléon l'a bien prouvé dans ses immortelles campagnes d'Italie ; et comme l'a

---

(1) La lieue de poste est de 3898 mètres (2000 toises).

dit avec raison le maréchal de Saxe : *le secret de la guerre est dans les jambes*. Occupons-nous donc avant tout de l'ensemble et des détails de la marche ; car c'est l'essentiel, osons le dire, qu'on néglige et qu'on oublie trop dans les parades de la paix. On s'attache à tant de brillantes inutilités d'ailleurs, que la troupe la plus ignorante de la guerre semble regarder comme incapable d'y figurer la meilleure troupe venant de faire une longue et glorieuse campagne.

*Marche.* — Un homme de recrue qui, souvent a fait plusieurs centaines de lieues pour rejoindre son régiment, doit être censé avoir quelques notions de la marche, et pour l'habituer à marcher, en troupe, au pas cadencé, avec armes et bagages, ce doit être l'affaire de quelques leçons, quand ces leçons sont bien données à un homme passablement conformé. L'essentiel est de faire comprendre au soldat, que s'il ne marche pas devant lui sans dévier, il heurtera son voisin d'un côté et se séparera de l'autre. Il le comprendra de suite si on place dix à douze hommes de front ; quant aux défauts de son maintien et de son allure, ils se corrigeront bien vite en n'adoptant que le pas accéléré, qui forcera le corps à se porter suffisamment en avant et le pied à se baisser assez. Mais il est indispensable de l'instruire de la place précise où le fusil doit être appuyé, pour causer moins de fatigue et d'embarras dans le rang, pour conserver la liberté des mouvemens et ne pas gêner ses camarades. Il est entendu que la conformation des hommes n'étant pas la même, le port d'armes ne peut être rigoureusement le même pour tous, et qu'il ne faut pas exiger de prime abord une perfection idéale. On obtiendra celle humainement possible, en intéressant l'amour propre du soldat, qui ne marche jamais bien en troupe que quand il s'est exercé

long-tems sur un sol accidenté , et non sur l'esplanade nivelée de nos terrains d'exercice, où les troupes ne deviennent jamais bonnes manœuvrières.

C'est mettre les vrais principes hors de la portée du soldat , c'est aller contre l'esprit du règlement, que d'attacher trop d'importance à la lettre morte du détail le plus insignifiant ; gardons-nous bien d'éteindre l'ardeur et la vivacité naturelles du Français, dans l'ennui d'attitudes forcées qui le rendraient gauche et maladroit, en détruisant sa souplesse et altérant son intelligence , quand le règlement a pour but de guider et de développer ces précieuses qualités.

On ne peut habituer de trop bonne heure l'homme de recrue à porter son sac , comme son arme , afin qu'il devienne bientôt un soldat prêt à tout ; car un homme sans arme n'est pas soldat , et un soldat sans son sac n'est pas prêt à tout.

Le *pas ordinaire* ou d'école, de 0<sup>m</sup>,65 ( 2 pieds ) de longueur, est, direct ou oblique , de 76 à la minute. Je ne l'ai jamais vu marcher à l'armée, où le *pas accéléré*, qui est le seul en usage, varie dans la *route* ou pour une *charge*, depuis 110 jusqu'à 150 à la minute. Ainsi les limites réglementaires de 100 à 120 au plus à la minute, pour le pas accéléré, sont presque toujours dépassées , et l'on marche très bien, sans se désunir, le pas accéléré de 152 à la minute, qui est le double du pas ordinaire. Encore est-il arrivé souvent à nos bataillons d'aller plus vite en chargeant l'ennemi. Ne serait-ce donc pas une amélioration , puisque le pas de course va jusqu'à 200 par minute, d'amener nos troupes à marcher plus vite qu'on ne le fait, et même à courir en conservant la formation des rangs et à peu près l'alignement ? S'il est vrai que les rangs ne seraient pas toujours serrés en courant , au moins ils le seraient

au moment du combat, ceux de derrière ayant rejoint leurs chefs de file en un clin d'œil, par cela même que la troupe aurait l'habitude de manœuvrer plus vite. Mais quelle supériorité, cette vitesse qui va si bien à la fougue française ne nous donnerait-elle pas sur l'ennemi, auquel il faudrait le double de tems pour faire un changement de front, pour franchir un ravin et s'emparer d'une position avantageuse? Car dans toutes les circonstances, c'est par la célérité que l'on prend l'initiative de la guerre. Quant au pas ordinaire, dont la lenteur est inadmissible à l'armée, je pense qu'on devrait même le proscrire comme pas d'école, tant sa fastidieuse décomposition rend maladroit, raide, engourdi et guindé, un conscrit de vingt ans qu'elle tient dans un équilibre fatigant et inutile, des heures entières alternativement sur chaque jambe.

Le secret de la marche est le même pour un soldat dans le rang, que pour tout autre piéton; il consiste à porter les pieds l'un en avant de l'autre, sans croiser, alternativement et en cadence. Le pied posant à plat, le corps est forcé de se porter aussi en avant, et le haut du corps s'y trouve naturellement, surtout quand on porte sa charge sur le dos, sans quoi l'équilibre serait rompu. Du reste l'homme doit être sans gêne, les épaules et la poitrine dans la position habituelle voulue par la nature de sa conformation : pour tourner à droite et à gauche, il ne s'agit que de porter le poids du corps sur la jambe gauche, afin que la jambe droite étant dégagée, puisse obéir au commandement. Voilà tout l'esprit du règlement, qu'il faut rappeler sans cesse, au lieu de l'oublier dans les niaiseries de commentaires oiseux que le jeune soldat ne peut comprendre.

Si la marche peut être enseignée avec armes et bagages , ainsi que l'a prouvé l'expérience de nos longues guerres de la Révolution et de l'Empire , on gagnerait beaucoup de tems à ne l'enseigner qu'ainsi. Réunissant au moins douze hommes sur un rang , les faisant marcher le pas accéléré et le pas oblique, les arrêtant souvent , commandant quelquefois, sans aligner , la charge et le feu , ils commenceraient à sentir , dès les premières leçons , combien il importe de conserver l'aisance des coudes et l'alignement : de fréquentes conversions leur feraient comprendre combien il faut d'attention pour ne pas se désunir en parcourant l'étendue du cercle.

La marche en bataille étant ainsi bien comprise , on les exercerait à la marche par le flanc, qui servirait à leur faire connaître que les rangs doivent rester serrés , et emboîter le pas sur les chefs de files. Cette marche par le flanc, indispensable par peloton , est d'ailleurs reconnue impraticable par bataillon.

Là se bornerait , quant à la marche , *l'école du soldat*, à laquelle nous reviendrons pour ce qui concerne le maniement du fusil et les feux ; mais suivons maintenant quant à la marche , à laquelle je voudrais qu'on s'exerçât toujours avec armes et bagages , sur le terrain le plus accidenté possible , la progression des leçons du règlement , qui me semble parfaite pour *l'école de peloton*. Les principes sont exacts , les détails sont clairs et à la portée de tout le monde. Rien de si aisé que de s'en pénétrer et de s'y conformer , sans lasser les hommes par des explications trop minutieuses , sans les rebuter par des postures gênantes. Mais n'oublions pas que l'uniformité idéale du port d'armes et des mouvemens , est impossible à atteindre , parce qu'il y a autant d'organisations différentes que d'in-

dividus dont aucun ne ressemble à un autre , dans l'infinie variété de la nature. Considérons le but qui est la guerre ; c'est de l'ensemble qu'il y faut , et non la symétrie d'une parade : recherchons donc l'ensemble avant tout , sans exiger capricieusement une trop longue immobilité. On obtient d'autant plus facilement l'immobilité , le silence et l'attention nécessaires au commandement , que l'on épuise moins la patience du soldat , en faisant agir beaucoup ses membres et son intelligence. Des mouvemens , beaucoup de mouvemens , c'est un besoin pour les Français , et l'adresse leur viendra vite par la pratique.

Si l'on n'exige pas de suite qu'un conscrit ait la perfection d'un vieux soldat pour l'école de peloton , il n'en faut pas moins renvoyer à l'école du soldat , les hommes tellement bornés ou inattentifs qu'ils entravent absolument les progrès de l'instruction. L'humiliation de se voir taxé de stupidité ou de maladresse , stimulera l'amour propre de ces hommes , qui , punis ainsi sans emportement , tiendront à prouver qu'ils ne manquent ni d'intelligence ni de zèle.

Par les deux écoles du soldat et du peloton , on montre aux soldats tout ce qu'ils doivent savoir dans les manœuvres. Aussitôt qu'ils ont appris leur devoir , il faut les admettre au bataillon , car les sous-officiers perdent , dans ces détails , un tems précieux qui serait mieux employé à leur instruction comme *guides*, fonctions importantes dans les manœuvres , et qui exigent une longue pratique que l'on n'acquiert que sur le terrain.

Les *guides* sont la base de tous les mouvemens d'une colonne. Il importe peu que les pelotons marchent bien ou mal , pourvu qu'ils suivent les guides et que ceux-ci soient bien à

leur place , car les petites irrégularités de détail ne sont d'aucune influence dans les grandes manœuvres.

Dans l'école de bataillon, je voudrais toujours des mouvemens prompts et accélérés, car, je le répète encore ici, une longue immobilité sans doute parce qu'elle est antipathique à la nature du soldat français, est ce qui l'éteint et le décourage le plus facilement. Point de longueur pour les alignemens, point de piétinemens ; il vaut mieux recommencer afin que chacun apprenne à arriver à sa place sans hésitation. Le conscrit se croit soldat dès qu'il passe au bataillon ; c'est le cas de flatter, d'exciter ce premier orgueil ; en paraissant convaincu qu'il fera bien, il fera de son mieux et il prendra goût au métier.

Que les marches de bataillon soient l'image fidèle des marches de la guerre, dans les champs labourés, dans les bois clairs, enfin dans les terrains accidentés où l'on rencontre toutes sortes d'obstacles ; les hommes ne contracteront que là, par de prompts manœuvres, l'habitude de marcher serrés.

La marche en bataille est très difficile, comme tout ce qui est subordonné à la justesse du coup-d'œil, et l'on ne saurait trop exercer tous les militaires, à juger à l'œil et vivement de toutes les distances, tant pour la marche que pour les feux. Dans la marche, plus le front est étendu, plus l'alignement à rangs serrés devient difficile à conserver régulier, même avec des guides qui marchent infailliblement à leurs distances, dans la direction donnée.

Il est donc indispensable d'être affermi dans la marche en bataille, par peloton et par division, avant de passer à celle de bataillon, ce qu'on n'obtient que par beaucoup de pratique, et surtout en indiquant d'avance aux hommes le lieu précis où

ils doivent arriver de front. Il conviendrait même, pour agir progressivement, d'exercer par demi-bataillon.

Mais il est essentiel de montrer aussi d'avance au bataillon tout entier le lieu précis où il doit arriver, comme à la guerre on lui montre le bataillon qu'il va charger. Les hommes sachant où ils doivent aller, marcheront avec plus d'assurance que quand on leur fait parcourir une ligne qu'ils ne connaissent pas, ou que la différence du coup d'œil de chacun dénature; à la guerre, en marchant sur l'ennemi, la direction se donne sur des points mobiles, comme les hommes, le feu, la fumée; le porte-drapeau, base unique de la direction et de l'alignement peut-être tué, ainsi que les guides des extrémités; et il faut pourtant que le bataillon sache se diriger, malgré les balles et les boulets qui sifflent à ses oreilles, et occasionent parfois des vides dans les rangs. Pourquoi donc ne ferait-on pas dans cet exercice de l'infanterie, le remplacement successif du porte-drapeau, des guides, des hommes tués, comme cela se pratique dans l'artillerie pour le service des bouches à feu? On aurait ainsi l'image fidèle de la guerre, pour la plus difficile de toutes les manœuvres, et ce n'est qu'en les répétant souvent dans les champs, sur les montagnes, dans les terrains les plus accidentés de toute espèce, qu'elle deviendrait familière à tout le bataillon.

S'il n'y a pas d'inconvénient pour un peloton à marcher en bataille *l'arme au bras*, il n'en est pas de même pour un bataillon, parce que les hommes étant *l'arme au bras*, veulent toujours sentir les coudes. Ils tiennent alors moins d'espace dans cette attitude qu'au port d'arme; puis quand on fait ce dernier commandement, ils ne retrouvent plus assez de place; ils font un refoulement désordonné qui fait perdre un tems ir-

réparable avant d'être rectifié. Sur ces entrefaites la moindre chose amène confusion et désordre.

Les hommes devant être sans gêne au port d'arme, comme nous l'avons dit pour les premiers principes de la marche, il vaut mieux que la marche en bataille, qui s'exécute toujours contre l'ennemi et à portée de son feu, ait lieu au port d'arme que l'arme au bras.

On arriverait graduellement ainsi à marcher long-tems en bataille, comme on y est forcé souvent à l'armée, où l'intervalle qui sépare de l'ennemi n'est pas seulement d'une portée de fusil (1), mais souvent de plus du double, quand l'ennemi par ses mouvemens ou sa seconde ligne force à continuer la même marche en bataille, sans retard et sans hésitation. Il faut donc habituer la troupe à parcourir en ordre, sans avoir le tems de rectifier l'alignement, l'espace de trois ou quatre portées de fusil au moins, 1000 mètres environ, en marchant très vite, afin de recevoir moins de coups de l'ennemi. Observons ici d'ailleurs que la plupart de nos bataillons qui avaient été exercés bien lentement, bien méthodiquement, ont débuté seulement à l'ennemi par marcher vite.

Telle est l'importance des *fonctions des guides*, des serre-file et des chefs de peloton, que nous devons avouer que les instructions théoriques ne suffisent pas pour faire un bon guide.

---

(1) A une distance plus grande que 200 mètres, le tir du fusil ne conserve pas assez de justesse pour être redoutable. La balle cependant est portée jusqu'à la distance de 600 mètres et au-delà sous un angle de 4 à 5 degrés.

Ce n'est que par la pratique qu'il apprendra à juger des distances , à suivre la ligne de direction , à régler son pas. Il faut que cette science lui devienne aussi familière que tous les mouvemens habituels de la vie , et pour l'acquérir , une longue pratique sur tous les terrains est indispensable.

La *marche en colonne* , quoique plus facile que celle en bataille , est cependant sujette à perdre la régularité de son mouvement par des à-coups provenant d'une simple inattention d'un guide. Si par inadvertance il s'est trop avancé et qu'il veuille reprendre sa distance , il ralentit le pas. Ce mouvement oblige les autres guides à le répéter ; ils le font un peu trop tard ; la faute augmente à raison de la profondeur de la colonne : de telle sorte que la queue s'arrête quelquefois très long-tems , tandis que la tête marche. L'inverse a lieu quand un peloton veut regagner du terrain perdu , et la queue est obligée de courir ; ensuite on serre trop et c'est toujours à recommencer.

Il en est de même de la direction que la faute d'un seul guide peut faire changer tout-à-fait. Les rectifications entraînent un tems infini , et le général ne sait jamais quand ses troupes arriveront ; il échoue dans ses combinaisons.

Le seul remède à ces défauts très graves à la guerre , c'est de manœuvrer beaucoup sur toute espèce de terrain , et toujours du pas de soixante-cinq centimètres ( 2 *pieds* ) ; enfin d'habituer la troupe à se porter avec rapidité à sa place.

La précaution que l'on prend , dans les parades , de faire raccourcir le pas à la tête pour rectifier les irrégularités qui se seraient propagées dans toute la colonne si elle eût été obligée de suivre la tête marchant d'un pas plus allongé , est impraticable à la guerre ; car lorsqu'on charge l'ennemi , c'est qu'on

veut arriver promptement sur lui, afin de terminer bien vite l'action et de ne pas être long-tems exposé à son feu.

Enfin, quelque manœuvre que l'on exécute, on doit toujours faire entendre au soldat si c'est pour attaquer l'ennemi ou pour l'éviter. Il est donc nécessaire que chacun suppose de quel côté se trouve l'ennemi.

Un défilé quelconque retardera toujours la marche d'une colonne en route, parce qu'on n'exécutera jamais bien l'ordre prescrit par le règlement, qui cependant a voulu prévoir toutes les circonstances. La troupe doit toujours être prête à combattre ; et comme un défilé détruit l'ordre nécessaire au combat, il faut en sortir le plus vite possible. L'expédient le plus sûr pour ne pas perdre de tems, c'est de passer ce défilé d'un pas rapide et même à la course, d'habituer les pelotons à se reformer lestement de l'autre côté ; enfin de les porter de suite à la distance convenable pour dégager l'espace nécessaire à la formation de ceux qui suivent.

*Maniement du fusil ; feux.* Il n'est pas un homme en France qui n'ait quelque idée de la manière de charger un fusil ; c'est déjà quelque chose. Mais le maniement de l'arme n'est pas le même pour un chasseur libre que pour un soldat dans le rang ; il faut donc faire connaître les tems et les mouvemens indiqués. Le conscrit les apprendra très vite si on les lui explique bien, et qu'après les lui avoir fait exécuter, il charge et tire réellement d'abord à poudre, puis à balle. Je regarde comme une nécessité de faire connaître de suite au soldat les effets du tir de son fusil, car celui qui n'a pas beaucoup tiré, hésite, détourne la tête, n'appuie pas la crosse à l'épaule, tire en l'air, trop heureux s'il n'a fait que du bruit, sans se blesser lui même ou son voisin.

Les feux sont cependant d'une importance majeure à la guerre, et nos meilleurs tireurs à l'ennemi étaient nos vieux soldats; faisons donc de nos conscrits de vieux soldats sous ce rapport aussi, sans trop ménager les cartouches à balle. Dès qu'ils savent charger leurs armes, exerçons-les souvent au tir à la cible, en leur apprenant à mesurer vivement à l'œil les distances dont ils s'assureront au pas, enfin en excitant l'émulation par des récompenses aux meilleurs tireurs.

Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails nécessaires à l'instruction du fantassin pour le tir à la cible; on les trouvera complètement développés (§ VI) à l'article de l'exécution des bouches à feu par le soldat d'artillerie.

Les recrues doivent bien connaître la position des trois rangs pour les feux, et cependant je n'ai pas vu le premier rang mettre une seule fois *genou à terre* devant l'ennemi. Les deux premiers rangs y tirant debout, le troisième rang tire en l'air et consomme ses cartouches à ne faire que du bruit. L'expérience a prouvé qu'il en est de même dans le feu de deux rangs, parce que les hommes du troisième rang ne s'astreignant jamais, devant l'ennemi, à la complication des mouvemens exigés de passer l'arme au deuxième rang, tirent aussi, mais en l'air, trop heureux quand ils n'ont fait que du bruit, sans nuire à leurs chefs de file. Ce n'est pas une des moindres raisons pour lesquelles il serait à désirer que l'infanterie ne fût formée que sur deux rangs, comme la cavalerie. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur ce sujet très important pour les lignes de bataille, en parlant de l'ordonnance spéciale de formation de l'infanterie.

Il est facile, quand les hommes connaissent bien la charge en douze tems et savent croiser la baïonnette, de leur appren-

dre à apprêter les armes, — joue, — feu. S'ils font mal en commençant, l'adresse viendra par suite d'un exercice souvent répété ; mais l'ensemble ne s'acquiert que par l'habitude, et le tems employé à la perfection des moindres détails est entièrement perdu pour l'ensemble, je ne saurais trop le répéter.

Le reste du maniement des armes pourrait s'enseigner promptement à un peloton tout entier, car cela ne mérite pas le sérieux et le tems que l'on y met. Pour faire des soldats d'élégantes marionnettes, qui se meuvent mécaniquement ensemble, il vaut même mieux les exercer en troupe qu'isolément pendant des années entières à la stricte exécution de détails pénibles et fastidieux. L'expérience a prouvé que les vieux soldats sont ceux qui manœuvrent avec le plus d'accord, dans une parade, comme en campagne ; car l'assurance vient plutôt de l'habitude d'exercer en troupes que de l'instruction première. Une troupe exercée sans cesse à l'image exacte de la guerre, aura un aspect imposant et guerrier qui plaît toujours plus à l'œil que celui des machines à spectacle. L'esprit militaire ne s'attiedira pas dans les troupes qui comprendront enfin quelle est leur destination et pourquoi elles agissent ; il entretiendra, il réchaufera ces sentimens généreux de patriotisme, par lesquels seuls la France est si forte. Ensuite vienne l'ennemi, il rencontrera partout des soldats à qui il ne faudra que des armes, car l'homme qui aura servi ainsi six ans pourra être soldat toute sa vie, si sa patrie le réclame. N'oublions jamais que l'armée étant destinée à défendre l'État, tout ce qui tend à ce noble but de son institution y doit être admis, tandis qu'il en faut proscrire tout ce qui pourrait y être contraire.

Suivons pour le maniement des armes la progression rapide

que nous avons tracée pour la marche, afin d'arriver le plus tôt possible à l'école de bataillon. Les recrues y seront d'abord bien moins habiles que leurs instructeurs, c'est inévitable ; mais bientôt ils feront moins mal , puis mieux , dans quelques semaines il y aura de l'ensemble ; les défauts de détails paraîtront peu. Avant trois mois ils feront l'exercice comme nos vieilles bandes, et il est incontestable que ce point d'instruction est suffisant pour la guerre.

Le règlement a prescrit la *charge à volonté*, pour que le soldat fût libre de *bien charger son fusil*, et il ne faut pas lui demander autre chose. C'est donc un abus pour la charge à volonté, que d'obliger les soldats à en exécuter ensemble les mouvemens, comme des automates mécaniques mus par le même ressort.

Le commandement *joue—feu* est indispensable, précisément pour *donner le tems à chaque homme de viser*. C'est là l'esprit du règlement, dont la lettre même n'a jamais dit que tous les hommes d'un bataillon ou même d'un peloton, auront visé avec assurance sur l'objet à frapper, précisément ensemble et à l'instant du commandement ? On ne l'obtiendrait pas même d'un seul homme. C'est trop exiger d'un soldat qu'il ait l'oreille attentive au commandement, l'œil tout juste sur le point à viser et le doigt appuyant sur la détente, au signal.

Il est donc bien désagréable d'entendre ce que l'on appelle *déchirer la toile* ! On n'en fait pourtant pas d'autre à la guerre. En prenant toutes ses précautions pour que l'ensemble des coups d'un feu de bataillon n'en fit entendre qu'un, il y aurait miracle à toucher le but. Aussi, cette incontestable vérité proclamée par le règlement pour les charges à volonté, que le soldat chargera mieux étant libre dans ses mouvemens que

s'il était obligé de se soumettre à une exécution d'ensemble, est une vérité bien autant importante pour les feux à laquelle elle est surtout applicable.

L'essentiel, c'est que nul ne fasse *feu* avant le commandement ; mais pourquoi ne pas laisser à chaque homme le tems d'ajuster après avoir commandé *feu* ? On y perdrait à peine quelques secondes et les coups porteraient. Cela est tellement vrai que le feu de deux rangs est meurtrier, parce que les hommes sont plus libres ; celui de nos tirailleurs l'est encore davantage par la même raison.

*Ordonnance.* — Nous avons dit que le bataillon était maintenant considéré partout en Europe, comme l'unité de force de l'infanterie ; nous devons ajouter de suite ici que l'expérience a fixé ses limites de 500 à 1000 *baïonnettes*, la consistance tactique s'affaiblissant à mesure qu'on approche de la limite inférieure, tandis qu'au-delà de la limite supérieure, on perd la faculté de marcher et de manœuvrer avec une célérité suffisante.

Le feu et le choc formant contre l'ennemi toute la force mécanique de l'infanterie, le bataillon doit être ordonné pour ce double emploi du feu et du choc, composant invariablement l'unité d'action capable de produire le maximum d'effet, en exposant le moins possible sa masse aux effets destructeurs de l'artillerie. Aussi l'ordonnance rationnelle, de tout tems consacrée par l'expérience, a-t-elle dès-lors adopté l'*ordre mince pour le feu*, et l'*ordre profond pour le choc*, en facilitant le passage rapide de l'un à l'autre de ces ordres de bataille et en *colonne* sur toute espèce de terrain, de manière à ne pas altérer les conditions essentielles de l'unité du bataillon, sa consistance tactique ou *solidité*, sa *mobilité*, et son *agilité*.

On voit de suite ici, que la limite de l'ordre mince est l'excès d'étendue qui l'affaiblirait de manière à céder au moindre choc, en privant de l'avantage de se replier en colonne avec célérité, tandis que la limite de l'ordre profond, est au contraire l'excès de profondeur, qui masserait de manière à être écrasé par le feu de l'ennemi, en privant de l'avantage de se déployer en bataille avec célérité.

Ces limites étant posées et bien comprises, examinons si la *formation sur deux rangs* n'est pas celle qui convient le mieux comme *ordre primitif de bataille*, aussi bien pour le feu que pour le choc.

Nous avons déjà dit, qu'avec la formation sur trois rangs, il n'y a réellement à la guerre que les deux premiers rangs qui fassent un feu meurtrier, parce que jamais devant l'ennemi on n'a vu ni le premier rang mettre genou en terre, ni troisième rang se dessaisir de son arme chargée pour la passer au deuxième rang. Il est donc bien évident que tous les exercices réglementaires pour les feux, ne peuvent empêcher que le feu du troisième rang ou d'un tiers de bataillon ne soit nul, en face de l'ennemi. Ainsi, la formation sur deux rangs est, sans contredit, plus avantageuse que celle sur trois rangs, pour le feu.

Quant au choc, tout le monde avoue sans discussion, qu'avec la formation sur trois rangs, les deux premiers rangs peuvent seuls atteindre l'ennemi de leurs baïonnettes; mais on soutient que le troisième rang poussant les autres, leur donne une impulsion morale et fortifie leur audace. Ceci peut être vrai, en théorie; mais voyons franchement comment les charges d'infanterie se sont faites pendant la guerre.

Une ligne d'infanterie en bataille marche contre une autre

dans le même ordre. La victoire est à celle qui montre le plus de résolution, et avant d'en venir aux coups de baïonnette, la plus timide cède le terrain. Ce n'est pas que les soldats craignent beaucoup la baïonnette, mais ils sentent par instinct que l'ennemi s'avançant rapidement et avec assurance, tirera de sang-froid des coups de fusil d'autant plus certains, qu'il sera plus près. Celui-ci enlevé, par sa résolution prise d'avance, a déjà la force morale qui assure en quelque sorte son élan, tandis que l'autre s'ébranle à la vue du danger, qu'il croit imminent, de se laisser approcher. Les mêmes réflexions s'appliquent encore à la ligne qui attend l'attaque avec assurance ; le calme du courage intimide l'assaillant.

Je ne vois, dans aucune de ces conjonctures, de quelle utilité peut être le troisième rang. Ainsi, pour le choc comme pour le feu, l'ordre sur trois rangs paralyse les forces d'un tiers du bataillon, en face de l'ennemi.

Voilà une vérité pratique reconnue à la guerre, et tous les raisonnemens des théoriciens ne la détruiront pas. Ces raisonnemens d'ailleurs se bornent, de la part des partisans de l'ordre profond, à soutenir que la fougue française demande qu'on s'occupe peu des feux, afin d'arriver promptement au choc à coups de baïonnette ; de la part des partisans de l'ordre mince, à répondre qu'une légère étendue enveloppant incontinent les colonnes profondes, les écrase de ses feux. Aussi, le règlement, dans lequel toutes ces circonstances ont été prévues, a-t-il voulu réunir la double disposition propre au choc et aux feux, en prescrivant la ligne de bataille sur trois rangs. Mais ce système, dont l'excellente théorie mérite d'être profondément étudiée, n'a jamais eu, nous ne saurions trop le répéter, d'utile application à la guerre.

En résumé, la formation sur trois rangs laisse un tiers des forces du bataillon sans emploi, tandis que la formation sur deux rangs permet d'utiliser ce tiers en réserve, ou placé de manière à croiser les feux sur une direction donnée. A ces avantages de la formation sur deux rangs, ajoutons qu'elle facilite le passage de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, en évitant une inutile profondeur, et présentant en tête un plus grand développement. Aussi, pratiquée depuis assez long-temps chez quelques nations, et admise chez toutes les autres, principalement pour la défensive sur un terrain où la cavalerie ne peut aborder, l'ordonnance sur deux rangs finira très probablement par obtenir la préférence sur celle à trois rangs, par suite de l'ordre et de la célérité qui en résulterait dans les marches, et du minimum possible d'espace que les masses occupent.

A l'appui de cette opinion qui me semble suffisamment motivée par tout ce qui précède, citons encore ici quelques exemples du bon emploi de la formation sur deux rangs dans les cas de guerre les plus habituels. Mais rappelons d'abord qu'en principe général, il faut toujours, hormis quelques occasions de surprise, être plus nombreux ou plus fort que l'ennemi sur le point ou la partie de la ligne qu'on veut enfoncer, soit par un croisement de feux, soit par des colonnes profondes.

Veut-on ébranler l'ennemi sur une ligne parallèle, par des feux ? Il faut le frapper de plus de coups qu'on n'en recevra, et la formation sur deux rangs en donne les moyens par le plus grand développement possible ; si par suite, la ligne devient trop étendue pour que tous les feux puissent atteindre le point à frapper, on les resserre tant qu'on veut par la combinaison si connue des angles, qui est d'une exécution facile sur presque tous les terrains.

A-t-on à craindre la cavalerie ? la formation sur deux rangs permet toujours de donner au front même étendue que sur trois rangs, et il reste un tiers des forces à disposer, soit en colonne, soit de toute autre manière la plus convenable à la circonstance. Cette réserve immédiate sera masquée par la ligne, remplira les lacunes et fera face partout : elle rendra par conséquent la ligne plus forte qu'elle n'aurait été sur trois rangs. Ces avantages d'une réserve sont surtout manifestes dans un carré, pour défendre les angles, garnir les intervalles, boucher les trous.

*Formant le carré*, les deux rangs, doublés de la ligne de bataille donneront quatre rangs plus les serre-files ; ce carré suffisamment résistant aura plus de front ou d'étendue et par conséquent plus de feux ; enfin il sera moins lourd que celui formé en doublant les trois rangs qui alors en produisent six et même sept en y comprenant les serre-files. Quant au carré formé simple sur trois rangs, comme la ligne de bataille réglementaire, il est reconnu trop faible et n'a réussi avec nos vieux soldats que parce que leur moral fortifié par de nombreuses victoires leur avait imprimé une conviction de supériorité sur laquelle il ne serait pas sage de compter à présent.

Enfin voyons la marche de la colonne par peloton ou par division, sur deux rangs au lieu de trois. Cette colonne profonde marche fièrement sur l'ennemi ; elle en reçoit le feu et perd du monde sans pouvoir lui faire aucun mal. Elle arrive enfin, enfonce le point attaqué, et cependant ne fait encore aucun mal tant qu'elle reste ainsi sans se déployer, car on doit compter pour rien les coups de fusil et les coups de baïonnettes des deux rangs en tête de cette colonne. Mais l'arrivée de cette colonne produit un effet moral sur l'ennemi ; sa pré-

sence y met la confusion et le désordre, et c'est seulement alors que se déployant en tout ou en partie, elle fait un grand ravage par son feu certain sur la masse confuse des fuyards, feu dont tout l'effet a lieu sur deux rangs, et non sur trois rangs, ainsi que nous l'avons déjà prouvé.

Le service des tirailleurs est de harceler l'ennemi, de commencer les attaques, et peut-être il n'est pas une action, excepté les surprises, qui n'ait été engagée par les tirailleurs. Ils couvrent ou masquent les dispositions nécessaires pour le moment décisif; souvent même leur audace a forcé les armées ennemies à se retirer sans attendre l'approche des masses : ce qui équivalait maintes fois au gain d'une bataille.

Les tirailleurs doivent être lestes à marcher, à courir, à sauter, à se disperser, à se rallier, à exécuter toutes sortes de manœuvres rapides : il faut que ce soient d'excellens tireurs, puisqu'ils visent plus souvent sur des hommes isolés comme eux, que sur des masses, et le fusil de guerre français étant le plus maniable de tous, il ne s'agit que d'apporter un peu d'adresse à s'en servir, pour que nos tirailleurs soient les meilleurs tireurs de l'Europe ; enfin les tirailleurs doivent savoir profiter de tous les accidens de terrain pour se soustraire au feu de l'ennemi, car une règle de la guerre est de chercher à faire beaucoup de mal à l'ennemi, et à en recevoir le moins possible.

L'infanterie étant l'arme principale sur laquelle s'ordonnent les autres, nous avons dû examiner les moindres détails de sa spécialité ; tout ce que nous venons de dire sur l'ordonnance, s'applique également à l'infanterie de ligne et à l'infanterie légère qui, dans l'armée française, sont chargées et armées de même, font exactement le même service en campagne, re-

çoivent absolument la même instruction, sont exercées é alement en bataille , en colonne et en tirailleurs , et ne diffèrent enfin que par le nom et une partie de l'uniforme.

Cette différence n'est pas d'une aussi faible importance qu'on le pourrait croire ; elle est au contraire très bonne à maintenir , en ce qu'elle forme et entretient cette rivalité d'honneur qui sera toujours un puissant véhicule pour les Français. On a remarqué d'ailleurs que toutes les fois que l'on a essayé de donner à l'infanterie légère une instruction spéciale, et de lui abandonner entièrement le service des tirailleurs , comme cela se pratique encore chez quelques puissances , ces troupes légères se ralliaient difficilement , soit pour rester et combattre en ligne, soit pour se masser en colonne d'attaque.

#### §. V. *Cavalerie.*

Le *sabre* est l'arme du cavalier, dont la force réside bien plus dans le *choc* contre l'ennemi , que dans le *feu* pour lequel un pistolet lui suffit. Le mousqueton ou la carabine dont on a pris l'habitude de charger surtout la cavalerie légère, n'a jamais, il faut le dire, corrigé l'incertitude de son feu toujours insignifiant en ligne; mais cette arme à feu peut être avantageuse au cavalier tirailleur ainsi que la lance qu'il emploie utilement dans la poursuite de l'ennemi. Quoiqu'il en soit , au reste , la force mécanique de la cavalerie est presque entièrement dans le choc spécial déterminé par l'allure du cheval, et que sa marche seule peut amener sur le champ de bataille pour y être employée utilement , soit en masse , soit isolément.

La *marche du cheval* et le *maniement du sabre* sont donc les exercices spéciaux des soldats de cavalerie ; il va sans dire cependant qu'ils doivent savoir charger et tirer le pistolet et le

mousqueton , manier la lance en tirailleurs , et qu'un cavalier à pied doit, comme un fantassin, savoir marcher le pas cadencé et manœuvrer sur deux rangs. Mais rappelons encore ici que le but de l'instruction de la troupe c'est la guerre , et occupons-nous avant tout de l'ensemble et des détails de la marche pour mettre le cavalier en état de faire campagne le plus tôt possible.

*Marche.* — Le pas, le trot et le galop sont les allures naturelles du cheval ; c'est au cavalier de les régler de manière qu'elles atteignent chacune les vitesses uniformes dont elles sont susceptibles, et l'on comprend dès lors pourquoi l'apprentissage du soldat de cavalerie exige bien plus de tems que l'instruction du soldat d'infanterie. Mais c'est encore ici la marche sur dix à douze cavaliers de front, qui fera comprendre au soldat que si le cheval ne marche pas devant lui sans dévier, il heurtera son voisin d'un côté et se séparera de l'autre. Il est indispensable aussi d'instruire le cavalier de la place précise où le sabre doit être appuyé pour causer moins de fatigue et d'embarras dans le rang , pour conserver la liberté des mouvemens et ne pas gêner ses camarades. En n'exigeant pas d'abord une perfection idéale, on obtiendra plus vite celle humainement possible, surtout en intéressant l'amour propre du soldat, qui ne marche jamais bien en troupe que lorsqu'il s'est exercé long-tems sur un sol accidenté et non sur l'esplanade nivelée de nos terrains d'exercice , où les troupes ne deviennent jamais bonnes manœuvrières. Tout ce que nous avons dit à cet égard pour l'infanterie s'applique entièrement à la cavalerie ; c'est la marche seule, en route , à travers champs, dans les terrains les plus accidentés , qui peut former le cavalier et son cheval , les endurcir à la fatigue et les fortifier assez pour qu'un régiment de cavalerie devienne capable : de *faire au pas*

onze à douze kilomètres (*trois lieues*) (1) en deux heures, et cinq à six myriamètres (*quinze lieues*) par jour : — d'assurer le trot pendant deux heures de suite à raison de onze à douze kilomètres (*trois lieues*) à l'heure ; puis de le reprendre encore deux heures de suite , dans une même journée , après un intervalle d'une heure de repos et de marche au pas : — enfin de soutenir le galop de deux myriamètres environ (*cinq lieues*) à l'heure pendant une heure et demie , puis de le reprendre une heure encore , dans une même journée , après un intervalle de deux heures de repos et de marche au pas. Cette célérité d'ailleurs s'obtient aisément par l'habitude d'un exercice graduel et convenable , car la *vitesse du pas du cheval* est de 100 mètres environ par minute (113 à 124 pas de 25 centimètres de longueur) ; la *vitesse du trot* est d'environ 200 mètres par minute (164 à 180 tems de trot de 120 centimètres de longueur) ; et la *vitesse du galop* est d'environ 400 mètres par minute (102 à 105 tems de galop de 390 centimètres de longueur).

Cette rapidité de la marche et des allures de la cavalerie ne s'obtiendra que par l'habitude des longues routes et des promptes manœuvres , avec arme et bagage , sur toute espèce de terrain. Qu'on ne craigne pas de fatiguer les chevaux par un exercice journalier de marches et de vives allures , qui les fortifiera au contraire , en les rendant adroits , alertes et dispos. Les chevaux s'énervent à l'écurie , comme les hommes à la chambrée ; ils y contractent des habitudes de mollesse incompatibles avec le service de guerre pour lequel on doit les

---

(1) La *lieue de poste* est de 3898 mètres (2000 toises)

former avant tout. Qu'on ne s'y trompe pas, le repos inerte et la paresse sont des sources aussi certaines de maladie, pour les hommes et pour les chevaux, que le mouvement et l'activité qui développent la force physique et l'énergie morale, sont des causes positives de bonne santé.

Une cavalerie tenue en haleine, a plus de chances d'arriver à tous sur le champ de bataille et d'assurer le succès d'une charge, dont l'effet mécanique dépend de la quantité de mouvemens du cheval combinée avec le maniement du sabre. Il faut d'ailleurs que la cavalerie soit toujours prête à de vifs et fréquens mouvemens sur le champ de bataille; car c'est un principe reconnu qu'un corps de cavalerie, quelque pesant et stable qu'il soit, ne doit jamais attendre la charge d'une cavalerie, même légère. Il est bien évident, en effet, que le choc étant le produit de la masse par la vitesse, le cavalier en repos sera renversé par le cavalier en mouvement au moment du choc. Assurons donc par un constant exercice la rapidité de la marche et des allures de notre cavalerie. C'est de l'ensemble dans les mouvemens qu'il faut à la guerre, et l'apprenti cavalier l'acquerra d'autant plus vite, que son instruction première l'astreindra moins rigoureusement d'abord à la symétrie des parades et à la perfection des détails.

La progression du travail, pour apprendre au cavalier à bien conduire son cheval et manier ses armes, est parfaitement indiquée dans le règlement de 1829, et rien de si facile que de s'y conformer, sans lasser les hommes par des explications trop minutieuses, sans les rebuter par des postures gênantes. Je voudrais seulement que le cavalier, pour s'habituer avant tout aux mouvemens du cheval, eût de suite *les étriers chaussés* et tint la *bride d'une seule main*, la main gauche

d'abord ; au lieu de commencer avec les *étriers déchaussés*, à tenir une rêne du bridon dans chaque main : plus tard , à mesure qu'il se lierait mieux aux mouvemens du cheval , le cavalier s'exercerait à *déchausser à volonté les étriers*, à tenir indistinctement la *bride de l'une et de l'autre main*, se servant au besoin du filet , au lieu d'apprendre à *chausser les étriers*, à tenir la *bride de la main gauche seule*, employant le filet de la main droite.

Exposons maintenant en peu de mots les motifs qui déterminent cette différence pour arriver le plus tôt possible à l'école de l'escadron.

Le règlement, *en ne faisant pas chausser de suite les étriers*, a pour but d'habituer l'homme de recrue à relâcher les cuisses suffisamment pour mieux embrasser le cheval, en les tournant sur leur plat ; à ne pas remonter les genoux, dont le pli doit rester liant ; à laisser tomber naturellement les jambes sans appuyer sur les étriers. Mais ce but est-il atteint par le moyen pratique, *étriers déchaussés* ? Je ne le pense pas, et l'expérience a fait naître mes premiers doutes à cet égard. Le recrue, *sans étriers*, a plus peur de tomber qu'avec les étriers ; cette crainte paralyse son intelligence et crispe ses membres ; le bas des reins perd sa flexibilité ; les cuisses, loin de se relâcher et de se tourner sur leur plat, se serrent avec effort, ouvrent les genoux qui remontent, et leur raideur se communique aux jambes, qui se tendent en avant ; le conscrit hors d'assiette, s'accroche péniblement à la selle et aux rênes ; l'aplomb détruit, la chute devient imminente, la frayeur redouble, et la leçon ne profite plus. Si l'homme de recrue a l'habitude de monter à poil, il se confirme dans ses positions de casse-cou ; il emploie ses jambes pour se maintenir :

en selle, sans s'inquiéter des aides qu'il ignore entièrement quand on l'oblige à prendre les étriers.

*Les étriers chaussés*, au contraire, rassurent entièrement l'apprenti cavalier ; le point d'appui qu'il y prendra peut-être accidentellement pour retrouver son assiette bien en selle, est sans inconvénient et sans danger quand les étriers sont assez longs pour ne gêner en rien la position naturelle des cuisses et des jambes, et pas assez courts pour nuire le moins du monde au liant du pli des genoux, ou pour porter les jambes en avant : la confiance s'établit, l'intelligence reste entière, les membres s'assouplissent, l'homme est bien placé en selle, la liberté des aides est complète, les pieds peuvent quitter et reprendre les étriers sans déranger en rien la position du corps, des cuisses et des jambes.

Le règlement, en faisant tenir *une rêne du bridon dans chaque main*, a pour but d'habituer l'homme de recrue à effacer également les épaules, sans refuser l'une plus que l'autre, en se maintenant carrément en selle ; à ménager la bouche du cheval par l'effet doux et simple du mors brisé, lors même que les rênes sont fortement et inégalement tendues, l'une des rênes ne faisant agir qu'une partie du mors sur la barre inférieure de son côté, sans bascule ou contre-coup sur la barre supérieure de l'autre côté. Mais ce but est-il atteint par le moyen pratique, *une rêne dans chaque main*, qu'il a bien fallu modifier par le croisement des rênes dans une seule main ? J'ai la conviction du contraire. Le recrue, *une rêne dans chaque main*, tient presque toujours les rênes inégalement et trop tendues ; les ajuster convenablement devient long et difficile ; chaque main ne pouvant sentir seule si le cheval goûte le mors, reste impunément dure et lourde ; les coudes se collent au

corps avec contraction, ou s'en détachent de même; soudés au bras qui se porte en avant, les poignets raidissent l'encolure du cheval au lieu de l'assouplir; les épaules s'arrondissent, le bas des reins perd sa flexibilité, les aides deviennent impossibles; le cheval obéit mal, se met en désordre, se place de travers. Tous ces inconvéniens se compliquent encore quand, faute d'étriers, le cavalier s'accroche des mains aux rênes, et des genoux à la selle. Plus tard, il faut bien enfin que l'homme de recrue arrive à monter en bride; mais alors c'est un autre travail à commencer; nouvel exercice pour la position de la main, qui ayant contracté de la dureté, devient rarement douce et légère; nouvelle étude du mors d'une seule pièce, qui bascule par une trop forte tension de l'une des rênes, produisant ainsi quelquefois l'effet inverse de celui qu'attend le cavalier habitué à se servir du bridon à mors brisé.

La *bride tenue d'une seule main* au contraire, empêche l'apprenti cavalier d'y chercher un point d'appui; les rênes sont rarement inégales, elles s'ajustent facilement, se maintiennent de même, habituant la main douce et légère à faire goûter le mors en assouplissant l'encolure; le cheval obéit bien, se range avec ordre, se place droit, se rassemble avec la plus grande facilité; quand la bride passe d'une main dans l'autre, cet exercice facile n'exige aucune étude nouvelle, et l'emploi du filet arrive naturellement au besoin.

Sans répéter ici ce que nous avons dit pour l'infanterie, de la marche, soit en bataille, soit en colonne, et de l'importance des fonctions des guides, nous nous bornerons à dire que toutes nos observations, à cet égard, sont entièrement applicables à la cavalerie, et qu'en général il est d'autant plus essentiel d'indiquer aux cavaliers le lieu précis où ils doivent arriver, comme

♦

cela se pratique toujours à la guerre, que leurs mouvemens doivent être plus rapides. Enfin, quelque manœuvre que l'on exécute, redisons encore ici que l'on doit toujours faire entendre au soldat si c'est pour attaquer l'ennemi ou pour l'éviter, et que par conséquent il est nécessaire que chacun suppose de quel côté se trouve l'ennemi.

*Maniement des armes.* — Le règlement de 1829 ne laisse rien à désirer à cet égard pour l'instruction progressive des cavaliers, et comme *la charge à volonté* est la seule praticable à la guerre pour la cavalerie, nous insisterons seulement ici de nouveau pour qu'on laisse à chaque homme le tems de bien viser, car il n'y a déjà que trop d'incertitude dans le tir d'une arme à feu par un homme à cheval. Il faut aussi lui faire connaître de suite les effets du tir de son arme; ne pas ménager la poudre et même les cartouches à balles, pour l'instruction rapide des hommes et des chevaux. Dès que les cavaliers savent charger leurs armes, il faut les exercer très souvent au tir à la cible, en leur apprenant à mesurer vivement à l'œil les distances dont ils s'assureront au pas du cheval. Nous n'entrerons d'ailleurs pas ici dans tous les détails nécessaires à l'instruction du cavalier pour le tir à la cible, on les trouvera développés complètement (§ 6.), à l'article de l'exécution des bouches à feu pour le soldat d'artillerie.

Il faut profiter des exercices de l'infanterie et de l'artillerie, pour habituer la cavalerie à marcher contre les baïonnettes et les feux des fusils et des canons. Le cheval devra être familiarisé peu à peu d'abord avec la musique, les tambours, le cliquetis des armes, les détonations. Il faudra redoubler de sollicitude, de calme, de patience, de fermeté, pour habituer sa vue, son ouïe et son odorat, à la lueur du feu, à la détonation et à la fumée.

On a remarqué d'ailleurs que les chevaux en troupe s'effraient beaucoup moins qu'isolément, et il est rare qu'un jeune cheval bouge entre deux vieux chevaux sages et bien dressés ; c'est même ainsi qu'on peut l'amener graduellement à ne s'effrayer de rien. Quelques chevaux supportent mieux l'explosion que la lumière d'une arme à feu ; quelques-uns ne peuvent tenir en repos au bruit du canon ; il ne faut jamais exiger que peu à la fois : les hommes ne tourmentant jamais les chevaux , et l'impassible immobilité est le dernier degré d'instruction.

*Ordonnance.* — Nous avons dit que l'escadron était l'unité de force de la cavalerie ; nous devons ajouter de suite ici que l'expérience a fixé ses limites de 150 à 300 *sabres*, la consistance tactique s'affaiblissant à mesure qu'on approche de la limite inférieure , tandis qu'au-delà de la limite supérieure , on perd la faculté de marcher et de manœuvrer avec une célérité suffisante. C'est donc entre ces limites que l'escadron ayant son ordre primitif de bataille sur deux rangs, peut varier, et recevoir au gré du chef qui l'ordonne et le dirige , toutes les modifications qu'exigent les circonstances ; c'est ainsi que sans jamais altérer les conditions essentielles de l'unité de l'escadron, sa consistance tactique ou *solidité*, sa *mobilité* et son *agilité*, on conserve la plus grande facilité du passage rapide d'un à l'autre de ses ordres en bataille et en colonne, sur toute espèce de terrain.

Le service des *éclaireurs* de la cavalerie est loin d'avoir l'importance de celui des tirailleurs de l'infanterie , car l'arme à feu du cavalier n'a jamais aucune certitude de tir qu'à brûle-pourpoint, et ne sert en réalité qu'à donner par son explosion un signal d'alerte.

Cependant tous les soldats de cavalerie doivent être exercés.

au service d'éclaireurs, tirailleurs ou flanqueurs, pour harceler l'ennemi, l'inquiéter souvent, et couvrir ou masquer les dispositions nécessaires pour le moment décisif.

Nous avons dit qu'en France l'infanterie de ligne et l'infanterie légère ne différaient que par le nom et une partie de l'uniforme, faisaient exactement le même service en campagne, ce qui entretenait entr'elles une louable émulation et une rivalité d'honneur très bonnes à maintenir. Ne serait-il pas à désirer qu'il en fût de même entre la *cavalerie de ligne* et la *cavalerie légère*, au lieu d'avoir des corps spéciaux de carabiniers, cuirassiers, dragons, lanciers, chasseurs, hussards, qui exigent des tailles si différentes pour les hommes et les chevaux ? Remarquons d'ailleurs qu'en général les hommes et les chevaux bien conformés rachètent le défaut de taille par un surcroît d'énergie toujours avantageux à la guerre. Quant à restituer à la cavalerie une portion de l'indépendance qu'elle a perdu, par l'introduction des armes à feu, en la faisant combattre à pied avec un fusil et à cheval avec un sabre, je crois qu'il y faut renoncer aussi décidément qu'on a renoncé à ne faire faire le service de tirailleurs qu'à la cavalerie légère, si l'on veut que toute la cavalerie ait l'avantage de se rallier facilement, soit pour rester et combattre en ligne, soit pour se masser en colonne d'attaque.

## § VI. Artillerie.

Le canon, et ce nom comprend les bouches à feu de toutes formes et de tous calibres, est l'arme de l'artillerie, dont la force devant l'ennemi, consiste dans l'effet du projectile lancé par chaque espèce de bouche à feu ; mais c'est encore la marche, compliquée ici par la combinaison de la marche

du fantassin et du cavalier, avec la conduite des voitures, qui peut seule amener à tems utile, le canon sur le champ de bataille. A la guerre, l'attirail des approvisionnemens et rechanges pour bouches à feu, se trouve augmenté de celui nécessaire aux pontonniers ainsi qu'aux transports des munitions de l'infanterie et de la cavalerie ; l'artillerie d'ailleurs est chargée de confectionner les armes et les munitions de toute l'armée. Aussi, en tems de paix, son service que nous n'examinerons pas ici, embrasse-t-il à la fois les arsenaux, les forges, les fonderies, les manufactures d'armes, les salles d'artifice, et enfin les poudres et salpêtres.

*La marche et l'exécution de toute bouche à feu*, exigeant plusieurs servans pour sa prompte manœuvre, sont les exercices spéciaux des soldats d'artillerie, et la marche est naturellement encore ce qui doit nous occuper avant tout, afin de mettre le canonnier, dont l'instruction est plus longue et plus difficile que celle de tout autre soldat, en état d'entrer en campagne le plus tôt possible.

*Marche.* — L'artillerie de campagne a maintenant acquis, en France, assez de mobilité pour suivre l'infanterie et la cavalerie dans toutes leurs marches et manœuvres ; les détails des moyens progressifs précédemment indiqués pour assurer à la marche de nos troupes la célérité convenable, sont d'ailleurs d'une application si facile à l'artillerie, que nous nous abstiendrons d'y revenir, pour éviter des répétitions fastidieuses ; mais nous croyons devoir insister de nouveau sur l'indispensable nécessité d'exercer la troupe, réunie et séparément, infanterie, cavalerie, artillerie, plutôt sur les routes et à travers champs, que sur les terrains nivelés de nos polygones, car c'est par ces véritables exercices, sur toute espèce de terrains pris

pour champs de bataille , qu'on peut fortifier l'énergie morale et physique des hommes et des chevaux , de manière à les endurcir à la fatigue , et à les façonner enfin au véritable métier de la guerre.

Nous avons vu l'importance des guides pour la marche en colonne de l'infanterie et de la cavalerie ; cette importance est plus grande encore pour l'artillerie, dont la colonne est forcément très profonde, et dans laquelle chaque chef de section, de pièce et de caisson remplit constamment les fonctions de guide. La pratique , nous ne cesserons de le redire , peut seule apprendre aux guides à marcher invariablement à la distance et dans la direction voulue , suivant une allure parfaitement réglée, en évitant dès lors qu'aucun à coup puisse se faire sentir de la tête à la queue de la colonne. Nous retrouvons ici déjà pour la marche l'impérieuse nécessité d'exercer le soldat d'artillerie à juger à l'œil et vivement de toutes les distances ; nous verrons tout-à-l'heure , comment il peut acquérir le coup-d'œil sans lequel on n'obtient jamais une exécution convenable des bouches à feu.

La colonne de route avec les voitures sur une seule file étant la plus profonde de toutes ,est celle que l'on doit choisir de préférence pour habituer les guides et les conducteurs à régler la marche et les distances assez soigneusement pour qu'il n'y ait ni à coup , ni différence sensible de vitesse d'allure , de la tête à la queue de la colonne. On profitera même de tous les obstacles , tournans difficiles , terrains mous ou rocaillieux , sillons profonds , rudes montées , rapides descentes , fossés , ravins , défilés , pour apprendre aux troupes d'artillerie à n'être embarrassées de rien , à passer partout , enfin à franchir les obstacles sans amener le moindre désordre dans la colonne.

Il va sans dire qu'à l'armée au contraire on aura le plus grand soin d'éviter les obstacles pour arriver vite et bien , et que l'on marchera par section , par demi-batterie, et même en bataille toutes les fois que le terrain le permettra, pour s'exposer le moins possible aux coups de l'ennemi. Mais qu'on ne craigne pas , en tems de paix , de fatiguer les chevaux par un exercice journalier de marche et de manœuvre en terrain difficile , même à de vives allures , car ainsi que nous l'avons dit pour la cavalerie , c'est au contraire le seul moyen de fortifier en les rendant adroits , alertes et dispos , les chevaux qui s'énervent à l'écurie comme les hommes à la chambrée. Le repos inerte et la paresse, répétons-le sans cesse, non-seulement engendrent des habitudes de mollesse incompatibles avec le service de guerre , mais sont des sources aussi certaines de maladie , que le mouvement et l'activité qui développent la force physique et l'énergie morale sont des causes positives de bonne santé.

L'ensemble et les détails de la marche en colonne et en bataille , quels qu'en soient les obstacles , ayant été sagement prévus par les réglemens d'artillerie , nous ne nous étendrons pas davantage à cet égard , maintenant surtout que la conduite des voitures est confiée aux artilleurs de la batterie de campagne ; mais nous insistons pour que , dans toute espèce de manœuvres , on indique d'avance à chacun le lieu précis où l'on doit arriver , comme cela se pratique toujours à la guerre ; il faut que chaque soldat , et le canonnier surtout , sache bien de quel côté se trouve l'ennemi , ou du moins qu'il puisse le supposer , soit pour l'attaque soit pour la défense ; il faut enfin que le canonnier , pour se mettre convenablement en batterie , connaisse la portée de toutes les armes de guerre ;

car l'artillerie doit atteindre l'ennemi de loin et l'écraser de près, en s'exposant le moins possible à ses coups.

*Exécution des bouches à feu.* — Le règlement qui fixe les fonctions des servans, l'ensemble et les détails de la manœuvre et du pointage de chaque bouche à feu, étant parfaitement clair et précis, rien de si aisé que de s'en pénétrer et de s'y conformer, sans lasser les hommes par des explications trop minutieuses, sans les rebuter par des postures gênantes. Ne perdons jamais de vue le but qui est la guerre; recherchons par conséquent l'ensemble avant tout, et non la symétrie compassée d'une parade avec la rigueur de sa longue et fatigante immobilité. Nous l'avons dit et nous ne saurions trop le répéter, on obtient d'autant plus facilement l'immobilité, le silence et l'attention nécessaires au commandement, que l'on épuise moins la patience du soldat, en faisant agir beaucoup ses membres et son intelligence. Des mouvemens, beaucoup de mouvemens, c'est un besoin pour les Français, et l'adresse leur vient vite par la pratique.

Il ne suffit pas que le canonnier sache charger et tirer sa pièce, avec le sang-froid et la promptitude convenables devant l'ennemi; il faut encore qu'il juge vite et bien les distances à vue-d'œil, pour qu'il puisse faire de tous ses moyens de pointage l'emploi immédiat le plus capable de frapper le but; il faut aussi qu'il connaisse, plus encore par l'habitude pratique du tir que par la théorie, la bonne portée moyenne de chaque arme à feu aussi bien que sa plus longue portée, sous l'angle de tir le plus convenable; nous allons entrer à cet égard ici dans tous les détails qu'aucun militaire ne doit ignorer, car depuis l'invention de la poudre à canon, l'attaque et la défense reposent principalement, quant aux effets des forces mécaniques, sur

la portée des armes à feu, laquelle dépend de la vitesse initiale des projectiles et de la justesse de leur tir.

Rendons-nous compte avant tout des *effets de la poudre dans une arme à feu*. Pour cela, concevons, pendant toute la durée de l'inflammation de la poudre dans l'ame de l'arme à feu, une série de sphères d'action : la résultante définitive de toutes les forces en avant *produira la vitesse du projectile* ; la résultante définitive de toutes les forces en arrière *produira le recul de l'arme* ; enfin la résultante définitive de toutes les forces détruites par la résistance des parois, *produira la dégradation de l'arme*. Si donc on monte l'arme à feu en pendule, et qu'on reçoive le projectile dans un contre-pendule balistique, il deviendra facile de mesurer exactement tous les effets de la poudre quant à la vitesse du projectile et au recul de l'arme, et c'est ainsi seulement qu'on peut s'assurer de la qualité de la poudre, par un moyen d'épreuve direct et infaillible, dans l'arme à feu où on veut l'employer (1).

Rappelons maintenant quelques définitions balistiques, qu'il faut bien comprendre pour expliquer la manière d'ajuster un coup de fusil ou de pointer un coup de canon, c'est-à-dire *le mécanisme du tir à la cible* pour les soldats de toutes les armes. Les figures de la pl. 1 sont dessinées de manière à rendre ces définitions aussi claires que possible.

Le *plan de tir* et le plan vertical passant par l'axe de l'arme à feu, sa trace est indiquée à l'œil par la ligne du fil à plomb qu'il ne faut pas négliger de marquer depuis le bas jusqu'en

---

(1) Voir dans le *Manuel de l'Artificier*, qui fait partie de l'*Encyclopédie-Roret*, la description des pendules et des épreuves de toute espèce de poudre.

haut du poteau de cible, afin que nul ne s'y puisse méprendre, en s'exerçant à établir le plan de tir dans la direction du but.

L'*angle de tir* est formé par l'axe de l'arme à feu avec le plan horizontal; il n'y a donc pas d'angle de tir, quand l'axe de l'arme à feu est maintenu horizontalement; mais quand l'angle de tir existe, l'œil peut en juger de suite d'après l'inclinaison de l'arme relativement au plan horizontal, ou bien à la ligne de niveau tracée perpendiculairement à la verticale du fil à plomb sur la cible.

Le poids du projectile et la résistance de l'air empêchent le projectile lancé par une arme à feu, de se mouvoir en ligne droite; il décrit dans l'air une courbe que l'on nomme *trajectoire*.

L'*angle de projection* ou *de départ* du projectile est formé par la tangente à l'origine de la trajectoire avec le plan horizontal; il ne faut pas le confondre avec l'angle de tir, à cause des battemens qui écartent le projectile de l'axe de l'arme à feu.

L'*angle de chute* est formé par la tangente à la trajectoire au point de chute, avec le plan horizontal; on comprend dès lors comment le tir à *ricochet* dépend de l'angle de chute et de la vitesse initiale du projectile.

La *hauteur du but* est la distance du but au plan horizontal passant par la bouche de l'arme à feu, et l'*angle d'élévation du but* est l'angle que fait avec l'horizon la droite menée du but à la bouche de l'arme à feu.

La *ligne de mire naturelle*, l'*en-joue* du fusil de munition, est la droite située dans le plan de tir, et qui s'appuie sur la culasse et sur le guidon près de la bouche de l'arme à feu; il est donc convenable que les points extrêmes de la ligne de mire soient très visiblement marqués sur toute espèce d'arme à feu.

La *hausse* placée à la culasse donne à la culasse une sur-élevé-

vation factice à l'aide de laquelle on obtient une *ligne de mire artificielle*.

L'*angle de mire* est toujours formé par la ligne de mire, naturelle ou artificielle, avec l'axe de l'arme à feu.

Le *but-en-blanc* est le plus éloigné des deux points de rencontre de la trajectoire avec la ligne de mire. On dit le *but-en-blanc naturel* ou *primitif*, quand l'arme, à sa charge habituelle, est ajustée ou pointée suivant sa ligne de mire naturelle et horizontale, ce qui rend l'angle de mire égal à l'angle de tir.

La *portée de but-en-blanc* est la distance du but-en-blanc à la bouche de l'arme à feu.

Ainsi l'on voit que, toutes choses égales d'ailleurs, la portée de but-en-blanc augmente ou diminue avec l'angle de mire; et l'on conçoit que, dans les limites des portées des armes à feu, il est toujours possible de prendre un angle de mire tel que l'on puisse atteindre un point donné de *but-en-blanc*, en visant juste en ligne et à hauteur.

Examinons à présent les conditions du tir nécessaires pour frapper le but, quand l'arme est parfaitement chargée avec sa cartouche de guerre, c'est-à-dire que la charge est bien à fond, sans qu'il y ait eu ni perte, ni écrasement de la poudre pour l'y faire arriver, et que le projectile repose bien sur la charge, sans pouvoir être dérangé dans le mouvement obligé de l'arme pour être ajustée, ou pointée et tirée :

1° *Établir et fixer le plan de tir dans la direction du but*; c'est-à-dire, pour la pratique, amener l'axe de l'arme à feu dans la verticale qui passe par le but, et l'y maintenir pour que le coup arrive bien en ligne, comme on dit, *sans s'écarter ni à droite ni à gauche du but*.

Il suffit d'exercer l'œil à suivre la verticale ou la direction

du fil à plomb depuis le sol jusqu'à une très grande hauteur, quelle qu'en soit la distance, pour parvenir progressivement à saisir si vite la direction du but, par le sentiment de la verticale, que l'œil prenne l'habitude en fort peu de tems de ne plus en dévier sans le vouloir, et même de s'y arrêter à une hauteur quelconque, à volonté.

2° *Établir et fixer la ligne de mire à hauteur du but.* Ici, dans la pratique, il faut avant tout, que l'œil ait jugé la distance et décidé, par la connaissance du but-en-blanc de l'arme, quelle ligne de mire il doit suivre pour que le coup arrive bien en hauteur, comme on dit, ni plus haut ni plus bas, ou sans s'écarter, ni au-dessus ni au-dessous du but, afin de le frapper sûrement.

Quand on est à la portée du but-en-blanc, la ligne de mire naturelle sert à viser juste à hauteur du but; plus loin, au-delà du but-en-blanc, la ligne de mire artificielle à hausse positive sert à viser juste encore à hauteur du but; plus près, en-deçà du but-en-blanc, la ligne de mire artificielle à hausse négative sert à viser juste aussi à hauteur du but. On peut donc toujours viser à hauteur du but, avec une hausse convenable, positive par la sur-élévation factice de la culasse, ou par l'abaissement factice du guidon, négative par l'abaissement factice de la culasse ou par l'élévation factice du guidon. Ainsi la ligne de mire artificielle permet de viser toujours à hauteur du but, tandis qu'avec la ligne de mire naturelle, il faut tirer juste à hauteur pour la portée du but-en-blanc primitif; plus ou moins en dessus du but quand on est plus loin au-delà de cette portée, et moins ou plus en dessous quand on est plus près en-deçà de la portée du but-en-blanc primitif.

Ceci étant bien compris, se traduit en termes fort simples

dans la pratique du champ de bataille , qui veut toujours le *feu le plus meurtrier sans dépense inutile de munitions*.

On dit à l'infanterie , dont le fusil n'a pas de hausse : *tirez à hauteur de ceinture* , quand vous êtes à 100 mètres de l'ennemi ; *tirez à la tête* , si l'ennemi se trouve *plus loin que 100 mètres* ; *tirez aux pieds* , si vous approchez l'ennemi *plus près que 100 mètres* ; *ne brûlez pas de cartouches* si l'ennemi reste à *plus de 250 mètres*.

Effectivement le but-en-blanc du fusil surmonté de la baïonnette est à 100 mètres , et il n'y a aucune justesse de tir à espérer au-delà de 250 mètres. Nous remarquerons ici , en passant , qu'il serait utile à l'armée que tous les fusils de guerre eussent une visière placée sur le pan supérieur de la culasse , et un guidon fixe que l'embouchoir laissât toujours découvrir près de la bouche du canon ; on établirait ainsi la ligne de mire invariablement et facilement , de manière à porter le but-en-blanc de chaque arme à 150 mètres , ce qui serait plus avantageux que de la voir varier de 100 à 160 mètres , suivant que le fusil est armé ou non de sa baïonnette.

On dit à l'artillerie : *ne brûlez pas de cartouches à boulet à plus de 900 mètres* , parce que vos pièces de campagne de 8 et de 12 n'ont pas une justesse suffisante de tir au-delà de cette bonne portée moyenne ; *ne brûlez pas de cartouches à balle* , ou *ne tirez pas à mitraille* , avant que l'ennemi ne soit rapproché à 500 mètres au moins , car au-delà vous ne frapperiez pas bien ; *ne tirez pas de canon de siège de 24 au-delà de 1200 mètres* , car les coups n'auraient pas de justesse ; mais il faut en outre que chaque canonnier ait été d'avance exercé à faire l'emploi convenable de sa hausse pour la bouche à feu qu'il est chargé de pointer à toute distance voulue , dans

\*

les limites fort étendues de son tir, ainsi qu'on en pourra juger par le tableau suivant, qui indique succinctement tout ce qu'un homme de guerre doit savoir imperturbablement sur ce qui concerne la portée des armes à feu.

**TABLEAU DES PORTÉES DES PRINCIPALES ARMES À FEU À LA CHARGE DE GUERRE.**

| DÉSIGNATION<br>DE L'ARME.                      | But en blanc<br>primitif.                         | Bonne portée<br>moyenne.        | Vitesse<br>initiale. |
|------------------------------------------------|---------------------------------------------------|---------------------------------|----------------------|
| Canons de siège et place, de.....              | 24 682 mètres.<br>16 662 —<br>12 643 —<br>8 545 — | 1000 à 1200 mètres<br>800 à 900 | 500<br>.             |
| Canons de bataille de.....                     | 12 526 —<br>8 506 —                               | 800 à 600                       | 470                  |
| Obusiers de siège et place, nouveau modèle.... | —                                                 | 1000 à 1200                     | .                    |
| Obusiers de bataille, nouveau modèle.....      | —                                                 | 800 à 1000                      | .                    |
| Mortiers.....                                  | —                                                 | 600 à 1500                      | .                    |
| Pierriers.....                                 | —                                                 | 60 à 80                         | .                    |
| Grenades.....                                  | —                                                 | 20 à 30                         | .                    |
| Fusil armé de sa baïonnette.....               | 100 —                                             | 200 à 250                       | 350                  |
| Fusil de rempart .....                         | 200 —                                             | 300 à 500                       | .                    |

La balle peut aller jusqu'à 1000 mètres, le boulet jusqu'à 3000 mètres, la bombe jusqu'à 5000 mètres; mais comme il n'y a pas de résultat à attendre à la guerre de ces *maxima* de portées totales, à balle et à boulet *perdus*, comme on dit avec raison, nous n'avons pas dû les comprendre au tableau précédent.

Nous savons maintenant qu'il faut un coup-d'œil sûr et rapide, non pas seulement pour viser en direction et à hauteur

du but , mais surtout et avant tout pour apprécier la distance à laquelle on est du but que l'on veut atteindre. Voyons comment peut s'acquérir ce coup-d'œil toujours indispensable à la guerre , où l'on tire souvent sur un but mobile , ce qui rend plus difficile encore l'appréciation de la distance au moment précis où le projectile doit frapper le but.

On ne s'habitue à juger les distances vite et bien , que par la continuité d'un exercice progressif pratiqué journellement sur le terrain. Cet exercice doit devenir aussi familier aux soldats qu'aux officiers de toutes les armes, et surtout à l'artillerie qui ne peut s'en passer pour l'exécution de ses bouches à feu. Nous allons donc entrer dans tous les détails nécessaires à cet égard , car s'il est peu d'hommes naturellement doués de ce coup-d'œil militaire qui fait les grands généraux , il n'est pas un soldat qui ne puisse acquérir , par un exercice convenable , un coup-d'œil suffisant aux nécessités habituelles de la guerre.

On commencera par désigner , en plaine , un but immobile assez rapproché , pour qu'à pied et à cheval il soit facile d'en vérifier la distance , en très peu de tems , au pas , après l'avoir estimée d'un seul coup d'œil ; puis suivant cette même direction , on avancera et on reculera à différentes distances que l'on aura toujours soin de vérifier au pas , après les avoir appréciées à l'œil. On remarquera ensuite la variation apparente de grandeur d'un double mètre étalonué résultant de sa position plus ou moins éloignée , plus ou moins rapprochée , à diverses distances , et l'on se rendra compte ainsi de l'échelle perspective qui peut servir à l'œil pour apprécier les distances à l'aide d'un objet mobile de hauteur bien connue. On établira ensuite cette échelle perspective pour les objets mobiles.

que l'armée offre toujours, un fantassin, un cavalier, un cheval, une voiture d'artillerie ou d'équipage. Dès que l'on aura acquis par cet exercice journalier, en terrain de plaine, le sentiment des distances de 50 en 50 mètres jusqu'à 1000 à 1200 mètres, on arrivera graduellement à prolonger la direction jusqu'à 2000 mètres et au-delà; enfin jusqu'à la distance la plus éloignée où la vue pourra s'étendre. On saura dès-lors estimer les distances, en pays de plaine, suivant toute direction donnée, et l'on pourra même estimer les distances qu'ont entr'eux des points de repère immobiles, d'une hauteur à peu près connue, des arbres, des clochers, des maisons; on s'apercevra bientôt, relativement à ces points de repère immobiles, si un objet mobile s'approche ou s'éloigne; on jugera facilement ensuite la direction de sa marche et sa distance à chaque instant; enfin, sans le secours de points de repère immobiles, on parviendra à juger de même la distance et la direction de marche d'un objet mobile, homme, cheval, cavalier, voiture, par les variations apparentes de grandeur de ces objets connus, suivant leur échelle perspective.

Quand on saura juger imperturbablement ainsi les distances, en pays de plaine, on s'exercera à les apprécier de même, vite et bien, dans les sols accidentés, en pays de montagne où l'œil est sujet à se tromper par le jeu plus varié des ombres et de la lumière, qui semble éloigner ou rapprocher les objets, à diverses heures de la journée, suivant l'état de l'atmosphère.

Le tir au polygone, où les distances sont connues d'avance et marquées, apprend bien au canonnier l'emploi de la hausse, la portée de chaque bouche à feu, les effets de leurs projec-

tiles et de leurs ricochets, et les limites de ses angles de tir ; mais cela ne suffit pas à l'armée, où ce sont précisément ces distances que l'on ne connaît pas et qu'il faut juger au premier coup-d'œil. Dût-on consommer beaucoup plus de poudre et de projectiles, en ne tirant pas constamment dans la butte du polygone, il me semble nécessaire d'exercer les canonniers à tirer à boulet dans un sol accidenté, sur des points désignés dont ils devraient apprécier les distances à l'œil et sur-le-champ ; il serait bon aussi d'établir des batteries réelles de brèche sur des portions de fortification à démolir. Enfin, je le répéterai sans cesse, ce n'est que par la brutalité des exercices véritables de guerre, et non par la coquetterie symétrique des parades, qu'on parviendra à conserver dans l'armée les saines traditions de guerre de nos glorieuses campagnes, et à former pendant la paix, des soldats et des officiers endurcis à la fatigue, prêts à tout événement, et que rien ne puisse embarrasser sur un champ de bataille, en face de l'ennemi.

*Ordonnance.*— Nous avons dit que la batterie était l'unité de force de l'artillerie ; nous devons ajouter de suite ici que l'expérience a fixé ses limites de 4 à 8 bouches à feu, la consistance tactique s'affaiblissant à la limite inférieure, tandis qu'au-delà de la limite supérieure, on perd la faculté de marcher et de manœuvrer avec une célérité suffisante. C'est donc entre ces limites, que la batterie ayant son ordre primitif de bataille sur un seul rang de bouches à feu, les caissons en arrière sur un deuxième rang, et les pelotons de canonniers entre les deux, peut varier et recevoir au gré du chef qui l'ordonne et la dirige, toutes les modifications qu'exigent les circonstances. En France, la batterie est composée actuellement de six bouches à feu, quatre canons du calibre de 8, et deux

obusiers de 24 ; le calibre de 12 pour les canons et celui de 6° pour les obusiers étant plus spécialement affectés aux batteries de la réserve. Nous verrons, en traitant de la composition du corps d'armée et de la réserve, qu'il vaudrait peut-être mieux porter la batterie à huit bouches à feu, quatre canons et quatre obusiers : cette formation de la batterie étant également favorable pour ne jamais altérer les conditions essentielles de l'unité de batterie ; sa consistance tactique ou *solidité*, sa *mobilité* et son *agilité*, en conservant la plus grande facilité du passage rapide de l'un à l'autre de ces ordres en bataille et en colonne, sur toute espèce de terrain.

C'est le service des *tirailleurs de canon* qui a donné naissance à l'*artillerie à cheval*, et ce service est d'une telle importance à l'armée, pour commencer les attaques, couvrir ou masquer les dispositions nécessaires pour le moment décisif, harceler et intimider l'ennemi, que souvent l'audace de notre artillerie à cheval a forcé les armées ennemies de se retirer sans attendre l'approche des masses, ce qui maintes fois équivalait au gain d'une bataille. Maintenant que toute l'artillerie française avec ses canonniers conducteurs, est devenue assez mobile pour que les canonniers à pied montés sur des coffrets, puissent comme les canonniers à cheval faire ce même service en campagne, les noms seuls d'*artillerie de ligne* et d'*artillerie légère* entretiendront cette louable émulation et cette rivalité d'honneur que nous avons reconnues très bonnes à maintenir entre l'infanterie de ligne et l'infanterie légère, comme entre la cavalerie de ligne et la cavalerie légère.

§ VII. *Proportions des différentes armes dans le corps  
d'armée et dans la réserve.*

Après avoir étudié la constitution de chaque arme, passons rapidement en revue les inconvénients attachés à leur action isolée, afin d'être à même de discuter les proportions suivant lesquelles leur mélange forme le corps tactique le plus capable de se suffire à lui-même et de prendre, sur toute espèce de terrain, l'attitude la plus convenable pour l'attaque et pour la défense.

*L'infanterie*, malgré ses baïonnettes et ses feux qui la constituent essentiellement pour l'attaque et la défense sur toute espèce de terrain, ne saurait, en cas d'isolement dans les pays plats surtout, lutter avec avantage contre une autre infanterie soutenue par de la cavalerie : assurât-elle la sûreté de sa marche et de son campement par un service fait concurremment avec la cavalerie, l'infanterie dépourvue d'artillerie serait à coup sûr écrasée par l'artillerie ennemie.

*La cavalerie*, à son tour, malgré sa célérité et son impétuosité qui la constituent efficacement pour les chocs, à qui la promptitude des manœuvres donne la facilité de prendre à dos et en flancs les lignes d'infanterie, et d'éviter le combat au besoin pour se tirer d'un mauvais pas, ne saurait se passer d'infanterie dans les terrains coupés surtout, pour couvrir sa marche et éloigner d'elle les feux de l'ennemi : et assurât-elle la sûreté de sa marche et de son campement par un service fait concurremment avec l'infanterie, la cavalerie dépourvue d'artillerie serait à coup sûr écrasée par l'artillerie ennemie.

*L'artillerie* enfin, malgré la puissance de ses feux qui atteignent l'ennemi de loin et l'écrasent de près, entamant,

soutenant et décidant le combat , ne peut agir cependant que sous la protection de l'infanterie et de la cavalerie.

Le mélange des trois armes est donc indispensable à la formation d'un véritable corps tactique ; leurs proportions dans le corps d'armée et dans la réserve , quoique variables suivant la force et la valeur de ces armes , la composition de l'armée à combattre , le théâtre de la guerre et la nature des opérations , ne sont cependant jamais sorties jusqu'ici de limites assez restreintes que l'expérience a fixées ainsi qu'il suit :

Pour un *bataillon d'infanterie* ou bien

pour..... 1000 baïonnettes.

Un  *demi-escadron de cavalerie* ou bien 150 à 200 sabres.

Une  *demi-batterie d'artillerie* ou bien 2 à 4 bouches à feu.

C'est-à-dire que l'infanterie , prise pour unité de comparaison , est généralement de cinq à dix fois plus nombreuse que la cavalerie , et de vingt à trente fois plus que l'artillerie , dont le personnel , à raison des attirails de son service , qui comprend toutes les munitions de l'armée , ne compte pas moins de trente-deux hommes et trente-quatre chevaux par bouche à feu de batterie de ligne , et de trente-quatre hommes et quarante-sept chevaux par batterie légère.

Voyons maintenant si , dans l'état actuel de l'art militaire , ces limites imposées à la composition des armées , sont les meilleures que l'on puisse adopter pour l'infanterie , pour la cavalerie et pour l'artillerie surtout.

Je sais bien que , pour consacrer ces proportions des différentes armes depuis long-tems en usage , on met en avant , comme un principe reconnu par Napoléon lui-même , que la quantité d'artillerie nécessaire à une armée active , est toujours en raison inverse de la bonté de l'infanterie , sans que le nom-

bre des bouches à feu puisse excéder la proportion de trois à quatre au plus par chaque millier d'hommes : mais est-ce donc à l'extension seule de ce principe, qui déjà cessait d'être absolu, qu'il faut attribuer l'augmentation notable de l'artillerie dans toutes les armées européennes depuis nos dernières campagnes ? Je ne le pense pas ; et c'est un sujet d'étude d'une trop haute importance pour que nous n'abordions pas de suite ici la question sous toutes ses faces, en jetant un coup-d'œil rapide sur l'emploi successif qu'on a fait de l'artillerie, dans les armées modernes.

L'artillerie, tant qu'elle ne pouvait amener qu'à grand peine quelques bouches à feu sur un point déterminé d'un champ de bataille, choisi d'avance, tant qu'elle n'y pouvait établir que lentement des batteries aussi peu mobiles et d'un feu pas plus vif que nos batteries actuelles de siège ; l'artillerie, dis-je, malgré l'importance bien reconnue de ses coups décisifs, n'eut qu'un effet momentané de surprise accidentelle sur les masses de l'infanterie et de la cavalerie, à qui leur mobilité permettait de ne pas rester long-tems en prise aux boulets lancés par des canons établis à poste fixe, et dont le champ de tir invariable n'avait qu'une étendue limitée. Aussi, pendant long-tems l'artillerie ne fut-elle regardée comme indispensable, que dans les sièges, et son apparition sur les champs de bataille, quoique devenant de plus en plus fréquente, n'y produisit-elle pas toujours l'effet décisif qu'on en attendait. Mais dès qu'il devint possible de faire arriver sur divers points d'un champ de bataille des batteries assez mobiles et d'un feu vif assez soutenu, pour que l'infanterie et la cavalerie échappassent difficilement à leurs coups bien dirigés, l'artillerie devint une arme puissante dont le concours indispensable assura la victoire aux généraux

qui surent les premiers combiner ses mouvemens encore lents et pénibles avec ceux plus rapides de la cavalerie et de l'infanterie.

C'est ainsi, et notamment depuis Wagram, que le canon est devenu l'arme décisive des batailles. L'artillerie dès lors en tems de guerre, et par le fait même des exigences du champ de bataille aussi bien que par celles des progrès de l'art militaire, est sortie brillamment du rôle secondaire où l'avait long-tems réléguée son défaut de mobilité. Or l'artillerie rentrera-t-elle jamais dans ce rôle par trop secondaire, maintenant que ses batteries de montagne ayant complété la solution du problème, il est hors de doute, aux yeux de tous, que l'artillerie peut suivre l'infanterie et la cavalerie dans toutes leurs marches, dans tous leurs mouvemens, sur toute espèce de terrains ? Il n'y faut plus songer désormais, et les honneurs du champ de bataille appartiendront dans l'avenir, sans aucun doute, au général qui saura tirer le meilleur parti des manœuvres de l'artillerie la plus nombreuse et la mieux servie.

Ceci posé, et les trois armes infanterie, cavalerie, artillerie, devant se prêter un mutuel appui pour arriver au maximum de force de leur combinaison sur un champ de bataille, ne serait-il pas convenable de les organiser en brigades élémentaires un peu différentes de celles appelées jusqu'ici à concourir à la formation du corps d'armée et de la réserve ? Par exemple, ne serait-il pas convenable d'adopter dès à présent l'organisation d'une brigade de ligne, d'une brigade légère, et d'une brigade de réserve ainsi qu'il suit :

*Brigade de ligne* (2600 hommes et 600 chevaux).

Deux bataillons d'infanterie de ligne. . . 2000 baïonnettes.

Un escadron de cavalerie de ligne. . . . 300 sabres.

Une batterie d'artillerie de ligne..... 8 bouches à feu.

*Brigade légère* (2600 hommes et 600 chevaux).

Deux bataillons d'infanterie légère.... 2000 baïonnettes.

Un escadron de cavalerie légère..... 300 sabres.

Une batterie d'artillerie légère..... 8 bouches à feu.

*Brigade de réserve* (1500 hommes et 1500 chevaux).

Deux escadrons de cavalerie de ligne.. 600 sabres.

Deux escadrons de cavalerie légère... 600 sabres.

Une batterie d'artillerie légère..... 8 bouches à feu.

Les huit bouches à feu de chaque brigade seraient quatre canons et quatre obusiers : les canons du calibre de 12 et les obusiers alongés de 6° armeraient les batteries de la ligne et de la réserve, tandis que les canons plus légers du calibre de 8, et les obusiers de 24 armeraient la batterie de la brigade légère.

Chaque brigade étant ainsi pourvue d'un nombre égal de canons et d'obusiers, le dédoublement par *demi-brigade* de ligne ou légère, composée alors d'un bataillon, de deux escadrons et d'une demie batterie, deviendrait aussi facile et aussi simple que le doublement par *division*, composée alors de deux brigades, ou de quatre bataillons, quatre escadrons et deux batteries. La brigade de réserve se dédoublerait et se doublerait avec la même facilité. Le corps d'armée se composerait alors convenablement de quatre divisions dont deux de ligne, une légère et une de réserve, présentant un effectif de dix-huit mille sept cents hommes, et de six mille six cents chevaux. Cette formation se prêterait certes mieux que toute autre, par la combinaison du doublement et du dédoublement de

ses brigades diverses, à toutes les exigences de la guerre, ainsi que nous le verrons plus tard, en examinant, pour l'établissement des armées permanentes, le type général de la composition d'une grande armée active, résultant de la réunion et du système de plusieurs corps d'armée.

Mais revenons aux proportions des différentes armes dans le corps d'armée et dans la réserve, telles qu'elles sont encore en usage chez toutes les puissances de l'Europe, par divisions d'infanterie et de cavalerie, pourvues chacune d'artillerie de campagne.

Chaque corps d'armée d'infanterie se compose de deux divisions au moins de la même arme, avec des réserves de cavalerie et d'artillerie.

Une division d'infanterie est formée de deux brigades; chaque brigade de deux régimens et chaque régiment de deux bataillons au moins.

Des batteries d'artillerie de ligne sont affectées aux divisions d'infanterie.

Une division de cavalerie est formée de deux brigades; la brigade de deux régimens et le régiment de trois à huit escadrons.

La grosse cavalerie réunie à quelques régimens de cavalerie légère et de dragons, constitue une forte réserve sous les ordres immédiats du général en chef.

Des batteries à cheval sont affectées aux divisions de cavalerie, ainsi qu'à la grosse cavalerie de réserve.

Des batteries de montagne, des compagnies de pontonniers d'artillerie, des compagnies de sapeurs et de mineurs de génie, sont attachées suivant le besoin, soit aux divisions soit à la réserve.

Nous verrons quelles sont les limites les plus convenables de la force numérique des corps d'armées, des divisions, des brigades et des régimens, après avoir examiné l'établissement des armées permanentes.

---

## CHAPITRE III.

### NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA FORTIFICATION.

#### §. VIII. *Objet général et principes élémentaires de la fortification.*

L'objet général de la fortification est de suppléer par des obstacles artificiels, aux obstacles matériels que la nature présente quelquefois, mais qui manquent au terrain où l'on veut mettre une troupe faible en état de se défendre contre un ennemi supérieur en nombre, et de prendre même l'offensive au besoin.

La fortification *passagère* ne concerne que la défense momentanée d'une position relativement au théâtre de la guerre, à la disposition des armées et au plan de campagne ; la fortification *permanente* constitue l'établissement de places fortes suivant les frontières et le système de défense politique d'un pays. Les fortifications assises en terrain horizontal sont dites *régulières*, par opposition avec le terme *d'irrégulières* qu'on applique à celles assises en terrain accidenté, quelles qu'en soient les formes, la nature des matériaux qu'on y emploie, et le caractère de leur durée. L'objet général de la fortification reste d'ailleurs toujours le même, et tout obstacle construit

★

pour protéger, conserver ou augmenter la force des armes, est un *ouvrage de fortification*, dont une portion isolée se désigne plus spécialement par le nom de *retranchement*. Mais pour atteindre le but que se propose chaque espèce de fortification ou de retranchement, il faut avant tout savoir reconnaître et apprécier les avantages stratégiques du terrain, puis en tirer de suite le parti le plus favorable à la défense.

On voit que nous retrouvons en première ligne ici, comme dans tout ce qui a rapport à l'art de la guerre, la nécessité de ce coup-d'œil militaire qui se développe par l'exercice et ne s'acquiert que par une grande habitude ; car seul il peut embrasser et saisir les avantages et les inconvéniens du terrain, modifier les obstacles qu'il présente, enfin ajouter à ces obstacles naturels toutes les ressources artificielles de la fortification, pour organiser et maintenir en quelque sorte l'attaque et la défense.

Tout retranchement doit couvrir ses défenseurs et présenter un obstacle aux attaques de l'ennemi; l'assaillant doit être ainsi forcé de rester exposé le plus long-tems possible à la meilleure portée des feux les plus meurtriers, tandis que ses défenseurs au contraire, se trouvant soustraits en partie au feu des assaillans, ont le tems de leur faire éprouver des pertes considérables, avant que l'attaque corps à corps puisse avoir lieu. Il est donc nécessaire pour la construction du moindre retranchement, de bien connaître non seulement ce qui concerne la portée des armes à feu (§. 6), mais encore la pénétration de leurs projectiles dans la masse couvrante qui résulte du travail de la fortification. Le tableau suivant et les observations qui le complètent indiquent succinctement tout ce qu'il importe à un homme de guerre de savoir à ce sujet.

TABLEAU DES PÉNÉTRATIONS DES DIVERS PROJECTILES DANS LES TERRES, LES BOIS ET LES MAÇONNERIES.

| DÉSIGNATION DES       |                              | PÉNÉTRATIONS DANS LES |         |       |              |         |       |             |         |        |
|-----------------------|------------------------------|-----------------------|---------|-------|--------------|---------|-------|-------------|---------|--------|
| CHARGES<br>de poudre. | PROJECTILES.                 | TERRES.               |         | BOIS. | MAÇONNERIES. |         |       |             |         |        |
| 6 k. 00               | Boulets de 35                | 1m,77                 | à       | 2m,77 | 0m,80        | à       | 1m,60 | 0m,310      | à       | 0m,680 |
| 0,00                  | — 24                         | 1,54                  | —       | 2,75  | 0,70         | —       | 1,60  | 0,275       | —       | 0,650  |
| 4,00                  | — <i>id.</i>                 | 1,48                  | —       | 2,55  | 0,63         | —       | 1,50  | 0,250       | —       | 0,615  |
| 4,00                  | — 16                         | 1,28                  | —       | 2,40  | 0,50         | —       | 1,30  | 0,195       | —       | 0,570  |
| 2,07                  | — <i>id.</i>                 | 1,25                  | —       | 2,20  | 0,47         | —       | 1,20  | 0,185       | —       | 0,535  |
| 2,00                  | — 12                         | 0,89                  | —       | 1,65  | 0,37         | —       | 1,17  | 0,155       | —       | 0,480  |
| 1,25                  | — 8                          | 0,73                  | —       | 1,43  | 0,27         | —       | 1,00  | 0,105       | —       | 0,405  |
| 2,00                  | Obus de 8°                   | 0,59                  | —       | 1,23  | 0,23         | —       | 0,72  | —           | —       | —      |
| 1,50                  | — 6°                         | 0,56                  | —       | 1,34  | 0,25         | —       | 0,84  | —           | —       | —      |
| 1,00                  | — 24                         | 0,42                  | —       | 1,13  | 0,16         | —       | 0,70  | —           | —       | —      |
| 0,27                  | — 12                         | 0,26                  | —       | 0,69  | 0,10         | —       | 0,38  | —           | —       | —      |
| 0,010                 | Balles de fusil d'infanterie | 0,11                  | —       | 0,25  | 0,027        | —       | 0,085 | —           | —       | —      |
| 0,008                 | — de rempart                 | 0,15                  | —       | 0,30  | 0,045        | —       | 0,090 | —           | —       | —      |
| 0,500 à 1,250         | Bombes de 12°                | 0,50 à 0,85           | jusqu'à | 0,40  | 0,22 à 0,30  | jusqu'à | 0,40  | 0,10 à 0,17 | jusqu'à | 0,13   |
| <i>Idem.</i>          | 10°                          | 0,45 à 0,80           | —       | 0,85  | 0,20         | 0,35    | 0,35  | 0,09        | 0,16    | 0,17   |
| 0,150 à 0,600         | 8°                           | 0,20 à 0,55           | —       | 0,60  | 0,10         | 0,25    | 0,25  | 0,05        | 0,12    | 0,12   |

Pour *boulets, obus et balles* ; la *plus forte pénétration* indiquée aux diverses colonnes du tableau , est celle résultant du tir à la distance de 25 mètres ; la *plus faible pénétration* est celle résultant du tir à la distance de 1000 mètres , et de 300 mètres seulement pour les balles.

Pour les *bombes* ; la *plus faible pénétration* est celle résultant du tir sous 30° à la distance de 600 mètres ; la moyenne est celle résultant du tir sous 60° à la distance de 1200 mètres , et la *plus forte pénétration* est celle due à la plus grande vitesse de chute.

Les *terres* de la 3<sup>m</sup>e colonne du tableau, moitié sable moitié argile , sont rassises, et les pénétrations dans les terres d'une autre nature se déduisent de celles exprimées dans cette colonne , en les multipliant : pour le sable mêlé de gravier par 0,63 ; pour la terre mêlée de sable et de gravier, et pesant plus de deux fois le poids de l'eau, par 0,87 ; — Pour les terres végétales rassises et pour les terres rapportées mêlées de sable, ou moitié argile, par 1,09 ; — Pour l'argile de potier humide , par 1,44 ; — Pour les terres légères rassises, par 1,50 ; — Pour les terres nouvellement remuées , par 1,90.

Les *bois* de la quatrième colonne du tableau sont ceux de chêne , et les pénétrations dans les autres essences de bois se déduisent de celles exprimées dans cette colonne , en les multipliant ; pour le hêtre , le frêne et le charme par 1,10 , — Pour l'orme par 1,30 ; — Pour le sapin et le bouleau par 1,80 , — Pour le peuplier par 1,200.

Dans le chêne, qui se laisse pénétrer beaucoup moins que le sapin , les fibres se déplacent latéralement sur le passage des projectiles , et se resserrent ensuite de manière à ne laisser qu'un vide à peine suffisant pour y introduire la sonde. Cet

effet explique comment les vaisseaux peuvent recevoir des boulets au dessous de la flottaison, sans être en danger de couler bas. Mais l'écartement des fibres produit des déchirures longitudinales, qui, pour les plus petits boulets, ont jusqu'à 2 mètres de longueur; les éclats sont lancés jusqu'à 12 et 15 mètres, et les plus fortes pièces peuvent être promptement détruites.

Dans le sapin, toutes les fibres frappées sont à peu près rompues; mais l'effet se borne au vide produit. Il en résulte, que pour les batteries blindées, les blockhaus, et dans tous les cas où il ne s'agit pas d'élever un obstacle impénétrable aux boulets, le sapin doit être préféré au chêne.

Les *maçonneries* de la 1<sup>re</sup> colonne du tableau sont en moellons de bonne qualité, et les pénétrations dans les autres espèces de maçonnerie se déduisent de celles exprimées dans cette colonne, en les multipliant : pour la maçonnerie de médiocre qualité par 1,25; — Pour la maçonnerie de briques par 1,75; — Pour la roche calcaire oolithique des Geniveaux près Metz; par 0,46.

D'après les expériences de Metz, qui sont celles relatées au tableau, les trous faits dans la maçonnerie de moellons de bonne qualité, par des boulets tirés perpendiculairement à de petites distances, sont formés d'un entonnoir extérieur, dont le diamètre moyen égale environ cinq fois celui du projectile, et d'une partie intérieure à peu près cylindrique.

L'entonnoir extérieur paraît produit par la réaction de la maçonnerie, dont quelques débris sont projetés jusqu'à 40 mètres ou 50 mètres. La trainée de décombres devant les trous est d'environ 6 mètres; autour du vide apparent il se produit un ébranlement qui désunit les pierres, et dont le diamètre est

environ moitié plus grand que celui de ce vide ; 1 mètre 15 pour le 24 ; 0 mètre 90 pour le 16 ; 0 mètre 80 pour le 12. C'est cet ébranlement qui motive l'intervalle à mettre entre les premiers coups du tir en brèche ; presque tous les boulets sont brisés.

L'effet des obus contre la maçonnerie est à peu près nul ; ils se brisent au moment du choc ; ou bien , tirés à de très petites charges , ils ne produisent que des impressions très faibles.

Nous avons insisté sur tous ces détails des effets des projectiles contre la masse couvrante, non seulement parce qu'ils sont indispensables au tracé du moindre retranchement, mais encore parce qu'ils montrent clairement que si les effets de l'artillerie devenaient plus puissans , il faudrait augmenter la résistance matérielle de tout ouvrage de fortification qui, comme nous l'avons dit , doit couvrir ses défenseurs , et présenter un obstacle aux attaques de l'ennemi.

L'obstacle le plus facile à créer est un fossé , et les terres qu'on retire de son excavation servent à construire la masse couvrante. On conçoit dès lors la forme générale du profil (1) d'un retranchement, et de l'examen détaillé de ses diverses parties vont découler naturellement les principes élémentaires de la fortification , principes que nous considérons plus spécialement ici dans leur application aux ouvrages de campagne ou de fortification passagère.

*Fossé.* Le profil se compose de trois parties distinctes qui sont : 1° le *fond* du fossé ; 2° le talus *d'escarpe* du côté de

---

(1) Section faite par un plan vertical perpendiculaire à la crête antérieure.

la masse couvrante élevée pour abriter les défenseurs ; 3° le talus de *contrescarpe* , du côté de la campagne, disposé pour laisser l'ennemi à découvert.

Dans un ouvrage de campagne, les terres du fossé doivent suffire pour construire la masse couvrante ; la largeur du fossé doit être telle qu'on ne puisse le franchir avec des poutrelles, et que le bord de la *contrescarpe* soit défendu par la mousqueterie, ce qui nécessite par fois le massif d'un glacis à double talus sur le bord de la *contrescarpe* ; la profondeur du fossé ne doit pas excéder la hauteur à laquelle la terre peut se jeter à la pelle, et il faut la subordonner à la largeur du fossé pour que les talus d'escarpe et de *contrescarpe* soient tenus les plus raides possibles.

Ces conditions ont fixé, par expérience, le profil du fossé à 4 mètres de largeur sur 2 à 4 mètres de profondeur, le talus d'escarpe s'établissant pour soutenir les terres de la masse couvrante d'un tiers plus fort que celui à terres coulantes, tandis que le talus de *contrescarpe* se tient deux fois plus raide, ce qui est presque toujours facile, parce que ces talus sont pris dans des terres assises, et à une profondeur médiocre.

*Masse couvrante.* — Le profil se compose de cinq parties distinctes qui sont : 1° le *talus de banquette*, commençant au terre-plein de l'ouvrage, dans lequel les défenseurs restent à l'abri des feux de but-en-blanc de l'ennemi ; 2° la *banquette*, où les défenseurs qui s'y tiennent debout après y être montés par son talus, ne sont plus, pour la liberté du tir, couverts que jusqu'à la ceinture ; 3° le *talus intérieur*, qui empêche l'éboulement des terres du côté de la banquette ; 4° la plongée, dont l'inclinaison vers la campagne doit permettre au défenseur monté sur la banquette de découvrir en plein l'assaillant jus-

qu'à la contrescarpe ; 5° le talus extérieur, qui empêche l'éboulement des terres du côté du fossé, ce qui nécessite parfois la conservation, au bord de l'escarpe, de la *berme* laissée pour faciliter le *déblai* du fossé et le *remblai* de la masse couvrante, dont la portion comprise entre l'escarpe et la banquette se nomme le *parapet*.

Nous avons mentionné simplement la *berme* et le *glacis*, sans les comprendre au nombre des parties distinctes du profil, parce qu'il faut autant que possible disposer un ouvrage de fortification de manière à supprimer la *berme* et le *glacis*.

La forme générale du profil étant maintenant comprise dans tous les détails de son double but de résister à l'attaque et de couvrir le défenseur, voyons comment se déterminent la hauteur de la crête intérieure au-dessus de la campagne, et l'épaisseur du *parapet*.

La hauteur de la crête intérieure, qu'on nomme aussi relief, doit être telle que le soldat d'infanterie qui défend le retranchement puisse tirer et ne soit pas atteint par les balles de l'attaquant, ce qui fixe le minimum de cette hauteur à 1,50, et force à creuser le terre-plein de l'ouvrage. Mais comme il faut mettre aussi la cavalerie à couvert, l'élévation arrive à 2,50, sans qu'on puisse donner plus de 4<sup>m</sup> à la hauteur du *parapet*, vu la difficulté de jeter les terres à la pelle au-delà de cette hauteur.

L'épaisseur du *parapet* dépend des matériaux employés à sa construction et de l'arme qu'on emploie à l'attaque; car il est indispensable que les projectiles de l'ennemi ne puissent jamais le traverser, pour que les défenseurs soient abrités sur la banquette. Il suffit donc de consulter le tableau que nous avons donné des pénétrations des projectiles, pour déterminer une épaisseur

convenable, toujours plus grande que celle que peut traverser le projectile.

Comme le parapet des ouvrages de campagne se compose de terres fraîchement remuées, et que la crête se déforme facilement dans une attaque un peu vive, on a fixé par expérience son épaisseur ainsi qu'il suit : 1 mètre pour résister à la balle des feux de mousqueterie ; 4 à 5 mètres pour résister aux boulets de 12 des feux de l'artillerie de campagne ; et 6 mètres pour résister aux boulets des plus forts calibres.

La plongée doit être déterminée de manière que le défenseur puisse appliquer son fusil sur la crête et voir les approches de l'ennemi jusqu'au bord de la contrescarpe, ou du moins jusqu'à un mètre au-dessus de ce bord. Il faut de plus que son inclinaison ne soit pas trop forte pour que l'angle à la crête puisse être toujours obtus sans devenir jamais droit ou aigu. L'expérience a fixé au quart de l'épaisseur du parapet la hauteur de l'inclinaison *maxima* de la plongée ; mais on voit que cette inclinaison dépend en général de la hauteur de la crête, de l'épaisseur du parapet et de la largeur du fossé.

Quand on est forcé de faire un glacis sur la contrescarpe, pour y voir les approches de l'ennemi, il faut que la direction de la plongée passe à la crête de ce glacis, et que l'ouvrage conserve un commandement de un mètre au moins. On augmente alors convenablement la largeur du fossé, et le massif du glacis se forme à double talus, l'un très raide et très court, près de la contrescarpe, pour rendre plus difficile la descente du fossé, et l'autre très doux et très prolongé, pour y mieux surveiller l'ennemi.

Le talus intérieur devant être tenu très raide pour ne pas trop écarter le défenseur de la crête, on est obligé de le revêtir en

gazon, fascines ou clayonnages pour empêcher l'éboulement des terres, dont le talus naturel ici ne serait pas assez raide. Dans ce talus la base doit être le quart ou tout au plus le tiers de la hauteur qui est fixée irrévocablement, par le tir d'un homme de taille ordinaire, à  $1^m,30$ .

Le talus extérieur rendrait l'assaut plus difficile, s'il était tenu fort raide, mais comme son but principal est de donner de la force au parapet et de s'opposer à l'action des projectiles, on le fait ordinairement à terres coulantes, parce que l'expérience a prouvé qu'alors il s'altérerait moins par le choc des projectiles : l'inclinaison de ce talus varie donc avec la nature des terres, et l'on cote cette inclinaison par une fraction dont le numérateur indique la hauteur et le dénominateur donne la base. Par exemple :  $3/2$  exprime le talus des terres fortes;  $2/3$  le talus des terres légères;  $1/1$  le talus des terres ordinaires.

Quand les terres sont si légères qu'on ne peut se dispenser de laisser la berme, il faut rendre le moins nuisible possible à la défense cette berme toujours favorable à l'attaque, en réduisant sa largeur de  $0^m40$  à  $0^m20$ , et la baissant à 2 mètres au-dessous de la crête extérieure, pour que l'assaillant placé sur cette berme n'ait pas la facilité de faire le coup de feu avec le défenseur. Il vaut mieux recouper au besoin une berme plus bas dans l'escarpe, que de laisser le défenseur exposé au coup de feu de l'assaillant.

La banquettes doit être sise horizontalement à  $1^m,30$  au-dessous de la crête intérieure; cette hauteur de  $1^m,30$  est, comme nous l'avons déjà dit, indispensable au tir d'un homme de taille ordinaire : sa largeur dépend du nombre des défenseurs et du genre de l'arme employée à l'attaque. Pour deux ou trois rangs de défenseurs, il suffit de  $1^m,20$  de largeur; le troi-

sième rang restant sur un gradin ou sur le bord du talus qui, pour être gravi commodément, doit être de 172. Si le relief de l'ouvrage est assez considérable pour que la banquette soit fort élevée, et que son talus diminue trop le terre-plein ou l'intérieur de l'ouvrage, on substitue au talus plusieurs gradins ayant 0<sup>m</sup>,30 de largeur chacun.

*Déblais et remblais.* — Récapitulons les diverses conditions auxquelles doit satisfaire le calcul des déblais et remblais :

1° Le volume du déblai augmenté du foisonnement des terres, doit être égal au remblai ;

2° Chaque partie du fossé doit fournir le déblai nécessaire au remblai de la partie correspondante ;

3° La contrescarpe doit être constamment bien défendue, ce qui peut rendre un glacis indispensable en certains cas ;

4° La profondeur du fossé ne peut être moindre que 2<sup>m</sup> et ne peut excéder 4<sup>m</sup>.

Nous arrivons maintenant ainsi à la formule bien simple du calcul des déblais et remblais, en terrain horizontal :

Soit R le volume du remblai, D le volume du déblai, le foisonnement étant exprimé par  $\frac{1}{m}$ , c'est-à-dire que sur  $m$  mètres carrés il y en a un de foisonnement, on aura évidemment

$$R = D + \frac{D}{m} = D \frac{m + 1}{m}$$

Soit maintenant S la surface du profil du remblai,  $s$  la surface du profil du déblai,  $\frac{1}{n}$  le rapport de l'excès de développement du fossé sur celui de la crête intérieure. En nommant  $l$  le développement de la crête intérieure, on aura  $S l = R$  ; d'ailleurs en désignant par  $l'$  le développement du fossé, on a  $s l' = D$ , et comme  $l' = l + \frac{l}{n} = l \frac{n + 1}{n}$ , il vient  $D = s l \frac{n + 1}{n}$ , et

à cause de  $D = \frac{m R}{m + 1}$ , on en conclut  $\frac{m R}{m + 1} = s l \frac{n + 1}{n}$ ,

d'où  $R = s l \frac{(n + 1)(m + 1)}{m n}$ , et partant

$$S = s \frac{(m + 1)(n + 1)}{m n}$$

*Feux rasans ; feux fichans ou plongeans ; feux verticaux ; leur efficacité relative ; dernière défense à l'arme blanche. —*

Les avantages du retranchement qui met le défenseur à l'abri, en laissant l'ennemi à découvert, consistent principalement dans l'efficacité des feux du défenseur qui, par le tir certain de ses projectiles les plus meurtriers, doit retarder autant que possible le combat corps à corps, dernière défense à l'arme blanche, après que l'ennemi a gravi l'escarpe.

Les feux *rasans*, ou parallèles au terrain à défendre, sont généralement ceux de la plus grande efficacité ; les feux *fichans* ou *plongeans*, venant de haut en bas, ne laissent pas de chances de ricochets ; les feux *verticaux* venant de bas en haut, n'ont aucune chance de ricochets non plus, et l'incertitude plus grande de leur tir s'opposera toujours à ce que l'on en puisse obtenir les excellens effets que l'illustre Carnot a voulu faire prévaloir dans son système spécial de défense.

#### § IX. Principes généraux et tracés les plus habituels des ouvrages de campagne.

La *directrice* d'un ouvrage de fortification est la projection horizontale de sa crête intérieure ; les *faces* se distinguent des *flancs* en ce que ces derniers ont spécialement pour but de couvrir de leurs feux une partie de l'ouvrage, qui ne pouvant

se défendre elle-même a besoin, comme on dit, d'être flanquée; mais on ne doit jamais se procurer des feux de flanc aux dépens de la force du profil, et il faut employer des feux rasans de préférence à tous autres.

Parmi les ouvrages avancés ou extérieurs, on distingue les *chemins couverts*, qui sont défendus par un parapet sans fossé. Nous les mentionnons simplement ici, car on doit proscrire les ouvrages avancés de la fortification passagère.

Les retranchemens sont à *lignes continues* ou *discontinues*, suivant que les ouvrages sont ou ne sont pas liés entr'eux.

Les palissades, abattis, chevaux de frise, barricades, trous de loup, inondations, mines, fougasses, etc., etc. sont des objets de défense accessoires.

Le *défilement* consiste à profiler la crête de l'ouvrage, de manière que l'ennemi placé sur les hauteurs environnantes, ne puisse obtenir de feux plongeans qui incommoderaient le défenseur dans l'intérieur du retranchement. On comprend qu'il suffit pour cela que la crête intérieure se trouve dans *un plan de défilement* qui laisse tout le terre-plein au-dessous de lui, de 2 mètres si l'ouvrage ne doit recevoir que des fantassins; de 2<sup>m</sup>,50, s'il doit recevoir aussi des hommes à cheval; et qui passe à 1<sup>m</sup>,50 au-dessus des hauteurs dominantes.

Dans la fortification passagère, il importe beaucoup de choisir de terrain, de manière que les ouvrages n'aient pas besoin d'être défilés, ou que le défilement soit facile; il ne faut compter pour la défense que sur les feux dont la direction est perpendiculaire à la crête intérieure, et ne s'incline pas de plus de 12 à 15 degrés au-dessous de l'horizon. Voici d'ailleurs le résumé des principes généraux dont il ne

faut jamais s'écarter, et les tracés les plus habituels des ouvrages de campagne.

*Principes généraux.* — Les retranchemens et leurs différentes parties se défendent mutuellement par des feux de flancs.

— Les flanquemens à peu près à angle droit, jamais à angle aigu.

— Les lignes de distance n'excèdent pas 150 mètres, portée efficace du fusil.

— Les angles saillans plutôt obtus qu'aigus, jamais au-dessous de 60 degrés.

— Les retranchemens disposés de manière à faciliter les sorties et les retours offensifs, soutenus par des troupes en arrière, ou contenant une réserve proportionnée à leur importance.

— Souvent le flanquement et une bonne défense ne s'obtiennent que par des batteries couvertes d'un épaulement et placées en arrière des ouvrages, sur le prolongement de leurs faces. L'artillerie ainsi disposée est mieux que dans les ouvrages mêmes; on peut l'approvisionner, l'augmenter et la renouveler à volonté: elle peut plus facilement poursuivre l'ennemi ou se retirer.

Le *redan* est le plus simple de tous les ouvrages de campagne; il n'a que deux faces, et comme il est ouvert à la gorge, on ne peut l'employer isolément; mais il sert, lorsqu'on ne peut être tourné, à couvrir une tête de pont, les avenues d'un village, le gué d'une rivière, une digue, un défilé, etc. etc.; par fois on se dispense de l'entourer d'un fossé.

Le redan n'a qu'un faible profil, et seulement assez de capacité pour contenir 50 à 60 hommes.

*Lunette.* — Si l'on veut donner au redan plus de capacité, on lui ajoute des flancs, et il prend alors le nom de *lunette* ou *bastion détaché*. La lunette s'emploie aux mêmes usages que le redan, et comme elle est ouverte à la gorge, on ne l'emploie pas non plus isolément, à moins qu'il soit impossible de la tourner. — Les flancs ont de 12 à 15 mètres, et les faces varient de 30 à 60 mètres.

*Redoute.* — Lorsqu'on a un poste plus important à défendre, on emploie alors des *ouvrages fermés*; le plus simple de tous est la redoute, polygone fermé sans angles rentrants. La redoute la plus simple et qui offre le plus de facilité pour sa construction est la redoute carrée. On l'emploie souvent en campagne, et cependant elle a l'inconvénient de ne donner que des feux directs et de laisser des angles morts trop grands. On pourrait croire que la *redoute circulaire* pare à ces inconvénients; mais outre la difficulté de son tracé, les feux divergens qu'elle produit ont fort peu d'effet. Le meilleur moyen pour parer à ces inconvénients est de faire des entailles aux diagonales par des angles arrondis ou à pans coupés, dans lesquels on place une artillerie bien servie, donnant des feux redoutables sur les capitales.

La grandeur des redoutes carrées peut varier depuis 13 jusqu'à 40 mètres de côté.

*Crémaillères.* — On a cessé d'employer des redoutes à crémaillères, à cause de la faiblesse des faces qu'elles donnaient.

En général les crémaillères ne sont bonnes à employer que dans le cas où la ligne droite conviendrait pour retranchement sur un terrain retréci, sur le bord d'une rivière. On s'en sert aussi pour réunir des ouvrages entr'eux, les flancs variant de

10 à 15 mètres, et les branches de 80 à 150 mètres au plus. Pour changer l'ordre des dents de la crémaillère, on emploie ordinairement un *bonnet de prétre*.

Si l'on veut défendre une rivière, on tourne la direction des flancs de la crémaillère vers l'amont.

Le *fort étoilé* donne des feux de flanc qui manquent à la redoute. On n'emploie que les étoiles à 7 ou 8 pointes. Les autres donnent des feux qui ne se croisent pas bien. Dans un bon fort étoilé les côtés doivent varier entre 30 et 60 mètres, et les angles ne peuvent dépasser 60 degrés. Des plates-formes garnies de bonne artillerie ajoutent beaucoup à la défense d'un fort étoilé, et en font un bon ouvrage.

Le *front bastionné* est de tous les ouvrages de campagne celui qui offre le plus de résistance à l'ennemi. Quand les matériaux qu'on emploie à sa construction sont bien résistans, et qu'on dispose l'ouvrage contre l'artillerie de siège, il devient une fortification permanente.

Le côté extérieur du front varie de 100 à 250 mètres ; — longueur de la perpendiculaire ; 178 du côté extérieur, pour le carré ; 177 pour le pentagone ; 176 pour un plus grand nombre de côtés ; longueur des faces, 277 du côté extérieur.

Dans un ouvrage fermé, la surface intérieure se calcule d'après les résultats suivans :

- Un fantassin occupe 372 mètre carré ;
- Une pièce de campagne de 36 à 40 mètres carrés ;
- Un magasin à poudre pour 3 ou 4 pièces, 12 à 15 mètres carrés ;
- Un fantassin occupe un mètre sur la crête ;
- Une pièce, cinq mètres.

Il faut deux rangs de défenseurs pour que le feu soit bien nourri , et l'on doit avoir en outre une réserve.

Les figures des pl. 2 et 3 ont été dessinées de manière à rendre aussi claire que possible ces notions générales sur la fortification.

---



# ART MILITAIRE.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENT DES ARMÉES ET DES FORTIFICATIONS PERMANENTES. — RECRUTEMENT ET DURÉE DU SERVICE; HIÉRARCHIE ET DISCIPLINE, AVANCEMENT ET RETRAITE. — HABILLEMENT, ARMEMENT ET ÉQUIPEMENT. — REMONTE; MATÉRIEL DE CAMPAGNE ET DE SIÈGE.

---

### CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENT DES ARMÉES PERMANENTES; RÉGIMENS; BRIGADES, DIVISIONS, CORPS D'ARMÉE, ARMÉES; RECRUTEMENT ET DURÉE DU SERVICE; HIÉRARCHIE ET DISCIPLINE; AVANCEMENT ET RETRAITE; HABILLEMENT, ARMEMENT ET ÉQUIPEMENT; REMONTE, ADMINISTRATION.

#### §. X. *Armée permanente ; base de son établissement.*

C'est une question de haute politique militaire, que celle de l'établissement des armées et des fortifications permanentes; question de vie ou de mort pour les nations, suivant qu'elle est ou non comprise et résolue largement dans leurs véritables intérêts. Malheureusement la solution en est toujours fort difficile, car elle ne dépend pas seulement de la topographie des frontières et de l'intérieur du pays, du nombre, des habitudes et de la répartition de la population sur le territoire, de l'esprit et

des mœurs du peuple, de son gouvernement, de ses ressources financières, commerciales et agricoles, de ses voies de communication tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, enfin de ses relations avec tous les peuples du globe; mais elle se complique encore de l'attitude militaire, des forces de terre et de mer, et des ressources en tout genre des états voisins et surtout des nations rivales.

Nous ne nous arrêterons donc pas à traiter ici d'une manière générale qui nous écarterait trop de notre sujet principal, par l'immense étendue des développemens qu'elle comporte, la question politique de l'établissement des armées et des fortifications permanentes; mais regardant cet établissement comme une nécessité absolue pour la France, dans l'état actuel de l'Europe, nous allons nous occuper d'abord de la formation de l'armée.

La meilleure base de tout établissement d'armée régulière permanente, c'est un mode continu de recrutement régulier et permanent aussi; mais cette base n'est jamais suffisamment large et stable que chez un peuple libre où la conscription classe annuellement les recrues, et fixe la durée du service, en se réservant le droit d'appeler au besoin sous les drapeaux tous les citoyens en état de porter les armes, pour la défense sacrée de la patrie, territoire et nationalité. Observons d'ailleurs de suite ici que la charge terrible de cet impôt du sang deviendrait écrasante pour le peuple qu'elle menacerait d'exterminer par une suite de guerres malheureuses, si la loi de conscription pour le recrutement de l'armée n'établissait pas la répartition des contingens avec une égalité absolue et inflexible pour tous, sans la moindre distinction de rangs ni de fortune, et sans jamais enlever annuellement à ses travaux plus du vingtième de la population mâle. Nous reviendrons au reste sur le re-

crutement et la durée du service, dans un paragraphe spécial.

Examinons maintenant l'organisation de l'armée, sur le pied de guerre et sur le pied de paix, avec des régimens formant les brigades et les divisions, dont nous avons vu déjà la composition dans le §. 7, et qui en sont toujours les élémens indispensables.

§. XI. *Régimens et leurs cadres dépôts; leur force active sur le pied de guerre et sur le pied de paix.*

Rappelons d'abord que la mobilité d'une part et la consistance tactique de l'autre peuvent seules fixer par expérience les limites numériques d'une force militaire quelconque, ce qui nous a conduit à établir pour unité d'infanterie, le bataillon de mille baïonnettes; pour unité de cavalerie, l'escadron de trois cents sabres, et pour unité d'artillerie, la batterie de huit bouches à feu.

Rappelons-nous encore que nous avons dû former pour l'unité tactique, la brigade du mélange des trois armes, infanterie, — cavalerie, — artillerie, afin qu'elle devint capable de se suffire à elle-même et de prendre sur toute espèce de terrain et contre toute opposition de même nature, une attitude offensive et défensive. La brigade de réserve, cavalerie, — artillerie, n'étant pas un véritable corps tactique, mais ajoutant au besoin, comme son nom l'indique, le surcroît de force nécessaire à cimenter la réunion de plusieurs unités tactiques.

Ceci pesé, examinons l'organisation des régimens d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, dans les conditions les plus convenables à l'établissement des armées permanentes.

Le *régiment d'infanterie* organisé à deux bataillons de guerre de huit compagnies chacun, avec un cadre dépôt de huit com-

pagnies également et suffisant pour les alimenter, s'encadre bien dans la brigade; son ordre en colonne et son déploiement en bataille restent toujours à la portée naturelle de la voix du colonel, ce qui doit habituellement fixer la limite supérieure de la force d'un régiment; cette formation *sur le pied de guerre* convient également bien à l'infanterie de ligne et à l'infanterie légère; elle se prête d'ailleurs facilement à une réduction de moitié dans l'effectif de ses baïonnettes, en conservant, *sur le pied de paix*, des moyens d'instruction et des cadres suffisants au complet de guerre; la compagnie n'exige que trois officiers, un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant, avec un chef de bataillon pour huit compagnies. L'état-major du régiment reste composé, comme il est actuellement, d'un colonel, un lieutenant-colonel, trois chefs de bataillon, un major, trois capitaines-adjudans-majors, un capitaine-trésorier et un capitaine-d'habillement avec un sous-lieutenant adjoint, un sous-lieutenant porte-drapeau, enfin un chirurgien-major avec son aide.

Cette organisation des régimens d'infanterie réunit donc les conditions de sécurité et d'économie auxquelles doit satisfaire l'établissement des armées permanentes pour qu'elles puissent passer instantanément du pied de paix au pied de guerre et réciproquement, en ménageant toujours le plus possible les ressources de la nation.

*Le régiment de cavalerie*, organisé à quatre escadrons de guerre de deux compagnies chacun, avec un cadre dépôt de deux compagnies également et suffisant pour les alimenter, se morcelle convenablement dans la brigade, et s'encadre bien dans la division de réserve; son ordre en colonne et son déploiement en bataille restent encore à la portée naturelle de la

voix du colonel, ce qui doit fixer habituellement la limite supérieure de la force d'un régiment. Cette formation sur le pied de guerre convient également bien à la cavalerie de ligne et à la cavalerie légère; elle se prête facilement d'ailleurs à une réduction du tiers dans l'effectif de ses sabres et de ses chevaux, en conservant *sur le pied de paix*, des moyens d'instruction et des cadres suffisans au complet de guerre, la compagnie exigeant cinq officiers, deux capitaines, deux lieutenans et un sous-lieutenant, avec un chef d'escadron pour deux compagnies. L'état-major du régiment se composerait alors d'un colonel, un lieutenant-colonel, quatre chefs d'escadron, un major, un capitaine instructeur et deux capitaines-adjudans-majors, un capitaine-trésorier et un capitaine d'habillement avec un sous-lieutenant adjoint, un sous-lieutenant porte-drapeau, enfin un chirurgien-major avec son aide.

Cette organisation des régimens de cavalerie réunit donc les conditions de sécurité et d'économie auxquelles doit satisfaire l'établissement des armées permanentes, pour qu'elles puissent passer instantanément du pied de paix au pied de guerre et réciproquement, en ménageant toujours le plus possible les ressources de la nation.

Le *régiment d'artillerie*, organisé à quatre escadrons de guerre de deux batteries chacun, avec un cadre dépôt de deux batteries également, et suffisant pour les alimenter, se morcelle bien dans la brigade, et peut s'encadrer dans le corps d'armée; ici la portée naturelle de la voix du colonel n'a plus à fixer la limite supérieure de la force du régiment, puisque chacune des batteries se trouve disséminée dans chaque brigade, et chacun des escadrons dans chaque division; mais il y a certes avantage à ce que le régiment d'artillerie, en se morcelant par bat-

teries dans les brigades , et par escadrons dans les divisions , puisse cependant s'encadrer dans le corps d'armée, de manière à s'y trouver sous les yeux de son colonel. Cette formation sur le pied de guerre convient également bien à l'artillerie de ligne et à l'artillerie légère ; elle se prête facilement d'ailleurs à une réduction du quart dans l'effectif de ses bouches à feu, et de moitié dans ses chevaux de trait , en conservant sur le pied de paix , des moyens d'instruction et des cadres suffisans au complet de guerre, la batterie exigeant cinq officiers , deux capitaines , deux lieutenans et un sous-lieutenant, avec un chef d'escadron pour deux compagnies. L'état-major du régiment se composerait alors d'un colonel , un lieutenant-colonel, quatre chefs d'escadron , un major , un capitaine instructeur et deux capitaines-adjudans-majors , un capitaine trésorier et un capitaine d'habillement avec un sous-lieutenant adjoint , un sous-lieutenant porte-étendard , enfin un chirurgien-major avec son aide.

Cette organisation des régimens d'artillerie réunit donc toutes les conditions de sécurité et d'économie auxquelles doit satisfaire l'établissement des armées permanentes pour qu'elles puissent passer instantanément du pied de guerre au pied de paix et réciproquement , en ménageant toujours le plus possible les ressources de la nation.

Si le passage du pied de paix au pied de guerre introduisait dans l'infanterie plus de moitié de ses baïonnettes, dans la cavalerie plus d'un tiers de ses sabres , dans l'artillerie plus d'un quart de ses bouches à feu et de moitié de ses chevaux de trait , il serait à craindre qu'en dépassant ces limites fixées par l'expérience, on ne s'exposât, par une économie mal entendue, à compromettre l'honneur des armes du pays, en entrant en

campagne avec trop de recrues pour que le courage rachetât le défaut d'instruction.

Ainsi chaque régiment, abstraction faite de son cadre dépôt destiné à alimenter sa force active, présentera l'effectif suivant :

| RÉGIMENT. |                                  | <i>Pied de guerre,</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|-----------|----------------------------------|------------------------|----------------------|
|           | INFANTERIE de ligne ou légère... | 2000 baïonnettes.      | — 1000 baïonn.       |
|           | CAVALERIE de ligne ou légère...  | 1200 sabres            | — 800 sabres.        |
|           | ARTILLERIE de ligne ou légère... | 64 bouches à feu       | — 48 bo. à feu.      |

et chaque cadre dépôt conservera pour alimenter la force active de chaque régiment, l'effectif suivant :

| CADRE DÉPÔT |                                  | <i>Pied de guerre.</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|-------------|----------------------------------|------------------------|----------------------|
|             | INFANTERIE de ligne ou légère... | 1000 baïonnettes.      | — 500 baïonn.        |
|             | CAVALERIE de ligne ou légère...  | 300 sabres.            | — 200 sabres.        |
|             | ARTILLERIE de ligne ou légère... | 16 bouches à feu.      | — 12 b. à feu.       |

Appliquons maintenant cette organisation, qui ne diffère pas essentiellement de celle actuelle, à la formation, *sur le pied de guerre et sur le pied de paix*, des brigades et des divisions destinées à former l'armée.

§ XII. *Brigades. — Divisions. — Corps d'armée. — Armée. — Leur force active sur le pied de guerre et sur le pied de paix.*

*La brigade de ligne ou légère, comptant environ deux mille six cents hommes et six cents chevaux sur le pied de guerre, quatorze cents hommes et quatre cents chevaux sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force active :*

|                                          | <i>Pied de guerre.</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|------------------------------------------|------------------------|----------------------|
| Un rég. d'infanterie de ligne ou légère  | 2000 baï.              | 1000 baï.            |
| Un esc. de cavalerie de ligne ou légère  | 300 sab.               | 200 sab.             |
| Une bat. d'artillerie de ligne ou légère | 8 b. à feu.            | 6 bou.               |

La *brigade de réserve* comptant environ *quinze cents hommes* et *quinze cents chevaux* sur le pied de guerre, *mille hommes* et *mille chevaux* sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force active :

|                                     | <i>Pied de guerre.</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|-------------------------------------|------------------------|----------------------|
| Deux escad. de cavalerie de ligne.  | 600 sab.               | 400 sabres           |
| Deux escad. de cavalerie légère..   | 600 sab.               | 400 sabres           |
| Une batterie d'artillerie légère... | 8 b. à feu.            | 6 b. à feu.          |

La *division de ligne* ou *légère*, comptant environ *cinq mille deux cents hommes* et *douze cents chevaux* sur le pied de guerre, *deux mille huit cents hommes* et *huit cents chevaux* sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force active :

|                                                 | <i>Pied de guerre.</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|-------------------------------------------------|------------------------|----------------------|
| Deux régimens d'infanterie de ligne ou légère.  | 4000 baïon.            | 2000 baïon.          |
| Deux escadrons de cavalerie de ligne ou légère. | 600 sabres.            | 400 sabres.          |
| Un escadron d'artillerie de ligne ou légère.... | 16 b. à feu.           | 12 b. à feu.         |

La *division de réserve*, comptant environ *trois mille hommes* et *trois mille chevaux* sur le pied de guerre, *deux mille hommes* et *deux mille chevaux* sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force active :

|                                    | <i>Pied de guerre.</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|------------------------------------|------------------------|----------------------|
| Un régiment de cavalerie de ligne. | 1200 sab.              | 800 sab.             |
| Un régiment de cavalerie légère..  | 1200 sab.              | 1200 sab.            |
| Un escadron d'artillerie légère... | 16 b. à feu.           | 12 b. à f.           |

Le *corps d'armée* fort de quatre divisions, deux de ligne, une légère et une de réserve, comptant environ *dix-huit mille six cents hommes* et *six mille six cents chevaux* sur le pied de guerre, *dix mille quatre cents hommes* et *quatre mille six cents chevaux* sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force active :

|                                     | <i>Pied de guerre.</i> | <i>Pied de paix.</i> |
|-------------------------------------|------------------------|----------------------|
| Quatre rég. d'infanterie de ligne.  | 12000 baï.             | 6000 baï.            |
| Deux régimens d'infanterie légère.  |                        |                      |
| Deux régim. de cavalerie de ligne.  | 4200 sab.              | 2800 sab.            |
| Un rég. et deux esc. de cav.légère. |                        |                      |
| Deux escad. d'artillerie de ligne.  | 64 b. à feu.           | 48 b. à f.           |
| Deux escadrons d'artillerie légère. |                        |                      |

Ce corps d'armée, en y ajoutant une compagnie de pontonniers, une compagnie d'ouvriers d'artillerie, et deux compagnies de sapeurs-mineurs d'environ cent hommes chacune, n'exigera, malgré tout l'attirail de guerre qu'il mène à sa suite, qu'une longueur de quatre kilomètres au plus (une lieue de poste) pour sa colonne de marche, dont le déploiement s'effectuera en moins d'une heure; ce tems suffit toujours pour que les troupes de la queue de la colonne arrivent assez promptement en ligne pour soutenir celles de la tête, avant que l'ennemi l'attaque sérieusement; c'est la condition essentielle de la fixation du *maximum* de la force numérique d'un corps d'armée, et ce *maximum* nous semble porté à tort par quelques auteurs militaires jusqu'à *quarante mille* combattans; car alors une colonne de plus de huit kilomètres (plus de deux lieues de poste) de longueur, ayant besoin de deux heures au moins pour se déployer, permettra souvent à un ennemi actif et entreprenant d'en culbuter vivement la tête avant que la queue n'arrive en ligne pour la soutenir efficacement.

L'armée forte de quatre corps d'armée, comptant environ *soixante-quatorze mille hommes* et *vingt-six mille quatre cents chevaux* sur le pied de guerre, *quarante-un mille six cents hommes* et *dix-huit mille quatre-cents chevaux* sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force active :

|                                   | Pied de guerre. | Pied de paix. |
|-----------------------------------|-----------------|---------------|
| Seize rég. d'infanterie de ligne. | 48000 baï.      | 24000 baï.    |
| Huit rég. d'infanterie légère..   |                 |               |
| Huit rég. de cavalerie de ligne.  | 16800 sab.      | 11200 sab.    |
| Six rég. de cavalerie légère...   |                 |               |
| Deux rég. d'artillerie de ligne.. | 256 b. à feu.   | 192 b. à f.   |
| Deux régim. d'artillerie légère.. |                 |               |

Cette armée, en y ajoutant les *seize cents hommes* de quatre compagnies de pontonniers, quatre compagnies d'ouvriers, et huit compagnies de sapeurs-mineurs, pourra se manier facilement sur le champ de bataille ; elle y déploiera ses colonnes de marche assez rapidement pour que l'ennemi ne puisse les entamer séparément ; elle permettra à son général de pouvoir tout calculer pendant l'action, d'employer ses forces sur un point donné et pour l'effet le plus utile, avec cette célérité et cet à propos qu'exigent les circonstances pour diminuer, autant que possible, la part que le hasard exerce sur de semblables événemens, lorsqu'ils embrassent une trop grande étendue de terrain : ce sont les conditions essentielles de la fixation du *maximum* de la force numérique d'une armée, et ce *maximum* nous semble porté à tort par quelques auteurs militaires jusqu'à *cent-vingt mille combattans*, car alors le nombre des colonnes devient trop considérable, ou les colonnes trop profondes pour que l'armée puisse se déployer, sans laisser le tems à un ennemi actif et entreprenant, de les entamer séparément ou même de les couper.

§ XIII. *Armées françaises sur le pied de guerre et sur le pied de paix ; force active ; nombre de régimens de toutes armes ; officiers-généraux.*

Dans l'état actuel de l'Europe, la France nous semble ne pouvoir se passer de *trois armées frontières* du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, et d'une *armée centrale*, indépendamment de ses armées navales bien entendu. Ainsi la *nation française*, forte de quatre armées ayant toujours en ligne, à l'aide des cadres dépôts qui alimentent la force active des régimens, environ *deux cent quatre-vingt-six mille hommes*, et *cent-cinq mille six cents chevaux* sur le pied de guerre, *cent-soixante-six mille quatre cents hommes* et *soixante-trois mille chevaux* sur le pied de paix, aura pour l'effectif de sa force militaire active :

*Pied de guerre.    Pied de paix.*

|                                     |   |                |             |
|-------------------------------------|---|----------------|-------------|
| Soixante-quatre rég. d'inf. de lig. | } | 192000 baïon.  | 96000 b.    |
| Trente-deux rég. d'inf. légère.     |   |                |             |
| Trente-deux rég. de cav. de lig.    | } | 67200 sab.     | 44800 sab.  |
| Vingt-quatre rég. de cav. léger.    |   |                |             |
| Huit rég. d'artillerie de ligne.    | } | 1024 b. à feu. | 768 b. à f. |
| Huit régim. d'artillerie légère.    |   |                |             |

Ces quatre armées, en y ajoutant les forces auxiliaires d'un régiment de pontonniers, un régiment d'ouvriers d'artillerie et deux régimens de sapeurs-mineurs, organisés chacun, comme les régimens d'infanterie, à deux bataillons de guerre de huit compagnies chacun, avec un cadre dépôt de huit compagnies également, et suffisant pour les alimenter, présentent l'effectif régimentaire suivant :

|           |                   |                   |                        |                      |
|-----------|-------------------|-------------------|------------------------|----------------------|
| RÉGIMENS. | Force active.     | Infanterie.....   | 96 régimens.           | { 64 de ligne.       |
|           |                   |                   |                        | { 32 légers.         |
|           |                   | Cavalerie.....    | 56 —                   | { 32 de ligne.       |
|           | Force auxiliaire. |                   |                        | { 24 légers.         |
|           |                   | Artillerie.....   | 16 —                   | { 8 de ligne.        |
|           |                   |                   |                        | { 8 légers.          |
|           |                   | Artillerie.....   | 2 —                    | { 1 pontonniers.     |
|           |                   |                   |                        | { 1 ouvriers.        |
|           |                   | Génie.....        | 2 —                    | { 2 sapeurs-mineurs. |
|           |                   | Total général.... | 172 régimens français. |                      |

Les cadres dépôts de ces régimens conservent d'ailleurs en dehors des armées actives, pour l'effectif de leurs forces active et auxiliaire :

|                |                     |                          |                      |
|----------------|---------------------|--------------------------|----------------------|
| CADRES DÉPÔTS. | Force active.....   | <i>Pied de guerre.</i>   | <i>Pied de paix.</i> |
|                |                     | 106000 baïonnettes.      | 53000 baïonnettes.   |
|                |                     | 16800 sabres.            | 11200 sabres.        |
|                | Force auxiliaire... | 256 bouches à feu.       | 152 bouches à feu.   |
|                |                     | 800 pontonniers.         | 400 pontonniers      |
|                |                     | 800 ouvriers d'artiller. | 400 ouvriers.        |
|                |                     | 1600 sapeurs mineurs.    | 800 sapeurs.min.     |

Ce qui présente un effectif total , sur le *pied de guerre*, d'environ cinq cent onze mille six cents hommes et cent vingt-deux mille chevaux; et sur le *pied de paix*, de deux cent-vingt-quatre mille deux cents hommes et quatre-vingt-un mille quatre cents chevaux , effectif bien au-dessous des ressources de la nation , mais qui paraît les employer convenablement, en les ménageant le plus possible.

*Officiers généraux.* Chaque armée nous semble devoir rester constamment placée sous les ordres directs d'un chef supérieur unique entouré d'un *état-major-général*. Une semblable institution doit avoir également lieu près des généraux commandant les corps et divisions d'armée, mais dans un cercle

plus limité, et en sous-ordre du grand état-major-général ayant à sa tête un officier-général possédant toute la confiance du général en chef.

Au reste, actuellement en France, la composition du corps d'état-major, et des états majors particuliers de l'artillerie et du génie, suffit pour les seize corps d'armée dont la réunion en quatre armées répond à tous les besoins militaires du pays; ce qui nous dispense d'entrer ici dans de plus grands détails à cet égard.

Nous reviendrons dans un paragraphe spécial, sur la hiérarchie de grades qui trace la ligne invariable de subordination, depuis le général en chef jusqu'au soldat; nous remarquerons seulement avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'établissement des armées permanentes, qu'il serait avantageux et rationnel de faire de nos divisions militaires actuelles, les chefs-lieux des seize corps de nos quatre armées, et qu'il faudrait peut-être rendre les dénominations de général de brigade, général de division, aux officiers-généraux commandant les brigades et les divisions, en réservant celles de maréchal-de-camp et de lieutenant-général pour le grand état-major-général de l'armée.

Ainsi, par exemple : *le lieutenant-général commandant un corps d'armée* aurait pour chef d'état-major un *maréchal-de-camp*; tandis que les brigades et les divisions de son corps d'armée seraient commandés par huit généraux de brigade et quatre généraux de division.

*Le général en chef commandant une armée* aurait pour chef d'état-major, un lieutenant-général; pour commandant en chef des armes de l'artillerie et du génie, un lieutenant-général avec trois maréchaux-de-camp pour le service de ces armes spéciales;

indépendamment des quatre lieutenans-généraux commandant ces quatre corps d'armée, ce qui ferait pour chaque armée :

*Un* général en chef.

*Six* lieutenans-généraux.

*Sept* maréchaux-de-camp.

*Seize* généraux de division.

*Trente-deux* généraux de brigade.

62 officiers-généraux.

L'établissement des quatre armées permanentes dont nous venons d'esquisser la composition, présenterait alors un effectif actif de *deux cent quarante-huit officiers généraux*, ainsi classés :

*Quatre* généraux en chef.

*Vingt-quatre* lieutenans généraux.

*Vingt-huit* maréchaux-de-camp.

*Soixante-quatre* généraux de division.

*Cent vingt-huit* généraux de brigade.

248 officiers-généraux.

Ce cadre d'activité, en y ajoutant quelques prévisions nécessaires, rentre entièrement dans celui actuel ; mais pour qu'il puisse être constamment rempli dans l'intérêt du service, n'est-il pas indispensable que les colonels de toutes les armes concourent entr'eux pour l'avancement au grade d'officier-général, les inspections de chaque arme se trouvant habituellement confiées à ceux des officiers-généraux qui sont sortis de l'arme ? Je reviendrai, en traitant de l'avancement des officiers de toutes armes, sur cette observation qui me semble devoir être prise en considération pour obtenir l'unité tactique la plus efficace en tems de guerre, un officier-général devant bien

connaître l'emploi de chacune des armes, et devant avoir la capacité de les diriger parfaitement.

Il est à remarquer d'ailleurs que rien ne justifie le privilège actuel des colonels d'infanterie et de cavalerie, de fournir, à proportion de leur nombre, beaucoup plus d'officiers-généraux que les colonels de l'artillerie et du génie, dont on exige depuis leur entrée au service, des connaissances plus étendues et constatées par un plus grand nombre d'examens plus difficiles ; car pour citer un nom devant lequel se tairont sans doute tous les amours-propres , c'est de l'arme de l'artillerie qu'est sorti NAPOLEON.

§ XIV. *Recrutement et durée du service. — Hiérarchie et discipline. — Avancement et retraite.*

*Recrutement.* — La loi qui, sans distinction aucune , appelle tous les jeunes citoyens au tirage au sort, pour maintenir au complet les cadres de l'armée , qu'on la nomme milice , conscription ou recrutement, n'est autre chose, nous l'avons dit sans déguisement parce qu'il faudra bien le répéter plus d'une fois encore , que la loi de l'impôt du sang, et ce nom seul révèle l'absolue nécessité de son inflexible niveau. Dès-lors aucune exemption quelconque , aucun remplacement ne semble admissible pour celui que le sort a désigné et que l'on a reconnu apte au service des régimens ou de l'administration militaire. Sans doute même l'inaptitude au service militaire devrait être frappée d'un impôt spécial en décimes de guerre, et entraîner l'incapacité des emplois publics ?

Mais , puisqu'après de longues controverses , la législature française a cru devoir en décider autrement , ne serait-il pas juste au moins que l'on pourvût au sort du soldat valide , après

sa libération du service, par une réserve en sa faveur des emplois publics à sa capacité, de même que l'on pourvoit au sort du soldat invalide par une pension de retraite ? Car dans l'état actuel des choses, il n'est plus permis de le taire, le soldat valide libéré du service, quoiqu'admissible de droit à tous les emplois, en est repoussé de fait et mis hors du concours, même de l'industrie privée, parce que pendant le tems qu'il a passé sous les drapeaux au service du pays, toutes les places ont été prises d'avance et encombrées de surnuméraires, par tous les hommes de son âge qui sont restés exempts du service de l'armée.

Il est même à remarquer que ce ne sont pas seulement ceux que le tirage au sort a favorisés, mais bien ceux qui ont eu, soit assez d'argent pour se libérer à l'aide d'un remplaçant, soit assez d'infirmités pour s'exempter à raison de leur inaptitude au service, qui jouissent tous, outre le privilège exorbitant de ne pas payer personnellement l'impôt du sang, de l'avantage du tems et de la jeunesse, qui souvent à défaut de tout autre mérite, suffisent pour envahir les emplois au détriment des militaires que la loi retient sous les armes.

Qu'on ne s'y trompe pas, si nous abordons ce sujet avec une franchise que l'on taxera peut-être de rudesse quand nous la jugeons fort réservée, c'est qu'il appelle la plus sérieuse attention de la part d'un gouvernement moral et politique, surtout en France où les intérêts du peuple et de l'armée sont désormais inséparables. Poursuivons donc cette investigation pour la fixation de la durée du service, qui se lie intimement à l'existence des armées permanentes.

La *durée du service*, maintenant fixée à *sept ans* pour toutes les armes, est évidemment un *minimum*. Car on sait par ex-

périence, et il suffit d'ailleurs de jeter un coup-d'œil sur les § 4, 5 et 6, *chap. 2*, pour le comprendre, qu'il faut, avant qu'un homme de recrue devienne un soldat fait et rompu à tous les exercices du rude métier de la guerre, au moins *un an* d'instruction continue dans un régiment d'*infanterie*, *deux ans* dans un régiment de *cavalerie*, et *trois ans* dans un régiment d'artillerie.

Ainsi la loi actuelle qui retient sept ans un citoyen français sous les drapeaux, ne donne en réalité de soldats à l'effectif actif des régimens, que pour *six ans* dans l'infanterie, *cinq ans* dans la cavalerie et *quatre ans* seulement dans l'artillerie? serait-il donc si difficile, sans rien changer à la loi du recrutement, d'en obtenir des résultats plus satisfaisans pour l'armée, en combinant convenablement ses dispositions avec celles de la loi sur la garde nationale, à peu près en ce sens : l'admission du jeune citoyen âgé de dix-huit ans dans les rangs de la garde nationale signifierait en quelque sorte l'époque de sa virilité, et deviendrait une fête de famille comme pourrait l'être à *vingt-un ans*, celle de sa majorité. C'est dans les rangs de la garde nationale qu'il puiserait sa première instruction, et au moment de l'appel sous les drapeaux, il arriverait déjà capable d'un service actif dans les régimens ; à sa libération de l'armée, il rentrerait dans la garde nationale mobile jusqu'à l'âge de trente-un ans seulement, donnant ainsi au pays treize ans de service militaire, dont sept ans seulement d'activité à l'armée, après lesquels il aurait la certitude de concourir pour tous les emplois réservés aux militaires valides après leur libération du service.

On comprend bien que les cadres de la garde nationale mobile deviendraient ainsi peuplés d'excellens instructeurs ;

mais il faudrait des rassemblemens utiles , et non des parades oiseuses pour former rapidement au service militaire les jeunes citoyens dont l'amour-propre serait ainsi convenablement excité. Nous croyons en avoir maintenant assez dit à ce sujet, pour faire voir qu'il ne serait pas tout-à-fait indigne des sérieuses méditations d'un homme d'état.

*Hierarchie et discipline.* — On l'a dit avec raison et l'on ne saurait trop le répéter , point d'armée sans la discipline qui maintient une subordination absolue entre les différens grades de la hiérarchie militaire. Mais il ne suffit pas , pour l'établissement solide des armées permanentes, d'une obéissance inerte ou passive dictée par un règlement qui la récompense en punissant la moindre infraction à l'ordre ; il faut encore cette obéissance aveugle née de l'amour , du respect et de la confiance illimitée dans la justice et la capacité militaires du supérieur : la crainte de déplaire à son chef étant la seule que doive connaître un bon soldat.

L'appât des récompenses et l'effroi des punitions , quand on les prodigue au hasard , relâchent la discipline ; les passe-droits en faveur des uns et d'injustes rigueurs envers les autres, conduisent à l'oubli des devoirs ; puis le dégoût du service devient un appel inévitable à l'insubordination , que préviendrait toujours une juste sévérité. Je ne pense pas d'ailleurs qu'aucun homme de guerre ait jamais conçu l'idée de rayer la peine de mort du code de l'armée.

L'amour de la gloire et l'orgueil national doivent être assez éveillés dans l'âme du soldat pour y entretenir le feu sacré , source des hauts faits d'armes et de toutes les vertus militaires ; mais qu'on se garde bien d'y laisser naître l'amour des richesses et la vanité du pouvoir , ce serait un moyen infail-

d'y développer tous les vices en y soufflant les flammes dévorantes de l'ambition et de l'envie.

On voit ici de prime abord combien il est important pour l'établissement d'une armée permanente, que la loi qui règle la hiérarchie et l'avancement soit non seulement libérale et équitable, mais encore la même pour tous sans exception aucune, et surtout que la plus stricte impartialité et le plus grand discernement président constamment à ses moindres applications.

La hiérarchie des grades telle que l'établissent les réglemens actuellement en vigueur en France, semble rationnelle et suffisante ; elle ne subirait d'ailleurs pas le moindre changement si l'on adoptait les dénominations spéciales que nous avons proposées de reprendre, §. 13, pour certaines fonctions des officiers-généraux.

Quant à l'assimilation des fonctions administratives aux grades de la hiérarchie militaire et surtout des grades supérieurs, elle est toujours funeste à la discipline, parce que l'armée ne prend jamais au sérieux ces grades fictifs, et que le soldat s'habitue ainsi à ne plus respecter autant les grades réels. N'est-il donc pas plus convenable et tout aussi facile de pourvoir par un règlement spécial aux prérogatives et aux allocations des officiers de l'administration militaire, que de faire un règlement d'assimilation à des grades qui ne doivent être que les insignes du commandement militaire, exigeant, sous les armes, l'obéissance passive la plus absolue ?

*Avancement et retraite.* — Le mode d'avancement et ses phases diverses étant prévus, en France, par une loi dont les applications sont déterminées dans leurs moindres détails par un règlement spécial, nous reviendrons seulement ici sur quel-

ques observations qui, dans les § 11, 12 et 13, ont surgi naturellement de l'organisation d'une armée permanente.

Nous avons vu que rien ne justifiant le privilège actuel des colonels d'infanterie et de cavalerie de fournir, en proportion de leur nombre, beaucoup plus d'officiers-généraux que les colonels de l'artillerie et du génie, il était de l'intérêt du service que les colonels de toutes armes soient appelés à concourir tous indistinctement entr'eux pour le grade d'officier-général, parce qu'il est indispensable qu'un officier-général connaisse bien l'emploi de toutes les armes et soit capable de les diriger parfaitement pour en obtenir l'unité tactique la plus efficace en tems de guerre; nous ajouterons ici qu'il importe à la discipline qu'il en soit constamment ainsi, pour que nul ne puisse tenter, sous prétexte de spécialité, d'élever un conflit d'opportunité toujours nuisible à l'unité de commandement, et qui ne manque jamais de porter atteinte à cette autorité absolue qui doit rester le partage exclusif du chef.

Il est à remarquer en outre d'ailleurs, que l'avancement aux grades supérieurs surtout est infiniment plus lent dans les armes spéciales que dans l'infanterie et la cavalerie; or si l'âge et le tarif de la retraite sont invariablement les mêmes pour tous, il faudrait aussi que l'avancement fût régulier et le même pour tous, afin d'établir une égalité parfaite entre toutes les armes : mais on sait que l'avancement dans l'infanterie est bien moins lent que dans la cavalerie, tandis que dans les armes spéciales, l'avancement est hors de toute proportion par sa lenteur, avec celui de la cavalerie; il est donc évident qu'imposer même tarif de retraite à tous, quand le tarif de solde a été si différent, c'est créer pour l'infanterie et la cavalerie un véritable privilège au détriment des armes spéciales.

Nous insistons ici sur cette observation, parce que c'est sous prétexte de l'abolition de tout privilège, qu'en 1831 la loi a supprimé la retraite du grade supérieur qui jusque-là était acquise, après dix ans de grade, à tous les officiers des armes spéciales, et l'on voit que loin d'être un privilège, ce n'était qu'une faible compensation du désavantage d'un moindre avancement dans les services pour lesquels on exige le plus de connaissances et l'on subit le plus d'examens difficiles.

Au reste, en admettant au concours pour les emplois civils réservés à l'armée, comme nous l'avons dit § 14, tous les officiers qui ne seraient pas arrivés aux grades supérieurs à l'âge de 40 ans, l'armée serait constamment rajeunie, et l'État serait dégreuvé de la charge d'une partie des retraites militaires ; enfin l'époque de la retraite ne serait plus envisagée par un officier français comme le signal de sa ruine, comme une époque fatale où, dans l'âge du besoin et des infirmités, de nouvelles privations vont être ajoutées aux privations qu'il a éprouvées pendant toute sa vie.

§ XV. *Habillement ; équipement ; armement ; remonte , administration.*

*Habillement.* — Pour se garantir efficacement de l'intempérie des saisons, du chaud, du froid et des pluies qui se mêlent à ces variations de l'atmosphère, les citoyens ont des vêtemens toujours secs de rechange et, pendant la nuit au moins, un asile où ils se reposent de la fatigue, quand ils ont subi ces vicissitudes durant le jour. Le mendiant même trouve un abri, au besoin ; mais le soldat en campagne n'en a point. Il n'a aucune ressource, quand nuit et jour, dans ses fatigues souvent accablantes, il est transi de froid, couvert de

sueur, d'humidité. Il n'est donc soutenu que par sa résignation, son courage et l'honneur.

Certes, il aurait bien mérité de son pays et de l'humanité, celui qui serait parvenu à trouver un habillement qui garantisse complètement de l'influence des températures opposées, et qui réunisse les conditions de santé, d'aisance, de légèreté et d'élégance nécessaires aux militaires. Malheureusement si la solution entière de ce problème n'est pas rigoureusement impossible, il est à craindre qu'on ne la trouve pas assez élégante et que l'on n'en ajourne indéfiniment l'exécution.

Le soldat à la guerre aura chaud, aura froid, sera mouillé. S'il n'a que des vêtemens d'hiver, leur poids sera écrasant pendant les chaleurs; il ne pourra pas marcher et inanœuvrer avec la célérité convenable. S'il n'a, pour toutes les saisons, qu'un habillement d'été, tout le courage possible ne rendra pas l'élasticité à ses membres tombans de lassitude et engourdis par le froid. Quelle mesure prendre d'ailleurs, pendant les pluies, les brouillards, dans les bivouacs humides, fangeux, pour que l'humidité ne pénètre pas ses vêtemens et ne finisse par les pourrir, de telle sorte, que celui qui les porte est exposé à perdre l'usage de ses bras et de ses jambes?

Voyons cependant, en examinant des pieds à la tête, l'habillement convenable du soldat, s'il n'y aurait pas d'améliorations réelles qui fussent praticables dans l'uniforme actuel.

Le soulier et la guêtre pour le fantassin, la botte pour le cavalier, sont des chaussures convenables. La guêtre en cuir sans couture, si précieuse contre le froid et l'humidité, peut être suppléée, dans les tems chauds et secs, par la guêtre en toile; rien n'empêche même, qu'avec ses deux paires de chaussures, l'une aux pieds et l'autre de rechange, le soldat ne soit

muni de deux paires de chausses en laine dont on lui permettra l'usage par un froid excessif ; mais seulement alors et momentanément , de crainte que l'habitude une fois contractée , il ne puisse plus les quitter sans se rendre malade.

Le pantalon large recouvrant la guêtre du fantassin ou la botte du cavalier jusque sur le coude-pied , et fendu suffisamment , par derrière et par devant , pour que le soldat puisse satisfaire à tous les besoins à la fois sans être obligé de se déshabiller , est peut-être la seule culotte militaire convenable ; encore faut-il que ce pantalon soit soutenu par de larges bretelles , sans fatigue pour les reins qui ne peuvent jamais être très serrés qu'en gênant la circulation du sang. Trois pantalons de cette espèce , deux en drap et un en toile , suffisent pour les rechanges , en toute saison , et l'on ne permettra l'usage du pantalon de toile par dessus le pantalon de drap , que par un froid excessif et momentanément ; les deux pantalons seront alors soutenus par une seule paire de bretelles , au moyen des boutons doubles , connus sous le nom de *tibis* , et qui s'adaptent à des boutonnières pratiquées à cet effet.

La redingotte courte pour le fantassin , la veste ronde pour le cavalier , sont les vêtements reconnus les plus commodes ; et certes ils n'ont pas moins de grace , quand leur forme est convenable , que les habits actuels dont les basques en cul de poule ne peuvent pas seulement recevoir une poche. Aussi l'apparence de leurs retroussis , n'est-elle pour le fantassin , qu'une superfluité qui lui fait regretter d'avoir les cuisses à découvert , et pour le cavalier qu'une vieillerie gênante dont les boutons viennent désagréablement se faire sentir en selle. La redingotte courte du fantassin envelopperait bien le corps jusqu'à hauteur des hanches , et resterait assez large pour ne pas gêner

quand le gilet à manches serait mis par dessous ; depuis les hanches jusqu'au bas du genou où se terminerait cette redingotte , elle serait très large et à plis , qui partiraient de la naissance supérieure des hanches : elle croiserait devant et ne serait pas fendue par derrière , afin que les cuisses fussent toujours enveloppées et jamais gênées dans leurs mouvemens. Elle aurait deux poches symétriques cachées dans les plis , et pas de boutons par derrière ; le collet montant et les paremens ornés de couleurs tranchantes en feraient un uniforme distinct.

Quant à la veste ronde du cavalier , elle devrait emboîter un peu les hanches , en rappelant la bonne façon et la grace des anciens dolmans. Pour le fantassin , deux redingottes dont l'une doublée en tricot de laine , et l'autre en toile au corps et aux manches ; deux vestes doublées de même pour le cavalier , avec un seul gilet à manches doublé de toile pour chacun , suffisent pour les rechanges en froide saison ; mais il faut en outre au cavalier et au fantassin , une capote à manches , large , souple et imperméable , enveloppant et préservant tout leur habillement de l'humidité. Les préparations nouvelles , à l'aide de caoutchouc , des tissus croisés en laine qui conservent ainsi autant de souplesse et plus de légèreté que le drap , sans coûter davantage , me semblent éminemment convenables à la confection de ces capotes ou sur-touts militaires qui préviendraient la plupart des maladies du soldat.

Un colbak très bas , en peau de mouton noire , doublée d'une basane souple renfermant des oreillettes formant mentonnière au besoin , enfin semblable au bonnet d'astracan que portent en toute saison les paysans alsaciens , m'a toujours paru la coiffure militaire la plus convenable , ce qui m'avait décidé à

la proposer pour l'artillerie en 1830. Au reste j'ai fait avec le plus grand succès l'essai d'une douzaine de ces coiffures qui ne me revenaient qu'à 6 francs l'une, dont deux suffisent au soldat pour rechange en toute saison, et qui remplissaient parfaitement les conditions suivantes :

1° Couvrir la tête sans la comprimer, sans surcharge ou vacillement incommode, en la préservant au besoin d'un coup de sabre.

2° Abriter les yeux, les oreilles et la nuque, contre le soleil, la pluie, la neige et le vent.

3° Ne pas se déformer, et ne pas se détériorer par la transition brusque de la pluie au soleil, ni par les accidens d'une chute imprévue dans l'eau, dans la boue ou sous les roues d'une voiture.

4° Suffire en toute saison aux exigences du bivouac sans nécessiter pour son transport aucun rechange, ni plus de place ni plus de façons qu'un simple bonnet de police.

5° Réunir l'élégance au bon marché, la légèreté à la solidité, la durée à la promptitude d'une facile confection.

Aucun modèle de casque n'a pu jusqu'ici remplir toutes ces conditions, et je doute qu'aucune d'elles soient remplies par le shakos, qui, non moins ridicule que le burlesque tricorne qu'il a remplacé, ne couvre que la moitié, à peu près, du haut de la tête dont il semble prendre à tâche de méconnaître la forme, en n'y restant jamais dans un équilibre assez stable pour résister au moindre mouvement un peu violent.

La totalité des effets d'habillement que nous venons d'indiquer serait d'un poids un peu moins lourd et surtout mieux réparti sur le corps du soldat et dans son havresac de fantassin, ou dans son porte-manteau de cavalier, pour la facilité des

marches et des manœuvres, que l'habillement actuel, dont le paquetage ne laisse pas que d'être assez compliqué.

*Équipement.* — La giberne suspendue par une banderolle en buffle, comprime sans cesse la poitrine par son poids, et la fatiguerait en s'y appuyant, si cette banderolle n'avait pas une largeur suffisante. Cette giberne n'est d'ailleurs fixée au corps que faiblement d'un côté par une languette ajustée à un bouton de la taille de l'habit, de sorte que quand le fantassin court ou fait des mouvemens brusques, il est obligé de tenir la giberne de la main droite pour qu'elle ne s'écarte pas du corps, et que les cartouches ne tombent pas ; le bras gauche portant le fusil, il devient difficile et fatigant de courir ou de se mouvoir lestement quand les deux bras sont retenus. Il faudrait donc au moins adapter à la giberne un ceinturon léger que le soldat serrerait par une boucle autour du corps, lorsqu'il s'agirait de se mettre en disposition de combattre et de manœuvrer ; mais déjà la giberne quoique trop petite, est bien autrement lourde que le peu de cartouches qu'elle contient ? Ne serait-il donc pas plus simple de la remplacer ainsi que sa banderolle, par une ceinture cartouchière prenant la forme du corps et pouvant contenir cinquante cartouches, quand l'expérience nous a montré à tous que le soldat n'agit pas autrement à la guerre, à l'aide de son mouchoir noué autour des reins dont il se fait une véritable ceinture cartouchière, sans recourir jamais à son incommode giberne ? Il serait bon aussi de remplacer en tems de paix, les cinquante cartouches de la ceinture cartouchière, par un poids analogue, afin d'habituer le soldat à porter le même poids en tout tems.

*Armement.* — Le sabre d'infanterie suspendu par un long baudrier qui semble n'avoir d'autre but que de le rendre plus

embarrassant encore pour le mouvement des jambes, n'a jamais servi, pendant nos vingt ans de guerre, qu'à couper du bois pour les bivouacs, ou dans les duels, mais jamais contre l'ennemi: fixé à la hanche par un ceinturon, ce peut être une marque distinctive pour les sous-officiers, et une arme convenable pour imposer à leurs subordonnés, le cas échéant. Mais je n'ai jamais compris le ridicule plaisir de se donner un croc-en-jambe perpétuel avec un *coupe-chou*; et je me sers ici de cette expression technique du soldat, parce qu'elle indique d'un seul mot la nécessité de le remplacer par une hachette d'acier, très portable et fort commode pour tous les besoins du soldat en campagne.

Cette hachette, donnée à tous les fantassins, serait toujours une utile amélioration, n'eût-elle que l'avantage, en remplaçant la hache de parade des sapeurs, d'amener bientôt la suppression complète du grotesque affublement de ces sapeurs barbus, mannequins aussi ridicules en tête des bataillons, qu'à la porte ou dans la cuisine des chefs.

Les modèles actuels des sabres de cavalerie et de la lance, paraissent satisfaire à toutes les exigences du service. Nous avons parlé déjà (§ 5) de l'emploi avantageux de la lance, à la poursuite de l'ennemi, et nous devons témoigner ici de son efficacité contre les baïonnettes de l'infanterie pour rompre un carré, mais nous ne croyons pas cependant qu'il soit utile d'en armer le second rang de toute la cavalerie, comme on l'a souvent proposé. Une compagnie de lanciers par régiment de cavalerie nous semble bien suffisante pour tous les cas éventuels du champ de bataille, car l'adresse du lancier ne parvient pas toujours à dissimuler les embarras de la lance dans le rang, et c'est pour cette raison, sans aucun doute, que l'usage de cette

arme de préférence de la chevalerie, et la plus ancienne peut-être de la cavalerie, a été successivement restreint et presque abandonné momentanément dans les armées modernes, où l'action isolée du cavalier compte pour si peu relativement à la force de l'unité tactique de l'escadron.

Les armes à feu portatives de guerre, le fusil et le pistolet, subissent en ce moment, par l'adoption du chien percutant une amorce fulminante, l'amélioration que je proposais en 1824 (1), et qui me semblait inévitable tôt ou tard, dès que j'eus trouvé le moyen de doser le mercure fulminant en amorces qui ne crassent pas et n'oxydent pas les armes ainsi que le faisaient tous les mixtes fulminans employés jusqu'alors à cet usage pour quelques fusils de chasse. Officier d'artillerie, je réclame ici pour le corps de l'artillerie française, comme je n'ai cessé de le faire depuis 1824 (2), l'honneur d'avoir levé tous les obstacles qui semblaient s'opposer à l'adoption des armes percutantes, dont les avantages immenses en tems de guerre, doivent contribuer puissamment aux progrès de l'art militaire.

Je pense que l'on s'est trop préoccupé jusqu'ici de la fixation de l'amorce fulminante à la cartouche, et ce serait un grand tort suivant moi, que de rien changer à la facile con-

(1) *Essai sur les poudres fulminantes, sur leur emploi dans les fusils de chasse et dans les armes portatives de guerre*, par A. D. VERGNAUD, capitaine au 20<sup>e</sup> régiment d'Artillerie à cheval. PARIS, 1824, *Librairie d'Anselin et Pochard*.

(2) *Manuel de l'Artificier*, 1<sup>re</sup> édition, 1826. — 2<sup>e</sup> édition, 1828. — Nouvelle édition, 1838, par A. D. VERGNAUD, capitaine d'artillerie, inspecteur de la poudrerie d'Esquerdes. PARIS. *Encyclopédie-Roret*.

fection de l'ancienne cartouche , car il suffit après l'avoir pliée suivant la méthode usitée, d'adapter à l'extrémité de son papier *une pièce de pouce* en bois fendu, portant l'amorce fulminante, pour que le soldat après avoir amorcé, déchire la cartouche à l'ordinaire et rejette le bois de la pièce de pouce.

On sait qu'il faut pour obtenir quelque justesse de tir, que le fusil soit bien à la main du soldat, c'est-à-dire que le poids du fusil armé de sa baïonnette soit ramené le plus possible vers la crosse; il est essentiel aussi que la crosse s'appuie naturellement bien à l'épaule dans la position *en joue*, et peut-être la pente actuelle du fusil de munition, encore un peu trop droit n'offre-t-elle pas assez l'avantage qu'ont à cet égard tous les fusils de chasse? Il va sans dire aussi que le guidon invariable sur le canon du fusil, vaut mieux que le guidon vacillant d'une capucine mobile. Nous croyons devoir rappeler ici ces détails qui ne sont pas sans importance et qui sans doute ne seront pas négligés dans la fixation du nouveau modèle de fusil de munition à chien percutant.

*Remonte.* — N'est-ce pas un des moindres inconvéniens d'un dépôt général de remonte, que de décharger en quelque sorte les régimens de cavalerie qui puisent à ce dépôt, de toute responsabilité sur l'achat, et de ne pas intéresser suffisamment à l'avenir des jeunes chevaux l'amour-propre des instructeurs? Ne vaudrait-il pas mieux acheter des chevaux faits de six à neuf ans, que des jeunes chevaux de trois à six ans, quand tous les officiers de cavalerie s'accordent à dire, qu'on ne peut guère compter pour le service actif en campagne que sur des chevaux de six ans au moins?

L'ensemble et la vigueur du cheval ne sont-ils pas préférables à la taille, quand il est reconnu que les grands chevaux

de nos pays sont en général moins souples , moins énergiques et plus difficiles à nourrir ? Enfin , ne serait-il pas sage de renoncer à réunir un trop grand nombre de chevaux dans une même écurie , quelque vaste et bien aérée qu'elle soit , quand l'expérience a démontré que la fermentation putride la plus dangereuse aux organes vitaux , se développe non seulement par le manque de la quantité d'air nécessaire à la respiration , mais aussi par la réaction simultanée des miasmes naturellement exhalés des animaux vivans accumulés en très grand nombre dans un espace limité ?

*Administration.* — Je ne puis m'expliquer , disait , en 1822 , dans ses *Considérations générales sur l'infanterie française* , un de nos plus anciens et de nos meilleurs généraux , comment depuis la paix on a permis à la gent écriturière de compliquer les rouages de l'administration au point où ils le sont à présent. On a multiplié les écritures , les moyens de vérification , les agens de surveillance ; mais il faudrait aussi surveiller ceux-ci ; car pourquoi mériteraient-ils plus de confiance que les officiers comptables ?

Pourvoir à l'entretien et à la nourriture , à la solde et au logement du soldat , en santé , malade ou blessé , pendant la guerre et pendant la paix ; surveiller l'établissement et l'entretien des magasins , hopitaux et logemens ; suivre et constater toutes les mutations qui surviennent dans les différentes branches du service , personnel et matériel , telle est au fond l'administration militaire. Il devrait donc suffire pour être bon comptable , d'être un homme assidu , probe , de bon sens , sachant les quatre règles de l'arithmétique , les lois générales de l'administration et de la partie civile , qu'aucun citoyen ne

doit ignorer ; mais il n'en est pas ainsi depuis que , d'un métier simple et facile , on a fait un dédale inextricable où s'égareront ceux mêmes qui ont entortillé le fil qui devrait y guider.

Aux qualités que l'on exige d'un apprenti intendant , il semblerait qu'il est question de résoudre les problèmes les plus embarrassans des sciences humaines , et certes à ce compte , la plupart des anciens intendans , tout en remplissant fort bien leurs fonctions , n'auraient plus les qualités requises. D'un autre côté , les jeunes officiers sortant de l'école polytechnique et trouvant dans le débouché de l'intendance qu'on leur a ouvert , tous les avantages dont ils sont privés dans les armes spéciales , avancement rapide aux grades supérieurs , traitement et retraite considérables , quittent en foule l'armée pour se jeter dans l'administration. Comment arrêter ce débordement , qui va croissant à mesure que l'armée s'énervé et diminue ? En ramenant l'administration militaire à la simplicité dont elle est susceptible , et dont on n'aurait jamais dû souffrir qu'elle s'écartât ; enfin , en la remettant à la portée de tout le monde. Car , au train dont vont les choses depuis quelques années , où trouvera-t-on bientôt des officiers capables d'être membres des conseils d'administration dans lesquels on a été forcé déjà d'introduire les comptables à l'exclusion des officiers de troupes ? Et les sous-officiers chargés en définitive du fatras des détails administratifs , faudra-t-il que tous soient des savans ? Voici donc à la fois officiers et sous-officiers , tous devant rester susceptibles de devenir membres des conseils d'administration , transformés en administrateurs ayant besoin de s'occuper long-tems et constamment d'études administratives.. Faudra-t-il que tous passent leur tems et usent leur intelligence à lire des volumes de chiffres et à débrouiller dans cette

tagne de papier le cahos de la comptabilité? Alors quels seront leurs moyens pour travailler aux études militaires? Qu'exigera-t-on d'un colonel, d'un officier supérieur qui remplace souvent un colonel, d'un capitaine qui administre sa compagnie, et des sous-officiers qui en ont les détails administratifs? car la science militaire est bien autrement étendue que celle de l'administrateur qui consacre sa vie entière et exclusivement à étudier, à pratiquer les mêmes choses qui ne sont pourtant qu'une mince fraction des connaissances nécessaires à un chef de corps? Heureusement, pour nommer un colonel, on demande s'il est bon militaire, sans s'informer exclusivement encore s'il connaît à fond l'administration dont on fait tant d'étalage.

Nous avons pourtant, hâtons-nous de le dire, d'excellens colonels, comme militaires et comme administrateurs; mais ce sont ceux qui rétablissent dans leur tête les principes simples et faciles de l'administration, sans s'occuper assidument du fatras des écritures inutiles; car ils ne le pourraient pas sans abandonner leurs devoirs militaires; et cependant ils sont trop souvent obligés à voir quelques-unes de ces écritures, pour que la partie militaire soit toujours suivie par eux comme elle devrait l'être dans les régimens.

---

## CHAPITRE V.

ÉTABLISSEMENT DES FORTIFICATIONS PERMANENTES ; FRONTIÈRES NATURELLES ; PLACES FORTES ; LEUR CAPACITÉ ; APPUI QU'ELLES OFFRENT A L'ARMÉE ; PROTECTION QU'ELLES EN REÇOIVENT ; ZONES D'OPÉRATION ; UTILITÉ GÉNÉRALE DES PLACES FORTES ; APPLICATION RÉSUMÉE A LA FRANCE ; MATÉRIEL DE CAMPAGNE ET DE SIÈGE.

### § XVI. *Établissement des fortifications permanentes ; frontières naturelles ; places fortes.*

*Fortifications permanentes* — Nous avons discuté dans le chapitre troisième les élémens de la fortification considérée dans son but le plus général ; et sans revenir ici sur les différences naturelles à la construction d'un ouvrage de campagne et d'une place forte, nous allons examiner l'établissement des fortifications permanentes dans toutes ses relations avec celle des armées permanentes, et dans leur connexion intime pour la défense de l'État.

Mais avant d'aborder la détermination des véritables rapports qui doivent exister entre les forces militaires, l'une *matérielle-inerte* des fortifications, l'autre *active-mobile* des armées modernes, rappelons d'abord que l'attaque et la défense des places ont toujours dépendu principalement des feux de l'artillerie, et que depuis bien long-tems le prestige des places imprenables s'est évanoui devant les progrès de l'artillerie, qui ne fait plus de la prise de la meilleure place de guerre,

qu'une simple affaire de tems que l'on peut, en quelque sorte, évaluer la montre à la main.

La force militaire *matérielle-inerte* d'un théâtre de guerre, se compose à la fois du nombre et de la consistance des obstacles, *fortifications naturelles et artificielles*, que présente le terrain où s'étend ce théâtre d'opérations des armées, et de sa position géographique par rapport aux puissances belligérantes.

*Frontières naturelles.* — La mer, le désert, les chaînes de montagnes, les fleuves, les rivières, les lacs, les marais et en général tous les grands accidens du sol sont autant d'obstacles naturels indiquant les divisions territoriales politiques des états, qui sont d'autant mieux constitués militairement, que leurs frontières se rapprochent davantage de la ligne la plus tranchée des grandes démarcations du globe. Aussi les îles offrent-elles toujours, en dépit des ressources navales de l'ennemi, la force matérielle militaire la plus considérable, tandis que les états privés de leurs frontières naturelles ne peuvent jamais obtenir du meilleur emploi permanent de l'art des fortifications qu'une force matérielle militaire tout-à-fait inférieure à celle des grands ouvrages de la nature.

*Places fortes.* — Les places fortes, ces chefs-d'œuvre de la fortification permanente, quoique forcément subordonnées aux effets de l'artillerie, peuvent toujours cependant contribuer à la défense du pays, en devenant un complément de sa force matérielle militaire géographique, et surtout en assurant les points d'appui les plus convenables, par leur position, aux opérations de la force active mobile des armées. Car, il faut le dire, les progrès de l'art militaire ayant changé les rapports

qui jadis existaient entre les places fortes et les armées actives, l'armée est devenue le nerf principal et la seule base fondamentale de la défense des états.

Examinons donc, pour arriver à l'appréciation consciencieuse des relations véritables qui doivent s'établir actuellement entre les places de guerre et les armées actives, quel appui mutuel peuvent se prêter, pour la stratégie et la tactique, ces forces militaires d'une nature si différente, l'inertie et le mouvement.

Disons d'abord que s'il appartient à la stratégie de déterminer le choix des positions à fortifier, le nombre, la capacité et l'importance des forteresses, c'est à la tactique à régler le meilleur mode de fortification, en profitant de toutes les ressources de la nature et de l'art pour combiner convenablement le tracé, le relief et le défilement de ces masses inertes destinées à contrebalancer la supériorité numérique de l'ennemi et la puissance de ses moyens d'attaque. Mais ce serait une faute irréparable que de supposer un ennemi assez stupide pour venir toujours livrer le combat qu'il peut éviter, précisément sur ces champs de bataille coupés et minés, qu'on lui aurait visiblement ouverts d'avance, après y avoir organisé la défense la plus formidable de la part du plus faible, auquel on aurait ainsi ménagé l'avantage du retour offensif le plus meurtrier.

§ XVII. *Capacité des places fortes ; appui qu'elles offrent aux armées actives ; protection qu'elles en reçoivent ; zones d'opérations défensives et offensives ; capacité ; appui et protection.*

Il est évident, et nous l'avons déjà dit, que les places fortes, dans le système actuel de guerre, ne peuvent plus être consi-

dérées comme de petites forteresses se reliant entr'elles de manière à former une ou plusieurs zones infranchissables, semblables à la fameuse muraille de la Chine. Qu'est-ce en effet que des lignes de petites forteresses, sinon des batteries de canon retranchées et permanentes, offrant des obstacles à des armées victorieuses qui les évitent en passant à côté ? Il faut donc ne plus voir autre chose, dans les places fortes, que ce qu'elles sont réellement devenues, c'est-à-dire de solides points d'appui aux lignes d'opérations des armées actives ; et cela seul indique que la capacité de ces places doit être assez grande pour étendre au loin leur sphère d'appui, afin de favoriser à la fois l'arrivée des secours extérieurs et l'action des retours offensifs, en rendant difficile le succès des blocus et des sièges.

Il faut donc des places qui puissent renfermer non-seulement de grands et nombreux magasins où abonde tout ce qui est nécessaire pour alimenter la guerre ; mais il faut encore que les développemens de leurs remparts offrent un abri suffisant à l'armée qui viendra s'y rallier, après un échec momentané, pour qu'elle puisse y attendre commodément ses renforts, et se livrer avant de reprendre la campagne, à de nouvelles combinaisons stratégiques, en forçant l'ennemi à des mouvemens excentriques qui le divisent, ralentissent ou arrêtent même la marche de ses colonnes, de manière à lui faire perdre un tems précieux en l'empêchant de poursuivre rapidement de suite tous ses avantages.

La résistance des places fortes ayant des limites qu'il n'appartient qu'aux forces extérieures d'étendre indéfiniment par des secours portés à propos, il est de la plus haute importance que le général en chef sache bien apprécier la durée ordinaire de leur résistance, car ce n'est que sur ces données qui lui servent à tirer le plus grand parti de leur action isolée, qu'il

peut aussi calculer l'opportunité des secours, sans jamais compromettre ou lasser le dévouement de leurs garnisons. Rien ne serait d'ailleurs plus absurde de nos jours que d'opposer une guerre de positions ou de places à une guerre de mouvemens; mais il serait également absurde de négliger l'appui réciproque réel que doivent se prêter, pour la défense de l'État, les armées et les fortifications permanentes.

Ainsi sans attacher aux triples cordons fortifiés toute l'importance que Vauban, leur inventeur, semble avoir uniquement calculée sur l'action extérieure combinée des garnisons des places voisines, il n'en est pas moins vrai que le pays où s'établit un théâtre de guerre peut en général être envisagé comme composé de trois zones distinctes servant d'échiquier aux opérations offensives et défensives de toute sorte, depuis le contour de la frontière extrême jusqu'au centre. Mais rappelons encore ici que, dans le système moderne de guerre, c'est sur l'action des armées manœuvrant autour des points stratégiques fortifiés, moins nombreux et bien moins rapprochés que ceux du système Vauban, qu'il faut baser les véritables avantages défensifs de la fortification permanente.

*Zones d'opérations défensives et offensives.* — La zone extrême ou frontière, qui, d'après l'expérience des guerres passées, n'a jamais été le terrain des batailles décisives, ne doit recevoir que les forteresses nécessaires pour suppléer au défaut d'une partie des barrières naturelles qui constituent, ainsi que nous l'avons dit, les meilleures de toutes les frontières militaires. Comme il serait imprudent d'accumuler trop de ressources pour alimenter la guerre, sur des points que l'ennemi peut dépasser de prime abord, en paralysant ainsi ces ressour-

ces, ces forteresses n'ont pas besoin d'avoir une très grande capacité. Quant à leur position stratégique, elle est clairement indiquée par l'avantage du retour offensif le plus nuisible à l'ennemi qui aurait imprudemment passé outre, sans échelonner des forces suffisantes pour protéger la facile arrivée de ses renforts et de ses convois, et pour se ménager une retraite assurée en cas de revers.

La zone moyenne sur laquelle s'opèrent en général les grands mouvemens de masses, de nombreux combats et très souvent les affaires décisives, exige les places fortes de la plus grande capacité, car ces fortifications permanentes destinées à couvrir le centre ou l'objectif principal, doivent renfermer les plus grandes ressources en tout genre pour alimenter la guerre; leur position stratégique doit en faire de véritables places d'armes, assez vastes pour servir de refuge en cas de revers, et assez peu nombreuses pour n'offrir que les points d'appui les plus solides, les plus convenables à la concentration des armées actives, sans gêner le développement de leurs nouvelles bases d'opérations, dont elles doivent faciliter au contraire les combinaisons les plus étendues, en forçant les diversions des forces actives de l'ennemi, de manière à rompre les manœuvres les plus décisives. Enfin c'est dans cette zone moyenne que doit s'établir entre les places fortes et les armées actives, cette réciprocité de secours qui peut rendre les premières imprenables et les secondes bien difficiles à être désorganisées, en offrant toujours à ces dernières le moyen de passer de la défensive la plus lentement opiniâtre, à l'offensive la plus rapidement audacieuse et décisive.

La zone intérieure renferme ordinairement le centre de la puissance du gouvernement, qui réside trop souvent dans sa ca-

pitale ; mais comme l'ennemi de plus en plus éloigné de ses renforts, ce qui a rendu ses convois plus difficiles , n'y pénètre que fort affaibli, cette zone intérieure n'a besoin que d'un très petit nombre de places fortes assez vastes pour servir de points de ralliement et de foyers de résistance. On doit donc choisir à cet effet des positions qui, par leur caractère stratégique très prononcé, aussi bien que par leur importance politico-militaire, puissent devenir de véritables ancrs de salut, alors surtout que la capitale est tombée au pouvoir de l'ennemi. Mais faire de la capitale une place forte, y concentrer sa plus grande résistance, c'est un moyen infaillible d'y attirer l'ennemi, qui rassemblant ses plus vigoureux efforts, finirait bientôt par s'en rendre le maître, et paralyserait ainsi toute défense ultérieure du pays.

Quelle que soit la largeur de ces zones, que la stratégie détermine suivant la profondeur des lignes d'opérations, et dont elle signale les points à fortifier, n'oublions pas qu'on doit toujours limiter le nombre des places fortes de manière à ce que l'abus n'en puisse devenir nuisible plutôt qu'utile au développement de la force publique; car c'est une vérité proclamée par l'expérience de nos dernières guerres, et maintenant admise par les ingénieurs militaires de toute l'Europe, que l'excès dans le nombre des places fortes ne peut que diviser et affaiblir l'armée active, en la privant de l'énergique mobilité qui seule peut la rendre capable de résister à un ennemi supérieur en forces.

#### § XVIII. *Utilité générale des places fortes pour la défense et pour l'offensive ; application résumée à la France.*

*Utilité générale des places fortes.* — Maintenant, que nous

croyons avoir rétabli clairement , à son vrai point de vue et à sa valeur réelle, l'utilité des places fortes pour la défensive et pour l'offensive , nous préciserons en peu de mots leurs avantages en tems de guerre.

Si la guerre est défensive , les places fortes servent :

A garantir le pays de toute attaque imprévue , en fermant suffisamment les frontières à l'entrée de l'ennemi ; à conserver ou intercepter des communications essentielles , de manière à empêcher l'ennemi de jeter des partis dans le pays , d'y lever des contributions et d'y porter le pillage ; à rallier des secours et à opérer des diversions utiles , tandis que l'armée sur la défensive peut à volonté recevoir ou refuser le combat , se réfugier à l'abri des remparts , après un revers , et reprendre la campagne à la première occasion favorable ; enfin , à constituer des points solides de ralliement et d'appui , non seulement pour l'armée active , mais pour toutes les populations qui se dévoueraient à la défense de leur patrie.

Si la guerre est offensive , les places fortes servent :

A rester avec très peu de troupes sur la défensive dans une grande partie des frontières , hors desquelles l'armée active s'est élancée dans le pays ennemi ; à organiser rapidement les renforts et les convois pour cette armée ; à donner plus de vigueur et d'audace au général le moins entreprenant , par la certitude d'un appui constant à ses lignes d'opérations , même en cas de retraite.

D'après cet aperçu , nous remarquerons de suite ici que les places appartenant aux anciens cordons de défense , et qui sont assises sur des points stratégiques incontestables , doivent être immédiatement portées à ce degré de force et de capacité qui peut seul leur assurer un rôle important dans les combi-

naisons de la guerre actuelle ; que celles qui s'élèvent sur des localités favorables au système général de défense du pays par les armées actives , peuvent être conservées à peu de frais , en les réduisant successivement à l'état de simples ouvrages de campagne , exigeant du gros canon pour être forcées par l'ennemi ; qu'enfin , rien ne peut engager à conserver et moins encore à renforcer toutes les autres indistinctement , parce que , se trouvant hors des conditions stratégiques actuelles , elles présentent un intérêt militaire plutôt négatif que positif.

*Application résumée à la France.* — Résumons ce que nous venons de dire sur l'établissement des fortifications permanentes , dans une application de ces principes généraux à la défense de notre patrie , le territoire français et la nationalité française. Un simple coup d'œil jeté sur la carte d'Europe assigne pour frontières à la France , la Mer , le Rhin , les Alpes , les Pyrénées ; et si les désastreux traités de 1815 lui ont enlevé une partie de la barrière du Rhin , ce ne sont pas des fortifications , mais bien de solides armées permanentes qui doivent couvrir ce point vulnérable , jusqu'à ce que la politique ou la force des armes ait rétabli l'intégrité de cette ligne naturelle de défense.

Observons en effet qu'à l'époque où Vauban , dans des circonstances peut-être moins critiques , essaya de couvrir cette frontière du Nord par un triple cordon de places fortes , l'artillerie fort peu mobile était d'une toute autre efficacité dans les sièges que sur les champs de bataille , en présentant toujours infiniment plus d'avantages pour la défense que pour l'attaque des places. Qu'est-il arrivé cependant alors ? la triple zone permanente des fortifications n'a pas arrêté l'invasion de la coalition du Nord ; elle n'a pu préserver la France de la

paix honteuse de la vieillesse de Louis XIV. Depuis, on n'a pas cessé, malgré cette triste expérience, de vanter encore cette triple ceinture de places fortes si facilement anéantie en 1814 et en 1815 par la coalition européenne.

Il serait pourtant sage enfin, de ne plus se fier autant à l'établissement des fortifications permanentes, quand on a vu les places fortes si nombreuses de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la Prusse et de la Russie, ne jamais arrêter les armes victorieuses de la république et de l'empire français, contre lesquelles la mer seule a protégé le sol de l'Angleterre, qui compte à peine quelques forteresses. Mais ce n'est pas une raison non plus pour se priver des ressources réelles qu'offrent encore actuellement nos anciennes places fortes; seulement il ne faut pas les dire inexpugnables, afin qu'une fois franchies par l'ennemi, malgré nos armées, la nation ne perde pas confiance, ne se décourage pas, et ne pense pas qu'il ne lui reste de ressources que de se soumettre au vainqueur. Il faut instruire au contraire le peuple français à ne jamais désespérer du salut de la patrie, en lui faisant comprendre qu'une armée ennemie n'est jamais plus près de sa défaite totale que quand elle est enfoncée dans un pays où elle se trouve au milieu de tous les moyens réunis pour l'accabler.

Ainsi, pour coordonner le système de nos fortifications avec celui de nos armées permanentes, en ménageant le plus possible les ressources de l'État, il faut pourvoir d'abord au parfait entretien des grandes places destinées à servir d'appui aux opérations de l'armée du Rhin, soutenue par l'armée centrale, de manière à couvrir constamment les abords de Paris; il faut encore, et simultanément, mettre dans le meilleur état les fortifications de ceux de nos grands ports qui offrent les meil-

leurs appuis aux opérations de nos armées navales. Ensuite viendront les places destinées à servir d'appui à nos armées des Alpes et des Pyrénées.

Les places secondaires dont l'entretien en maçonnerie est trop coûteux , mais dont les retranchemens peuvent servir à relier les opérations des armées , seront converties à peu de frais en bons ouvrages de campagne.

Quant aux places qui , non seulement sont inutiles dans la manière actuelle de faire la guerre , mais qui peuvent être fort dangereuses en tombant au pouvoir de l'ennemi , auquel les livre trop facilement leur résistance peu durable , il faut se hâter de les déclasser. Si on l'eût fait il y a long-tems , comme cela aurait dû l'être , elles seraient actuellement déjà des villes ouvertes, florissantes par le commerce et l'industrie, au lieu d'être restées des hicoques pauvres et désertes , ne vivant que de la paie de leurs garnisons.

La garde de toutes nos places restant habituellement confiée aux citoyens , car des citoyens livreraient-ils jamais leurs remparts à l'étranger , et n'ont-ils pas autant d'intérêt à rester Français que nos soldats , l'armée ne sera plus affaiblie par de fortes garnisons en trop grand nombre ; elle conservera toute sa force active mobile , et pourra même au besoin , jeter dans les places des détachemens suffisans de bons soldats comme auxiliaires des citoyens , en cas de siège. C'est ainsi qu'on tirera tout le parti possible de nos fortifications permanentes , en les lavant du reproche, jusqu'ici malheureusement très fondé , que ces forteresses beaucoup trop nombreuses coûtent des sommes énormes à l'État ; qu'elles gênent la circulation vitale du commerce et de l'industrie ; qu'elles sont ruineuses en travaux , en matériel , en approvisionnemens ;

qu'elles absorbent nos armées pendant la guerre, et qu'elles n'arrêtent pas un ennemi victorieux; enfin que quand elles prises, ce sont des millions et des troupes perdues.

### § XIX. *Matériel de campagne et de siège.*

Sans entrer dans les détails de nomenclature, d'armement et d'approvisionnement prévus par les réglemens spéciaux d'artillerie, nous examinerons brièvement ici quels sont, dans l'état actuel de la guerre, les calibres les plus convenables pour les bouches à feu de campagne et de siège; quelles ressources on peut attendre de l'emploi des mixtes fulminans, des fusées congrèves, de la vapeur, et de quelques autres découvertes nouvelles; enfin nous donnerons sur ce sujet important de l'art de la guerre, quelques renseignemens en général trop peu connus, et qu'il nous semble cependant qu'aucun homme de guerre de nos armées modernes ne devrait ignorer.

*Calibres des bouches à feu de campagne et de siège.* — Les plus forts calibres produisant en général l'effet le plus décisif, la limite naturelle à la grosseur des calibres, est celle d'une mobilité suffisante pour la prompte manœuvre de la bouche à feu, et pour la facilité du transport des munitions.

L'exagération des calibres et la prédilection pour les bouches à feu extraordinaires, est d'ailleurs un préjugé vulgaire qui détermine si malheureusement la préoccupation des inventeurs étrangers aux habitudes du champ de bataille, qu'il est nécessaire de rappeler ici un principe trop souvent mis en oubli: c'est que l'effet d'une bouche à feu est loin d'augmenter sans cesse en raison de sa grosseur; que plusieurs bouches à feu de moyen calibre tirant sur un même point, ont toujours au contraire plus de certitude de frapper le but avec une constante

efficacité qu'une seule bouche à feu d'un calibre prodigieux, dont l'exécution lente, dangereuse et pénible, a de plus l'inconvénient d'épuiser les ressources des approvisionnemens, par une effrayante consommation de poudre et de munitions.

On sait d'ailleurs combien il est avantageux à la guerre d'avoir le moins possible de calibres différens, afin d'éviter toute méprise, et de faciliter les rechanges ainsi que les approvisionnemens.

C'est d'après toutes ces considérations que nous avons indiqué déjà (§. 7) pour la composition des batteries de campagne :

Dans les *brigades de ligne et de réserve*, les canons de 12 et les obusiers alongés de 6°, dont le poids, sur affut avec coffret chargé, est d'un peu plus de *deux mille kilogrammes*;

Dans les *brigades légères*, les canons de 8 et les obusiers alongés de 24, dont le poids, sur affut avec coffret chargé, est d'un peu moins de *dix-huit cents kilogrammes*.

Ce sont en effet les bouches à feu actuellement adoptées comme les plus convenables à l'usage de l'artillerie de campagne, et voici le résumé de quelques renseignemens indispensables sur les poids et sur les dimensions principales du matériel de campagne.

#### POIDS. (*Artillerie de campagne.*)

Le canon de 12 (en bronze, du poids de 881 kil.), monté sur son affut, avec son coffret chargé, pèse *deux mille cent vingt-deux kilogrammes*.

Le caisson de 12, avec ses coffres chargés et rechanges, ne pèse que *mille sept cent douze kilogrammes*.

L'*obusier de 6°* (en bronze, du poids de 864 kil.), monté sur un affut qui est le même que pour le canon de 12, avec son coffret chargé, pèse *deux mille cent vingt-six kilogrammes*,

Le *caisson d'obusier de 6°* avec ses coffres chargés et rechanges, ne pèse que *mille sept cent seize kilogrammes*.

Le *canon de 8* (en bronze, du poids de 579 kil.), monté sur son affut avec son coffret chargé, pèse *mille sept cent quatre-vingt-quatorze kilogrammes*.

Le *caisson de 8*, avec ses coffres chargés et rechanges, ne pèse que *mille sept cent soixante-six kilogrammes*.

L'*obusier de 24* (en bronze, du poids de 568 kil.), monté sur son affut qui est le même que pour le canon de 8, pèse *mille sept cent quatre-vingt-trois kilogrammes*.

Le *caisson d'obusier de 24* avec ses coffres chargés et rechanges, ne pèse que *mille sept cent cinq kilogrammes*.

Le *chariot de batterie* chargé d'outils et rechanges, pèse *mille huit cent vingt-huit kilogrammes*.

La *forge de batterie* outillée et approvisionnée, pèse *mille huit cent vingt-cinq kilogrammes*.

Le *caisson d'infanterie* chargé pèse *mille huit cent soixante-cinq kilogrammes*.

#### PRINCIPALES DIMENSIONS DES VOITURES. (*Artillerie de campagne.*)

|                                                                                     |                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|-----|
| — Voie des voitures.....                                                            | 1 <sup>m</sup> èt.        | 52  |
| — Longueur totale de l'essieu.....                                                  | 1                         | 902 |
| — Hauteur des roues ferrées.....                                                    | 1                         | 49  |
| — Hauteur au-dessus du sol de l'axe de la bouche à feu pointée horizontalement..... | 1 <sup>m</sup> èt. 06 à 1 | 10  |

— Ecartement de l'affut derrière

les tourillons. . . . . 0 276 à 0 31

— Longueur des voitures, environ . . . . . 7 50

POIDS ET DIMENSIONS. (*Artillerie de montagne.*)

L'obusier du calibre de 12, pèse. . . . . 97<sup>kil.</sup> 50

Le corps d'affut avec ses deux roues. . . . . 64 50

Les deux roues. . . . . 46 50

Poids total de l'obusier sur affut. . . . . 208 50

— des deux caisses à munitions . . . . . 100 00

Longueur totale de l'essieu. . . . . 9<sup>mètres</sup> 960

Hauteur de la roue. . . . . 0 970

Hauteur au-dessus du sol, de l'axe de l'obusier

pointé horizontalement. . . . . 0 703

Ecartement des sous-bandes derrière les touril-

lons. . . . . 0 180

Longueur totale de l'affut. . . . . 1 50

Quant à l'artillerie de siège, on s'accorde maintenant à penser qu'il suffit de conserver les canons des calibres de 24 et de 16, les obusiers alongés de 8°, et les mortiers à la Gomer de 10°; voici d'ailleurs le résumé de quelques renseignements indispensables sur leurs poids et leurs dimensions principales.

POIDS ET DIMENSIONS. (*Artillerie de siège.*)

Le canon de 24 (en bronze, du poids de 2800 kil. environ), monté sur son affut, avec chargement, pèse au plus quatre mille trois cents kilogrammes.

Le canon de 16 (en bronze, du poids de 2000 kil. environ), monté sur son affut avec chargement, pèse au plus trois mille cinq cents kilogrammes.

L'*obusier allongé de 8°*, (en bronze, du poids de 1200 kil. environ), monté sur son affut qui est le même que pour le 24, avec chargement, pèse au plus *deux mille huit cents kilogrammes*.

Le *mortier à la Gomer, de 10°* (en bronze, du poids de 1050 kil. environ), monté sur son affut avec chargement, pèse environ *deux mille trois cents kilogrammes*.

|                                                                                         |              |             |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|--------------|-------------|
| Voie des voitures.....                                                                  | 1 mèt.       | 53          |
| Longueur totale de l'essieu.....                                                        | 2            | 016         |
| Hauteur des roues.....                                                                  | 1            | 552         |
| Hauteur, au-dessus du sol, de l'axe des canons<br>de siège pointés horizontalement..... | 1 mèt 30 à 1 | 34          |
| Ecartement du flasque derrière les<br>tourillons.....                                   | 0            | 354 à 0 406 |

*Mixtes fulminans, fusées Congrève; vapeur.* — Nous avons vu (§ 15), l'emploi le plus important des mixtes fulminans, dans l'adoption du chien percutant pour les armes à feu qui, désormais à l'abri des variations de l'atmosphère, n'auront plus pour leur tir de ratés à craindre en aucun tems, et braveront le vent, la pluie et la neige. Ces mixtes fulminans sont encore destinés, on n'en saurait douter (1), à jouer un rôle non moins important dans les fourneaux de mine, dans la plupart des artifices de guerre, dans le chargement des bombes et obus, dont ils remplaceront tôt ou tard la fusée en bois chargée de composition lente, et surtout enfin dans les fusées à la

---

(1) 3e édition du *Manuel de l'Artificier*, par A. D. VERGNAUD; faisant partie de l'*Encyclopédie Roret*.

Congrève, sur lesquelles nous croyons devoir donner ici quelques détails essentiels.

Il suffit pour former une *fusée Congrève* d'ajouter une grenade, un obus ou des matières incendiaires à l'extrémité antérieure d'une fusée volante de grande dimension ; et l'on sait qu'on la lance le mieux à l'aide de longs tubes qui assurent la direction de la baguette et la position de la tête de la fusée, en produisant les ascensions les plus régulières.

Quant à la théorie de cette ascension des fusées, nous la donnerons en peu de mots, car elle est aussi simple que généralement peu connue. En mettant le feu à l'ouverture placée à la partie inférieure de la fusée, toute la surface intérieure de la cartouche s'enflamme ; il se produit une fort grande quantité de gaz très élastique, et il en résulte une pression puissante sur tout l'espace inoccupé dans l'intérieur de la fusée. Si l'ouverture était fermée, cette pression n'aurait aucun effet de mouvement sur la fusée : la pression sur la paroi étant de toutes parts contre-balancée par des pressions égales et opposées ; mais à raison de l'ouverture, la pression n'a plus aucun contre-poids autre que le poids de la fusée et de sa baguette. Si donc les dimensions convenables ont été données à la fusée, et que la charge soit d'une force suffisante, la pression sera suffisante aussi pour soulever ce poids, et la fusée montera.

Le premier essai des fusées du général Congrève eut lieu en octobre 1806, contre le port de Boulogne-sur-Mer, où s'était rassemblée la fameuse flotille des bateaux plats français, destinés à une descente en Angleterre : depuis cette époque, les Anglais ont continué d'en faire usage dans presque toutes leurs expéditions. Les Prussiens et les Suédois commencèrent à employer ces fusées en 1813. En 1814, le prince Régent

d'Angleterre ordonna la formation d'un corps de tireurs de fusées, et les détachemens de ce corps se trouvaient dans les rangs à Waterloo. Une batterie de fusées de guerre était attachée à l'expédition française contre Alger, en 1829. Mais l'usage que l'on a fait jusqu'à présent à la guerre des fusées Congrève n'a jamais justifié d'une manière authentique et irrécusable la haute importance que les Anglais affectent d'y attacher : quant aux fables que la politique anglaise s'est plu à débiter à cet égard, l'expérience et la publicité en ont si bien fait justice, qu'elles ne peuvent avoir désormais aucune influence sur le moral du soldat français.

En admettant que l'on puisse lancer des obus et d'autres projectiles, à l'aide de fusées, sans avoir besoin de bouche à feu, et avec quelque justesse de tir à de très grandes portées, les fusées Congrève seront sans doute avantageuses pour des sièges en pays de montagne et pour la guerre maritime : quelques pelotons disséminés de troupes légères, ou de faibles embarcations pourront ainsi venir bombarder une ville, et échapper à ses batteries par leur mobilité; mais sur un champ de bataille, cet avantage disparaît par l'impossibilité où l'on est encore actuellement de diriger de semblables fusées sur un but mobile et de peu d'étendue. Les travaux du général Congrève sur la direction et la portée des fusées concentriques, ses essais de toute espèce que l'on a répétés et modifiés en Autriche, en Pologne, en Prusse et dans quelques autres pays; les soins minutieux et la grande variété des procédés que l'on emploie pour la fabrication des Congrèves, tout semble prouver que l'on n'a réussi complètement dans aucun pays, à vaincre les difficultés qu'oppose à la certitude du tir, la nature même de ces artifices, dont le vol irrégulier et variable, malgré la ré-

gularité du chargement et l'identité de la composition , ne peut être changé en mouvement ascensionnel que par une baguette directrice , sujette à plusieurs inconvéniens de tournoïement et de retour en arrière fort dangereux.

Toutefois il serait aussi peu raisonnable de laisser sans encouragement de nouveaux essais en ce genre , et de préjuger ainsi des efforts de l'industrie, que d'adopter exclusivement et comme moyen infaillible et général de destruction , ces armes d'un effet incertain et très limité jusqu'à présent.

Ces réflexions qu'il eût été sage peut-être de ne pas négliger pour les aérostats, s'appliquent entièrement à l'emploi de la vapeur qui, jusqu'ici, n'a donné pour les armes aucun résultat balistique satisfaisant. Son expansion est si loin d'ailleurs de la prodigieuse instantanéité de celle des gaz de la poudre, qui peuvent imprimer à une masse de fer pesant *quinze kilogrammes* une vitesse de *six cents mètres par seconde*, qu'il est peu probable qu'on retire de la vapeur d'eau ou de toute autre vapeur élastique, un effet vraiment utile pour lancer des projectiles de guerre.

Quant à la puissance locomotive de la vapeur, il est hors de doute qu'on pourrait l'utiliser pour l'armement des places et des batteries de siège, pour le rapide transport des munitions, enfin pour une foule d'autres exigences des attirails et engins de guerre actuels ; mais les chemins de fer eux-mêmes , si favorables à la grande vélocité de tous les transports du personnel et du matériel d'une armée, ne joueront probablement jamais sur un théâtre de guerre, où le moindre coup de canon en détruirait de suite les lignes les mieux assises , le rôle brillant qu'on leur avait d'avance assigné.



# ART MILITAIRE.

---

## TROISIÈME PARTIE.

EMPLOI DE LA FORCE MILITAIRE, OU EXÉCUTION GÉNÉRALE DE LA GUERRE ; — PETITES OPÉRATIONS HABITUELLES ; — OPÉRATIONS SECONDAIRES ; — MANŒUVRES DU CHAMP DE BATAILLE, ATTAQUE ET DÉFENSE DES PLACES. — GRANDES OPÉRATIONS STRATÉGIQUES.

---

### CHAPITRE VI.

ÉTUDE DE L'EXÉCUTION GÉNÉRALE DE LA GUERRE ; PETITES OPÉRATIONS HABITUELLES ET OPÉRATIONS SECONDAIRES.

§ XX. *Étude de l'exécution générale de la guerre ; petites opérations habituelles de la guerre ; tirailleurs ; avant-postes ; détachemens ; découvertes , reconnaissances ; partis ; surprises ; embuscades ; postes ; retranchemens.*

L'art de la guerre repose sur les principes généraux de l'emploi de la force militaire, tels que nous avons dû les formuler d'abord dans la première partie de cet ouvrage ; mais, ainsi que nous l'avons dit, c'est dans la pratique constante de la stratégie des mouvemens, de la tactique des manœuvres, et dans l'application immédiate de ces théories à l'infinie variété des acci-

dens du terrain des champs de bataille, et à toutes les chances des combats, que se révèle le génie de l'homme de guerre.

C'est une étude assurément instructive que celle des mouvemens, des manœuvres, des combats, des batailles décisives, qu'on peut suivre dans les livres qui les décrivent à l'aide d'une bonne carte figurée d'un théâtre de guerre; mais les relations les plus circonstanciées des guerres passées, appuyées par les auteurs militaires contemporains, des faits d'armes historiques les plus incontestables, des cartes géographiques les plus étendues, des plans topographiques les plus détaillés, assignant la position, les ressources et la valeur numérique des masses aussi bien que des moindres détachemens des deux armées, ont précisément l'inconvénient de présenter dans la complète exactitude de leur ensemble et de leurs détails, tous les renseignemens que les chefs, de part et d'autre, ne peuvent jamais entièrement se procurer, malgré le coup-d'œil militaire le plus exercé et la plus grande sagacité à la saisir dans les rapports nombreux de toute nature confirmés par d'habiles reconnaissances poussées hardiment à fond sur tous les points importants des lignes d'opération.

C'est ainsi que l'éloge de la victoire et le blâme de la défaite s'attachant obstinément après coup aux succès et aux revers, la critique militaire, commodément assise à ce point de vue d'un événement passé, porte trop souvent à faux sur la conduite des plus grands capitaines que la guerre ait formés, pour donner toujours d'utiles leçons à de jeunes officiers et ne les induire jamais en erreur. Nous croyons donc indispensable à l'étude sérieuse de la stratégie, en tems de paix, la pratique habituelle des reconnaissances militaires faites avec le plus grand soin, en toute saison, sur toute espèce de terrain.

C'est le seul moyen d'agrandir et de compléter le coup-d'œil militaire précédemment acquis par les exercices gradués que nous avons précédemment appliqués dans la première partie de cet ouvrage , aux manœuvres tactiques et au tir des armes à feu ; car , nous ne cesserons de le répéter, ce ne sont ni les théories réglementaires , ni de futiles parades , mais bien l'activité des travaux et les fatigues d'un service réel dans de véritables mouvemens stratégiques , qui peuvent seuls donner une idée de la guerre , rude et difficile métier que trois mois de campagne sous le feu de l'ennemi, apprendront toujours mieux que dix années de la meilleure instruction en tems de paix.

Il nous reste maintenant à passer en revue les opérations habituelles de la guerre , et dans ce rapide examen nous nous attacherons plutôt à l'exécution générale , dans un but d'ensemble , qu'aux détails des différens services , prévus par de nombreux réglemens spéciaux qui ne laissent rien à désirer à cet égard.

*Petites opérations habituelles de guerre.* — Une armée active en campagne a toujours besoin de se couvrir, *en avant, en arrière et sur les flancs*, par des corps détachés qui mettent à l'abri de toute surprise ses mouvemens comme son repos, dans ses diverses situations de marche , de halte et de campement. On voit ici de prime-abord que ces divers détachemens destinés à servir, pour ainsi dire, de membres au corps de l'armée, et qui par conséquent ne doivent jamais l'affaiblir et encore moins l'épuiser, se composeraient naturellement de préférence des troupes légères comme les plus agiles ; mais on comprend aussi que ce serait une faute grave que de fatiguer ces troupes légères par un service assez continu pour paralyser leur mobilité, quand rien n'empêche de les relever par d'autres troupes,

ainsi que le permet l'organisation de nos armées françaises, telle que nous l'avons indiquée dans la seconde partie de ce Manuel.

Si l'*avant-garde* joue presque toujours le rôle brillant dans les opérations que l'armée exécute pour s'avancer à la rencontre de l'ennemi, l'*arrière-garde* n'a pas une moindre importance dans les mouvemens en retraite, et le rôle des *flanqueurs*, qui toujours reste le même, est également essentiel, quoiqu'on le néglige trop souvent, sans doute parce qu'il est, à tort, généralement moins bien apprécié.

Les officiers à qui l'on confie le commandement de pareils détachemens doivent redoubler de zèle, de sang-froid, d'activité, de vigilance et d'énergie, pour éclairer sûrement l'armée, sans donner d'alertes inutiles, et pour repousser vigoureusement toutes les attaques auxquelles ils sont exposés. Il faut qu'ils aient l'expérience de ce genre de combat auquel le feu, la débandade et la course en tirailleurs, conviennent presque exclusivement à l'ordre serré; il est de plus indispensable qu'ils aient la pratique et l'intelligence, tant de la guerre des postes que de celle des retranchemens de campagne.

Enfin c'est dans les opérations habituelles de ces détachemens, que l'on peut constamment tirer le plus grand parti de l'activité du service des tirailleurs de l'infanterie, des éclaireurs de la cavalerie, et des tirailleurs de canon de l'artillerie. Nous reviendrons même ici sur ce que nous avons dit à ce sujet dans les § 4, § 5 et § 6, qui traitent de ces spécialités des différentes armes, afin de coordonner en peu de mots les différentes branches de ce service important, qui convient si parfaitement à l'impétuosité française et à son caractère aventureux, qu'improvisé pour ainsi dire dans nos guerres de la Révolution, il a

été depuis converti en système par Napoléon pendant ses guerres de l'Empire.

On forme ordinairement la *chaîne des tirailleurs* de trois anneaux dont le plus ouvert se déploie en avant, tandis que le moins ouvert compose une réserve : la chaîne étend ses anneaux pour laisser moins de prise aux feux de l'infanterie et de l'artillerie, et les resserre pour résister au choc de la cavalerie ; mais elle les maintient toujours unis pour l'offensive et la défensive dans son déploiement comme dans son ralliement. C'est dans cet ordre établi hors de portée du feu, que l'on s'avance pour déborder et cerner l'ennemi : cinquante tirailleurs d'infanterie qui conservent entr'eux un intervalle de cinq à six pas suffisant pour couvrir le front d'un bataillon. Quand les deux premiers anneaux ont été forcés de se replier, et que le troisième composant la réserve à laquelle ils se sont ralliés, n'est plus assez fort pour les soutenir et résister suffisamment, la chaîne se retire dans le même ordre pour se réfugier derrière la ligne de bataille ou dans les intervalles qui lui sont ménagés.

Une attaque sérieuse de tirailleurs se conduit dans l'ordre suivant : à la faveur du terrain, les tirailleurs de l'infanterie s'approchent des positions que l'ennemi occupe en force : sacrifiant tout alignement à l'avantage d'arriver sur l'ennemi sans être ni vus ni atteints, ils se glissent en s'échelonnant partout où les lignes et les colonnes ne sauraient pénétrer sans se rompre ou s'exposer à de grands dangers soit par leur hésitation, soit par leur désunion. Pendant ce tems les éclaireurs de la cavalerie vont, à découvert, harceler l'ennemi ; ils l'occupent sans relâche en tous sens, et cherchent à captiver son attention par leurs évolutions audacieuses, pour l'amener ensuite, pendant qu'ils se replient dans un désordre apparent, sous le

canon des tirailleurs de l'artillerie. Enfin, après avoir entamé l'ennemi par des feux partiels, et couvert les manœuvres du corps principal, tout en reconnaissant et balayant le terrain que les colonnes doivent parcourir, le système de ces différentes chaînes de tirailleurs se groupe en colonne rapide d'attaque ou se déploie en ligne de bataille également formidable, partout où besoin est, puis se lance à la poursuite de l'ennemi, se disséminant de nouveau avec la même rapidité, pour l'envelopper dans son réseau toujours mobile et inextricable.

Dès que l'armée s'arrête, on *prend position* en plaçant les *avant-postes* de manière à ce que les troupes qui les composent et qui sont chargées d'observer l'ennemi constamment, puissent rendre compte avec le plus de facilité possible, de sa position, de sa distance, de ses mouvemens journaliers, enfin de tout ce qui intéresse le corps à la sûreté duquel les avant-postes ont mission de veiller sans cesse, en arrêtant assez l'ennemi en cas d'attaque, pour que le corps principal ait le tems de se préparer au combat ou à la retraite.

Après les *védettes et sentinelles*, formant l'anneau le plus ouvert et le premier de la chaîne des avant-postes, vient le second anneau moins ouvert des *postes avancés*, communiquant librement au troisième anneau encore plus resserré des *grand-gardes*, et se reliant enfin au quatrième et dernier anneau encore plus concentrique des *postes-d'appui*, composant les réserves de ce quadruple système de postes d'observation.

On comprend de suite ici qu'il faut toujours établir les avant-postes, quelles que soient les distances que les localités permettent de laisser entre leurs différentes lignes et le corps principal, de manière qu'aucun obstacle prononcé du terrain ne vienne rompre leur facile communication avec le corps

principal, dont les postes les plus avancés ne doivent d'ailleurs jamais être distans de plus de deux à trois mille mètres.

Le maximum de distance entre deux sentinelles avancées est de deux cents mètres pour l'infanterie, et de mille mètres pour la cavalerie ; au reste, il est souvent utile en pays accidenté d'accomplir une sentinelle avec une vedette, chaque couple pouvant alors se placer à cinq cents mètres environ de distance, pour mieux assurer les communications qui sont d'ailleurs entretenues et surveillées entre les différens postes, par les fréquentes patrouilles des grand-gardes.

Les sentinelles et vedettes formant l'anneau extérieur et le plus ouvert de la chaîne des avant-postes, sont fournies à raison d'une par quatre à cinq hommes.

Le maximum de distance du second anneau déjà moins ouvert des postes détachés en avant et sur les flancs des grand-gardes, à raison d'un tiers au plus de leur force numérique, est d'environ deux cents mètres.

Pour le troisième anneau plus resserré, les grand-gardes ou premiers postes de ralliement sont ordinairement de la force d'une compagnie, et sous les ordres d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant. On les place de préférence sur les communications qui conduisent à l'ennemi ; mais on a soin de les abriter par des bois couverts, par des plis de terrain, derrière des broussailles, des digues, des ruisseaux.

Enfin, la ligne plus concentrique du quatrième anneau des postes d'appui, destinée à rallier les autres au besoin, et devant présenter une résistance beaucoup plus solide aux entreprises de l'ennemi, se compose de détachemens tactiques des trois armes, qu'il faut placer aux embranchemens des routes, en avant des défilés, des villages, enfin à tous les passages par où

l'ennemi pourrait déboucher le plus facilement sur le corps principal.

Quand ces détachemens tactiques ne peuvent assurer leurs ailes ni par des obstacles naturels du terrain, ni par des obstacles artificiels rapidement improvisés, tels que coupures de routes, abattis, etc., etc., ils replient un peu les extrémités de ces ailes vers le corps principal, en redoublant alors de surveillance à tous les instans du jour et de la nuit.

C'est sur le point central de la ligne des postes d'appui, comme le plus convenable à la direction générale des opérations qui lui sont confiées, que le commandant du corps détaché d'avant-garde, d'arrière-garde ou de flanqueurs, prend position avec le gros de la troupe et l'artillerie, en ayant soin de déterminer toujours le degré de résistance de chaque poste sur l'importance qu'il attache à son occupation.

En cas d'attaque de la part de l'ennemi, les vedettes ou sentinelles, après avoir signalé son approche, se replient sur les postes avancés, et ceux-ci sur les grand-gardes. On reconnaît l'ennemi, on le tâte en escarmouchant, de manière à le retarder dans sa marche, à le contraindre à démasquer son artillerie et à déployer toutes ses forces, devant lesquelles on se retire pas à pas sur les points d'appui.

Ce n'est qu'en ralliant les détachemens et tenant l'ennemi en échec par leur résistance, que les postes d'appui peuvent laisser d'abord aux corps détachés, et ceux-ci au corps principal, le tems de se préparer au combat ou à la retraite.

Quand l'armée est en marche, les mêmes dispositions d'avant-postes mobiles, corps détachés d'avant-garde, d'arrière-garde et de flanqueurs, restent indispensables pour observer l'ennemi et pour gagner le tems nécessaire à s'arrêter, à se

développer, enfin à prendre, sur une bonne position, l'attitude convenable soit au combat, soit à la retraite.

Les corps mobiles d'*éclaireurs*, entourant le corps principal en mouvement, prennent des dispositions d'avant-postes analogues à celles des troupes en repos; ils sont quelquefois lancés à une demi-journée du corps principal dont ils sont ordinairement en force numérique environ le dixième ou le cinquième au plus; mais les flanqueurs doivent se tenir toujours assez près de la colonne pour ne jamais la perdre de vue, ce qui les force, dans les marches de nuit, à s'en rapprocher tout-à-fait, et à détacher alors de très fréquentes patrouilles.

Quand le corps d'armée se partage en plusieurs colonnes, les flanqueurs suivent leurs colonnes, et servent de communications parallèles à ces colonnes. Nous avons dit que la sûreté des grand-gardes et de leurs communications exigeait de fréquentes *patrouilles défensives*; on les compose, pour l'exploration intérieure des lignes, de quatre à cinq hommes, et elles s'abouchent avec les chefs respectifs des postes, dont elles transmettent les rapports au commandant.

Quant aux *patrouilles offensives*, chargées d'explorer les positions de l'ennemi, elles sont plus ou moins nombreuses suivant leur importance, et commandées par un officier qui devra allier la présence d'esprit et la ruse, le courage et l'audace, à une activité infatigable, pour tirer parti des guides qu'il prendra dans les campagnes, et tenir note de tout ce qui peut intéresser les opérations de la guerre. Ces patrouilles doivent éviter de faire feu, à moins de nécessité absolue, et ne jamais se laisser couper, en reconnaissant cependant tous les défilés propres à quelque embuscade, ainsi que la distance et la nature du terrain qui séparent les deux partis. Elles sortent

ordinairement vers la fin de la nuit, pour rentrer au petit jour, après s'être avancées jusqu'aux avant-postes de l'ennemi, dont elles vont inspecter les mouvemens, les travaux, les forces, en cherchant à éventer ses projets.

On envoie encore à la *découverte*, après la rentrée des patrouilles, des détachemens de cavalerie qui poussent leur exploration jusqu'au dernier anneau de la chaîne des avant-postes de l'ennemi. Ces découvertes se composent même le plus souvent d'un détachement tactique de tirailleurs de toutes armes, dont la force numérique basée sur celle de l'avant-garde, se calcule d'ailleurs sur la distance à parcourir, sur la position et la contenance de l'ennemi. L'officier qui part ainsi en découverte envoie ordinairement un tiers de la cavalerie en coureurs, suivi par un tiers de l'infanterie. Puis vient le reste de la cavalerie appuyée par le reste de l'infanterie formant le corps de bataille, et protégé par quelques cavaliers en flancueurs et en arrière-gardes. Dès qu'on est arrivé à portée de fusil des vedettes ennemies, l'officier déploie son infanterie en bataille, et se porte en avant avec le gros de sa cavalerie qu'il échelonne, pour bien examiner lui-même les postes d'appui sur lesquels vont se retirer les sentinelles avancées et découvrir les grand-gardes; au besoin, il fait exécuter quelques charges vigoureuses de tirailleurs qu'il dirige toujours de manière à parvenir à une complète investigation des avant-postes de l'ennemi; l'infanterie et les autres pelotons laissés en échelons sur les derrières le protégeant contre toute surprise de flanc. Aussitôt que ce but est rempli, l'officier fait rentrer sa découverte avec le même ordre, mais, en protégeant sa retraite par une arrière-garde plus nombreuse.

Les découvertes dont les rapports verbaux se font aux com-

mandans qui se trouvent à leurs avant-postes pour les recevoir, et dont les rapports écrits doivent toujours parvenir de suite au chef d'état-major, sont loin de fournir tous les renseignemens dont le général en chef a besoin pour que le terrain sur lequel il se propose d'agir soit suffisamment reconnu. Aussi dirige-t-il souvent lui-même en personne une *reconnaissance* générale sur toute la ligne, pour s'assurer du nombre et de la composition des forces de l'ennemi, et pour pénétrer ses projets relativement à l'exécution des mouvemens qu'il médite. Ce genre de reconnaissance est un véritable combat que l'on tâche de faire prendre au sérieux à l'ennemi par la vivacité d'une attaque réelle, dans laquelle il faut lui faire craindre de voir ses avant-postes compromis. Les reconnaissances de moindre importance que le chef fait exécuter par des généraux sous ses ordres, ainsi que les petites reconnaissances partielles que ceux-ci font commander par un officier supérieur investi de toute leur confiance, doivent être poussées avec la même vivacité; le combat doit être soutenu avec assez d'énergie pour laisser le tems de tout observer et de bien voir, sans que l'ennemi force à la retraite avant que la mission soit entièrement remplie.

C'est pendant ces reconnaissances de vive force, dans lesquelles il ne faut engager les troupes, en évitant tout combat inutile, qu'autant que cela devient nécessaire pour enlever et conserver le terrain convenable aux observations prescrites, que se font avec le plus de succès les complémens indispensables des reconnaissances topographiques, facilement exécutées par des officiers isolés.

Maintenant que nous avons décrit le plus clairement que nous l'avons pu toutes ces opérations *habituelles* d'avant

postes, d'éclaireurs-flanqueurs, de patrouilles, découvertes et reconnaissances qui tendent toutes au même but, celui de la sûreté de l'armée, dans ses mouvemens comme dans son repos, il sera facile de comprendre le peu de mots qui nous restent à dire de la petite guerre de *partisans*, *surprises*, *embuscades*, *postes* et *retranchemens*.

C'est surtout pour inquiéter l'ennemi qu'on lance des *partis* qui le contraignent, en le menaçant sans cesse d'intercepter ses communications, à se garder partout en force jusque dans ses moindres convois. Il faut donc qu'un partisan reste insaisissable par son active mobilité, en se multipliant en quelque sorte par l'audace de ses coups frappés sûrement sur tous les points vulnérables. Les marches et contremarches continuelles qu'il doit exécuter rapidement et presque toujours de nuit, loin des lieux habités, pour mieux se dérober à tous les yeux, ne lui permettent aucun bagage et d'autres vivres que ceux d'une réserve en biscuit à ne consommer qu'à la dernière extrémité, et faute de pouvoir se procurer le butin de sa pitance journalière. Aussi le partisan qui connaît le mieux les ressources en tout genre du pays qu'il parcourt, et jusqu'au moindre hallier des plis les plus inaperçus du terrain, s'il n'est protégé par la bonne volonté des habitans qui lui servent d'espions fidèles et vigilans, aussi bien que par l'âpre nature des sites accidentés qui lui offrent des refuges inaccessibles, tombe bientôt au pouvoir des *colonnes mobiles* que l'on ne manque jamais d'organiser pour déjouer toutes ses tentatives. Mais si dans l'état actuel de la civilisation européenne, où le chef contient ses troupes par une discipline exacte qui ne permet ni de vexer ni de piller les habitans du théâtre de la guerre, le brigandage d'un véritable *corps de partisans* ne présente plus de grandes difficultés à ré-

primer dès qu'il est signalé ; il n'en est pas de même des hardis coups de main des partis lancés, rappelés et protégés sans cesse par les corps dont ils ne sont détachés que momentanément.

Ces partis, qui ont toujours mission de vérifier, en battant la campagne, les renseignemens statistiques, topographiques et militaires provenant de toute espèce d'investigations, même de celles de l'espionnage, ne doivent rien négliger pour capter la confiance des habitans, de manière à recueillir sûrement ainsi tous les documens qui peuvent intéresser les opérations de l'armée. Ces partis servent quelquefois aussi de guide et d'escorte, à travers le pays ennemi, aux officiers porteurs de dépêches importantes, ou conduisant mystérieusement soit des secours envoyés dans les lieux investis, soit des convois de prisonniers qu'on a hâte de mettre en lieu de sûreté en dérobant leurs traces à l'ennemi.

Les *pièges* et les *embuscades* dressés d'avance en des lieux où l'on se croit sûr d'attirer l'ennemi, quand il n'est pas forcé d'y venir de lui-même, ont bien perdu de leur antique importance, depuis que l'art de la guerre n'en peut plus faire espérer le succès dans les sites accidentés les plus favorables, qu'autant que l'ennemi néglige les mesures de sûreté les plus vulgaires. Il en est de même des *surprises*, qui ne réussissent que par une attaque de vive force aussi sagement conduite qu'audacieusement exécutée, pour enlever un poste, un détachement, un convoi, une grand-garde, fût-ce celle de la porte d'une ville fermée, quand on a quelque intelligence dans l'intérieur de la place. Mais ces opérations, dont les troupes commandées doivent ignorer l'objet connu seulement du chef, parce que le secret est ici de toute rigueur, peuvent être déconcer-

tées aussi bien par les précautions de l'ennemi que par la moindre circonstance fortuite ; il serait donc imprudent d'y engager la troupe, qui risque le plus souvent d'être enveloppée dans sa retraite, sans lui désigner d'avance ses points de ralliement d'après la connaissance parfaite des localités.

Les différens points occupés par des détachemens de troupes, prennent le nom de *postes militaires* ; ils peuvent se trouver isolés et abandonnés à eux-mêmes ; mais le plus habituellement ils forment entr'eux un système défensif, car ce sont ordinairement des sites, des villages, des hameaux, des fermes, des châteaux ou des maisons isolées, des ponts, des gués, des embranchemens de route, des défilés, enfin tous les lieux dont le chef de l'armée juge la possession utile à la sûreté de ses communications et à toutes ses opérations offensives et défensives. Le chef d'un poste doit donc faire de suite ses dispositions pour tirer militairement le parti le plus prompt et le plus avantageux de toutes les ressources naturelles et artificielles que lui présente le terrain où il doit asseoir sa troupe.

Si c'est un défilé d'une longueur de moins de cent mètres, on se place en arrière, ainsi qu'on doit le faire à un embranchement de route pour mieux observer sans être vu, et parce que la portée du fusil donne alors le feu le plus meurtrier pour en défendre l'entrée ; mais dans le cas contraire, c'est en avant qu'on doit tenir ferme, en s'y fortifiant pour mieux résister, en se ménageant une retraite sûrement lente et des retours offensifs contre un ennemi qui faiblirait par crainte de s'être imprudemment engagé.

La défense des gués est très difficile, parce qu'il est rare qu'une rivière n'offre qu'un seul endroit guéable, l'infanterie

franchissant aisément un mètre de profondeur d'eau , et la cavalerie un tiers en sus , en sorte que l'ennemi peut se présenter en face contre le poste qui défend un gué , et tâcher en même tems de le tourner en passant à gué sur d'autres points. En tout cas , un simple épaulement derrière lequel le poste se trouvera abrité , lui laissera toute facilité de diriger le feu rasant le plus meurtrier sur l'eau , et s'il a eu soin d'escarper la rive d'abordage , il pourra profiter du désordre que cet obstacle imprévu jettera dans les rangs de l'ennemi , pour le faire repentir de sa tentative.

La destruction des ponts qui ne sont pas susceptibles de défense , n'a d'autre but que de retarder la marche de l'ennemi , et dans ce cas il faut s'y prendre à tems ; mais tout pont que l'on veut défendre , sans le détruire , doit avoir sa tête suffisamment armée , et ses flancs protégés par les feux en arrière du bord opposé.

La défense d'une maison , d'un hameau , d'un village , repose toujours sur les mêmes principes. Il s'agit d'abord d'occuper militairement la position , en barricadant les issues principales et ne conservant que de petites issues dérobées , faciles à défendre , par lesquelles sortiront les rondes allant placer les sentinelles et vedettes.

Après avoir placé les gardes et les avant-postes , une reconnaissance détaillée des environs met à même d'arrêter le plan général des dispositions et des travaux à exécuter ; on dégrade tous les chemins par lesquels l'ennemi peut s'approcher et dont on n'a pas besoin soi-même pour assurer sa retraite ou ses communications ; on fait abattre les arbres , les haies , les murs de clôture et en général tout ce qui pourrait favoriser une surprise ou gêner la défense ; enfin on a soin

de laisser le champ libre aux feux de l'artillerie, et l'ennemi à découvert sur tous les points où l'attaque lui serait le plus favorable.

Si le poste est assez important pour qu'on veuille en assurer la défense par un réduit, ce réduit sera placé de préférence dans la localité qui présenterait une première enceinte extérieure, avec un point de sûreté intérieur; le cimetière et l'église d'un village offrent ordinairement un emplacement convenable et suffisamment éloigné des maisons les plus voisines, pour qu'on n'ait pas trop de démolitions à effectuer. Les travaux se réduisent alors à boucher les portes et les fenêtres basses, à créneler les murs et à ne laisser qu'une seule issue couverte par un tambour en madriers et en terre battue. Quelquefois on utilise les maisons les plus solides, de manière à former une espèce d'enceinte flanquée. Mais en général l'artillerie a tant de facilités pour mettre le feu à toutes les maisons en bois, qu'il n'y a réellement que les villages dont les maisons construites en pierres ont des jardins entourés de haies vives ou de murailles, qui puissent convenir à la solide assiette d'un grand poste avec réduit.

Dans ce cas, les maisons extérieures sont crénelées, les murs et les haies arasés à une hauteur telle que l'on puisse faire feu par dessus; des fossés sont creusés en avant pour créer un obstacle de plus à l'ennemi, et leurs terres rejetées en arrière pour faire des haies un épaulement à l'épreuve de la mousqueterie; les eaux, s'il y en a, sont détournées pour remplir ces fossés de défense dont les abords doivent laisser l'ennemi entièrement à découvert.

Les abattis, espèce de retranchemens faits avec quelques gros arbres qu'on a coupés en laissant au tronc les branches

principales après les avoir appointies sont, dans un pays boisé, le moyen le plus simple et le plus expéditif pour mettre promptement en état de défense un poste militaire, pour l'organisation duquel on emploie d'ailleurs tous les obstacles usités dans la composition des retranchemens de campagne, et notamment le blockhaus terrassé pour résister au canon.

S'il s'agissait de se défendre dans une maison, on commencerait par en raser le toit, surtout s'il est en chaume, pour se procurer une défense très efficace par-dessus le dernier plancher; toutes les portes et fenêtres seraient barricadées soigneusement avec des madriers et avec les gros meubles, doublant les contrevents pour les mettre à l'épreuve de la mousqueterie; les escaliers seraient enlevés et remplacés par des échelles faciles à retirer dans l'étage supérieur; des masses couvrantes en terre tout autour de la maison, empêchant d'arriver à la sape des murs, en feraient un véritable réduit contre l'artillerie; et des créneaux bien disposés à fleur de terre, à diverses hauteurs et jusque dans les planchers, donneraient le plus beau jeu possible sur tous les points à la mousqueterie des défenseurs, qui organiseraient les vivres et les munitions dans la pièce la plus convenable, pour s'y retirer après la défense successive de chaque pièce et de chaque étage.

Complétons à présent cet exposé rapide de l'occupation et de la défense des postes militaires, par le narré succinct de l'attaque habituellement organisée pour les enlever de vive force.

L'officier chargé de l'attaque commence par bien reconnaître le terrain, la nature et le développement des ouvrages, la position et la valeur du réduit; après s'être exactement informé du nombre des défenseurs en baïonnettes, sabres, canons, de l'esprit qui les anime, et de la force morale provenant des

talens et de l'énergie du chef ; il s'assure par ses yeux des parties des retranchemens les moins bien défendues , et les plus faciles à aborder : puis il arrête d'après le résultat combiné de ces différentes explorations, le plan de ses opérations offensives.

Au point du jour, l'avant-garde arrive sur les avant-postes ; les colonnes se forment, les unes pour l'attaque, et les autres pour la réserve, sur le terrain et dans la position qui leur a été d'avance assignée ; les tirailleurs les couvrant par leur feu, en s'avancant sur les postes extérieurs qu'ils enlèvent. Les obusiers de l'artillerie d'attaque commencent à jouer de front sur plusieurs points , pour jeter du désordre dans la défense, pendant que le canon s'approche depuis cinq cents mètres des ouvrages, pour les battre d'enfilade, jusqu'à trois cents mètres , toujours dans la même direction pour faire taire le feu de leurs batteries. Les tirailleurs continuant à s'avancer, finissent par envelopper le poste attaqué, en déblayant le terrain sur lequel vont marcher les colonnes d'attaque , qui sortant des plis de terrain où elles se tenaient à couvert, dès que le signal de l'attaque générale est donné, franchissent rapidement la distance qui les sépare de l'ennemi , arrivent au secours des tirailleurs, et renversent tous les obstacles de la défense extérieure.

Pendant que les troupes d'attaque prennent l'ordre de bataille le plus analogue aux circonstances locales, et se préparent à accabler l'ennemi , les tirailleurs soutenus par ces masses et par l'artillerie qui achève de détruire les points résistans du réduit, se précipitent partout à la poursuite de l'ennemi et achèvent sa déroute. Mais on n'assure cette complète réussite qu'en appuyant par ses réserves ce nouvel ordre de bataille ; car il arrive aussi que la défense ayant habilement

caché et ménagé la ressource d'une partie de son artillerie , rassemble toutes ses forces pour tenter de reprendre par un coup de vigueur tous ses avantages contre l'attaque qui aurait négligé de faire avancer à tems ses réserves.

Nous reviendrons, au reste , si fréquemment sur cette marche générale de l'attaque et de la défense dans les opérations secondaires de la guerre, que nous croyons inutile de nous y arrêter plus long-tems ici.

§. XXI. *Opérations secondaires. — Organisation et emploi des détachemens. — Marches et retraites. — Positions et manœuvres tendant à les tourner. — Démonstrations et fausses attaques. — Forêts, villages, cours d'eau, défilés, escortes, convois, fourrages, cantonnemens.*

*Organisation et emploi général des détachemens.* — Nous venons de voir comment s'organisent et s'emploient les postes défensifs et les détachemens offensifs pour les petites opérations habituelles de la guerre ; il en est à peu près de même pour les opérations secondaires : seulement comme elles se font toujours sur une échelle plus considérable , on n'y admet en ligne que de véritables corps tactiques composés des trois armes, infanterie, cavalerie, artillerie. Ces armes y sont presque toujours combinées, d'ailleurs, dans des proportions différentes et d'une manière beaucoup plus intime que dans une grande armée , par la nécessité d'imprimer plus de mobilité au détachement, ou bien de lui fournir des moyens plus énergiques de résistance, suivant le but qu'on se propose. Au reste la nature des opérations et les points sur lesquels on les exécute en décident ordinairement , sous le point de vue général d'ensemble de faire agir chaque arme sur le terrain le plus

convenable, sans éloigner l'infanterie de plus de cent pas, et la cavalerie de plus de deux cents pas de l'artillerie, les chaînes étendues des tirailleurs couvrant le corps principal en arrière, ainsi que toutes les manœuvres qu'il exécute.

Ces manœuvres tactiques qui ne doivent jamais dégénérer en mouvemens assez étendus pour engager les détachemens dans des opérations compliquées, peuvent avoir lieu sur le front de l'ennemi aussi bien que sur ses flancs et sur ses derrières; mais les attaques de front étant les moins défavorables à l'ennemi, ne doivent jamais être franchement abordées, que lorsque les autres tentatives ont échoué, ou qu'il devient nécessaire de couvrir la retraite par un combat sérieux.

Aucun des mouvemens, ni aucune des manœuvres d'un détachement qu'il faut avoir constamment soin de couvrir et de flanquer par ses tirailleurs, aussi bien à distance qu'à proximité de l'ennemi, ne doivent s'exécuter que pour concourir de la manière la plus directe et la plus efficace au but général de la guerre. Aussi quoique les attaques d'un détachement aient lieu le plus souvent à l'arme à feu et par un engagement de tirailleurs, il ne faut négliger aucune occasion d'employer utilement le sabre et la baïonnette, soit pour forcer un obstacle contre lequel les feux n'ont point de prise, soit pour une charge à fond qui devient souvent décisive.

C'est à l'officier qui commande à prévoir les combinaisons d'attaque, de défense et de retraite, les plus favorables aux circonstances diverses au milieu desquelles il peut se trouver, en se ménageant les moyens les plus propres à prendre toujours l'attitude convenable pour coopérer le plus efficacement possible au succès du corps dont il est détaché. Tel est l'esprit des principes généraux que nous allons continuer à développer,

pour qu'on puisse le bien saisir et s'en pénétrer de manière à ne jamais perdre de vue le but d'ensemble dans tous les détails de leur application aux cas de guerre les plus fréquens des opérations secondaires.

*Marches et retraites.* — Quoique l'ordre en colonne soit le véritable ordre de la marche, qui a pour but d'amener un corps d'armée à s'établir sur une position, ou bien à combattre sur un champ de bataille, il ne faut pas oublier qu'à proximité de l'ennemi surtout, l'ordre de marche doit être tel qu'il puisse devenir toujours en peu d'instans, par des mouvemens simples et faciles, un véritable ordre en bataille.

Aussi, la connaissance des localités, tant pour les distances que pour le terrain à parcourir, le secret et la célérité qui sont les plus surs moyens de franchir les obstacles, ne suffisant pas toujours à la réussite de la marche d'un détachement, il faut encore disposer les différentes armes qui le composent de telle sorte qu'elles soient toujours en état de se prêter un appui mutuel, sans se gêner jamais et sans aucun désordre, quelque brusque que puisse devenir un changement d'attitude défensive ou offensive. C'est pour cette raison que l'artillerie et les bagages doivent toujours filer par la route principale et la meilleure, sans jamais s'en écarter qu'à la dernière extrémité.

Il est rare que pour un détachement on soit obligé de faire plus d'une colonne de marche ; mais si cela arrivait, les colonnes doivent toujours être en communication entr'elles, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

Dans le cas où l'on est forcé de prêter le flanc à l'ennemi, il faut que la marche devienne en quelque sorte un ordre de bataille mobile, protégé surtout du côté de l'ennemi, par la plus grande activité des meilleurs flanqueurs ; l'avant-garde et

l'arrière-garde se tenant alors constamment à portée et en mesure de s'y rallier , pour couvrir par une première ligne aussitôt déployée et par le feu convenable des tirailleurs de canon , le passage rapide de la colonne de marche , ou son déploiement momentanément obligé contre des forces supérieures.

Nous ne reviendrons pas ici sur les différentes mesures de sûreté qu'un corps en marche doit toujours prendre, pour éviter d'être surpris en tête , en flanc , ou en queue , mais nous ajouterons que les marches de nuit exigent un redoublement des précautions les plus minutieuses. Aussi ne doit-on jamais les entreprendre que lorsqu'une marche toujours plus rapide et plus sûre au point du jour n'y peut suppléer , et dans les cas urgens de retraite pour se dérober à une poursuite trop obstinée qui , dans certaines localités, pourrait compromettre l'arrière-garde et l'exposer à se trouver coupée. C'est au reste ce à quoi l'arrière-garde doit veiller elle-même avec la plus active sollicitude, cherchant sans cesse à disputer le terrain pas à pas, à tout couvrir, à ne jamais se retirer sans combattre : la défense devant rester absolue sur la ligne principale de retraite , et aucune position n'y devant être abandonnée qu'après que l'ennemi a cessé de la disputer.

Quelle que soit la nature du pays que l'on traverse, l'artillerie de l'armée française est devenue maintenant assez mobile, pour que ses tirailleurs de canon fassent toujours partie des détachemens un peu nombreux des flanqueurs, des avant-gardes ou des arrière-gardes de sa cavalerie en pays ouvert , et de son infanterie en terrain fortement accidenté ; ainsi , comme auxiliaire des manœuvres aussi bien que des marches les plus hardies , l'artillerie légère ne sera pas l'un des moindres élémens du succès des opérations secondaires habilement conduites par

les généraux qui sauront comprendre le rôle important qu'elle y doit jouer.

*Positions et manœuvres tendant à les tourner.* — Tout emplacement sur lequel s'établit un corps d'armée ou un détachement, prend le nom de *position*, ainsi que nous l'avons déjà dit ; si le but militaire de l'occupation est de couvrir une partie du pays et d'arrêter l'ennemi, la position est dite *défensive* ; on l'appelle *offensive* quand son occupation a pour objet de menacer l'ennemi par la constante opportunité de diverses attaques.

Il est aisé de comprendre ici, d'après ce que nous avons vu précédemment, que les meilleures positions sont celles qui, n'étant dominées ni sur leur front, ni sur leurs flancs, réunissent ce double caractère d'offensives et de défensives, qui leur donne toute facilité de devenir au besoin des champs de bataille avantageux. C'est pour cette raison que le développement d'une position ne doit jamais excéder celui des troupes en ligne servée, qui doivent en occuper le front et les flancs, déduction faite de la réserve et de la force destinée pour les mesures de sûreté.

La connaissance topographique du site et de ses environs, ainsi que de leurs rapports avec le théâtre de la guerre et les mouvemens probables des armées belligérantes, peuvent seuls décider des inconvéniens et des avantages d'une position ; mais il faut toujours l'étudier en détail, pour s'assurer qu'elle est susceptible de remplir le but qu'on se propose, et pour bien voir par quelles dispositions tactiques ou d'art on pourrait au besoin remédier à ses défauts.

Les obstacles naturels qui peuvent couvrir une position, sont les forêts sans chemins praticables, les ruisseaux non

guéables et dépourvus de ponts, les marais, les chemins creux, les ravins profonds, un terrain sillonné de fossés et de canaux; mais ces obstacles, qui sont toujours excellens pour appuyer les flancs et les derrières, ne permettraient pas que la position pût être offensive, s'ils en masquaient aussi le front ou les divers points par lesquels les troupes doivent passer pour marcher à l'attaque de l'ennemi.

Quand les circonstances de la guerre forcent d'occuper une position défectueuse, les parties faibles doivent être renforcées par des travaux d'art, lorsque le tems le permet; mais avant tout par une judicieuse répartition des troupes, qui puisse compenser le désavantage du terrain en facilitant les manœuvres les plus décisives de la meilleure combinaison des différentes armes: ordinairement l'infanterie forme la principale ligne de défense, l'artillerie battant au loin et flanquant les côtés vulnérables, tandis que la cavalerie, à couvert derrière l'infanterie, se place sur un terrain qui lui permette de fournir ses charges et de se rallier à la réserve qu'on doit toujours se ménager; mais ce sont précisément là de ces règles générales dont les exceptions, fort difficiles à spécifier ailleurs que sur le terrain, ne peuvent être bien comprises que par un habile homme de guerre.

En décrivant l'attaque d'un poste, nous avons eu soin de faire voir qu'on agissait presque toujours à la fois de *vive force* sur le front de l'ennemi, et en *manœuvrant* sur ses flancs; il en est de même pour une position dont tous les points d'attaque doivent être soigneusement reconnus d'avance; ceux qui font sa véritable force et qui en sont en quelque sorte la clé, ne doivent être abordés sérieusement, que lorsqu'on s'est décidé à les enlever à tout prix; car il est moins difficile de se

rendre maître d'un flanc sans appui ou des points même qui flanquent la position.

La manœuvre doit toujours tendre, dans tous les cas, à tromper l'ennemi par des démonstrations sur plusieurs points, en masquant l'attaque principale et en prenant les dispositions d'avant-garde, de colonne d'attaque et de réserve que nous avons déjà détaillées. Ici la réserve, toujours destinée à compléter la victoire ou à couvrir la retraite, doit suivre derrière le centre de la ligne ou de l'aile qui va opérer un effort décisif, et se maintenir à tel prix que ce soit en position de rallier les troupes qui, n'ayant pas réussi dans une première attaque, se reformeront en arrière d'elle pour revenir à la charge.

Les troupes chargées de la défense se divisent aussi en trois parties : la première et la plus nombreuse occupe et défend la position ; la seconde forme la réserve, se place sur la localité la plus centrale ou la plus favorable à soutenir la première ; la troisième reste en observation contre les surprises, fournit les avant-postes et les postes d'appui qui en couvrent le front, les flancs et les derrières.

Les manœuvres tendant à tourner une position, et qui sont les plus décisives, puisqu'en se portant sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi, on compromet ses communications et sa retraite, sont aussi les plus dangereuses, car on ne tourne pas l'ennemi sans s'exposer à être soi-même tourné. Il faut donc que l'ennemi ne puisse s'apercevoir de ce genre de manœuvres que quand il n'a plus ni le tems de les prévenir, ni les moyens de s'y opposer ; et il est bien difficile qu'il en soit ainsi quand ses flancs sont bien appuyés et ses derrières bien assurés. Il suffit alors, pour éluder les manœuvres qui tendent à tourner, de placer par échelons, des détachemens qui se soutiendront

mutuellement en agissant sur les cordes des arcs que sont forcées de parcourir les troupes manœuvrant pour tourner la position. Mais d'un autre côté, quand on a l'infériorité du nombre et qu'on est menacé sur plusieurs points, il ne reste d'autre ressource, dans cette situation critique, que d'organiser la réserve dans une position centrale qui permette d'attaquer partiellement les colonnes ennemies avant leur réunion, et de les déconcerter par la célérité et la vigueur de ces attaques successives.

On ne peut guère cacher les mouvemens des troupes en terrain découvert sans de grands circuits, et sans le feu de nombreux tirailleurs; mais il n'en est pas de même en terrain accidenté et surtout en pays de montagnes. Il n'y a guère là qu'une défensive active prenant l'initiative des mouvemens contre les différentes têtes de colonnes ennemies, avant qu'elles puissent se réunir et manœuvrer de concert, qui soit de nature à déconcerter l'agresseur, en l'empêchant de se rendre maître des vallées et de leurs débouchés pour isoler la position et y accabler ses défenseurs. En définitive, la guerre de montagnes offre, par sa nature même, une foule de chances si variées pour l'attaque et pour la défense, que l'infériorité du nombre peut s'y compenser plus long-tems que partout ailleurs par l'agilité de la troupe, par sa vigueur inépuisable, et par le coup-d'œil sûr et rapide d'un chef expérimenté.

*Démonstrations et fausses attaques.* — Les mouvemens ou préparatifs qui ont pour but de tromper l'ennemi sur de véritables intentions, en le menaçant sur un point pour le forcer à en dégarnir un autre qu'on veut enlever, en lui dérobant ses marches et manœuvres pour frapper un coup décisif, ne doi-

vent jamais avoir lieu qu'avec l'apparence d'opérations réellement praticables.

Les fausses attaques donnent lieu en outre à un engagement plus ou moins sérieux, qu'il faut toujours éviter quand une simple démonstration peut amener les mêmes résultats. Mais si l'on veut attirer l'ennemi loin d'un point tactique décisif, il devient souvent indispensable d'engager assez ses troupes pour qu'une simple contre-marche ne puisse les ramener à tems au secours du véritable point d'attaque.

Quand les fausses attaques ont pour but de masquer des mouvemens offensifs ou rétrogrades, ou bien de donner le change sur la force numérique réelle, elles doivent être conduites avec la plus grande prudence et l'attitude la plus énergique; car de son côté l'ennemi observe les mouvemens et les forces employées, en refusant tout combat qu'il juge inutile; il se tient sur ses gardes pour ne pas se laisser surprendre ou affaiblir même par des succès probables, et il sait enfin qu'il ne doit jamais abandonner la clé de sa position.

*Forêts, villages, cours d'eau, défilés.* — Ce n'est qu'après une reconnaissance exacte des lieux, qu'on peut se rendre compte des obstacles et des appuis que présentent toujours à la fois ces points remarquables d'un théâtre de guerre, et les dispositions offensives et défensives qui s'y rattachent ne doivent être réglées qu'après un mûr examen du but définitif qu'on se propose.

Une *forêt*, avant de la traverser, doit toujours être fouillée en tous sens par des tirailleurs; il serait imprudent de s'y engager sans que le chemin eût été exploré jusqu'à la sortie du fourré, et déblayé ou fasciné au besoin, pour le passage rapide de l'artillerie. Enfin on doit redoubler les précautions ha-

bituelles, pour n'être pas troublé par l'ennemi dans une marche difficile en route de traverse.

Si l'on veut occuper une forêt, c'est à sa lisière que la force principale doit être répartie, en profitant des angles saillans et rentrans qu'elle présente, des bas-fonds, des ravins et des hauteurs, des carrefours, des chemins qui la traversent; la réserve s'établissant derrière les points les plus importants, soit pour s'y maintenir, soit pour protéger la retraite; et les chaînes des tirailleurs défendant les approches de la lisière qu'on renforce par des abattis.

Si l'on veut attaquer une forêt, il faut choisir le point le plus favorable, s'en approcher sans être aperçu, en détournant l'attention de l'ennemi par des attaques simulées ailleurs, et l'aborder sans hésitation après y avoir dirigé les masses convergentes des feux de l'artillerie, pour repousser les défenseurs de la lisière et détruire toute espèce d'obstacles; on pénètre alors au pas de charge, et lançant à propos des nuées de tirailleurs sur les flancs, pour que les réserves viennent soutenir immédiatement les premières troupes qui ont pénétré, et que la cavalerie profite des clairières pour s'avancer rapidement à son tour, en chargeant au besoin l'ennemi qui ferait encore mine de se rallier pour tenir.

La traversée d'un *village* exige une exploration préalable analogue à celle que nous venons d'indiquer pour une marche en forêt, et l'occupation des villages, quoiqu'elle offre en général de grands avantages au parti qui sait le premier s'en saisir, ne doit cependant avoir lieu que lorsque les localités se prêtent à une défense utile à l'ensemble des opérations.

Il importe presque toujours d'occuper en force les villages placés en arrière de la ligne des avant-postes; il en est de

même pour tous ceux qui, situés en avant du front d'opérations, couvrent un pont, une digue, et enfin un passage difficile quelconque. Aussi doit-on s'empresse de s'y établir avant l'ennemi, toutes les fois que l'occasion s'en présente, pour ne pas être obligé de l'en déloger plus tard; l'attaque de vive force d'un village donnant toujours lieu à un combat meurtrier, quand on a laissé le tems d'y organiser la défense, telle que nous l'avons détaillée pour un poste d'appui.

Quand il est nécessaire d'enlever un village, fût-ce à l'improviste, il faut toujours une exacte reconnaissance des localités avant d'en arrêter l'attaque. On dispose alors ordinairement les troupes en trois parties différentes, savoir un sixième pour l'attaque immédiate, trois sixièmes pour les postes de ralliement, et deux sixièmes pour la réserve.

Pendant que les tirailleurs d'infanterie et les éclaireurs de cavalerie couvrent les flancs, les tirailleurs de canon lancent des obus pour essayer de mettre le feu sur plusieurs points à la fois; la masse de l'artillerie établit ses batteries convergentes de manière à éteindre le feu de l'ennemi. On pratique ainsi, tandis que les tirailleurs enlèvent les points d'appui les moins résistans, une trouée pour la colonne d'attaque qui s'avance rapidement, abordant et renversant tout obstacle, à l'aide de la réserve qui la soutient constamment et où elle puise au besoin des troupes fraîches pour renouveler sa tête affaiblie par une résistance désespérée; en conservant cependant à la réserve son caractère important de protection aussi efficace pour la retraite que pour une charge irrésistible.

Il en doit être de même lorsqu'il y a plusieurs colonnes d'attaque sur des points suffisamment rapprochés pour que la réserve leur soit commune; car il serait très imprudent dans ce

cas, de diminuer assez cette réserve en renouvelant à ses frais les têtes de colonne, pour qu'elle ne pût plus suffire à l'appui offensif et défensif des colonnes les plus maltraitées. Il est sage alors de mettre sur-le-champ en pratique le principe de la concentration des forces, en ralliant la colonne qui vient d'échouer pour en renforcer la réserve ; car il vaut mieux décider le succès complet sur un seul point, que de hasarder sur plusieurs points à la fois, de nouvelles tentatives qui ne manqueraient pas de décourager les troupes d'attaque.

C'est toujours un passage difficile que celui d'un *cours d'eau* sous le feu de l'ennemi, que l'on veuille marcher en avant ou que l'on soit en retraite ; aussi doit-on l'effectuer hors de sa vue, toutes les fois que cela se peut, et munir pour en rester maître, les ponts servant à assurer les lignes de communication, d'une tête solide défendue par un détachement suffisant.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails des travaux exécutés par les armes spéciales pour traverser un cours d'eau ; mais nous allons rapidement esquisser les dispositions qu'il faut prendre toutes les fois qu'on est obligé de passer à force ouverte, sur la glace, au gué, sur des bateaux, des pontons, des radeaux, et enfin sur des ponts. Les dispositions premières sont à peu près les mêmes et consistent, en profitant de tous les avantages des circonstances et des localités, à se servir de la force armée pour éloigner l'ennemi, protéger les ouvriers et assurer le passage dont le moment le plus opportun est la pointe du jour.

Après avoir reconnu les rentrants des sinuosités les plus favorables pour dominer le débouché sur l'autre rive, par le feu de batteries convergentes hors d'enfilade et d'écharpe, on

choisira dans l'emplacement se prêtant le mieux au but qu'on se propose dans les opérations subséquentes, le rentrant dont la rive opposée offre à la suite des talus du plus facile accès, le terrain découvert le plus convenable au rapide déploiement des troupes après la traversée. On délogera l'ennemi du moindre îlot à portée et même, si faire se peut, de quelques points voisins du lieu d'atterrage, en calculant le nombre des troupes ainsi lancées dans de simples embarcations, sur la résistance présumée, car il y a tout avantage à s'établir au plus tôt sur les deux rives.

Dès qu'on a réussi à jeter un pont, la marche des troupes commence aussitôt qu'il est achevé, et l'artillerie continue à protéger de ses feux convergens les abords sur la rive du côté de l'ennemi, jusqu'à ce que la nouvelle tête de pont soit occupée par les tirailleurs de canon qui ont passé les premiers. En cas de retraite, il faut aussi, de la rive où l'on se retire, pouvoir écraser la tête du pont qu'on vient de passer, après que les tirailleurs de canon l'ont abandonné les derniers.

Quand on est obligé de jeter plusieurs ponts pour accélérer le passage, la distance entre ces ponts doit être suffisante pour que l'ennemi, resté maître de l'amont du cours d'eau ne puisse, en ruinant le premier pont, déterminer la destruction des autres.

Après les différens passages d'obstacles que nous venons de décrire, on comprendra facilement les précautions indispensables pour exécuter ceux du moindre *défilé*, ne pouvant être traversé par la troupe que dans l'ordre en colonne ou par le flanc. Ne perdons pas de vue que l'ennemi chargé de garder un défilé, peut l'occuper, soit en avant, soit en arrière, ainsi que nous l'avons précédemment établi. S'il est posté en arrière, sondez

et fouillez jusqu'à ce qu'il se montre en force pour tomber rapidement dessus. S'il occupe une position avantageuse non loin de l'entrée, en reployant ses ailes pour les appuyer contre les obstacles insurmontables qui forment le défilé, il a eu soin de la couvrir par une avant-garde, et il n'a pas oublié de protéger sa retraite par une arrière-garde; n'avancez donc qu'avec précaution, et après avoir attaqué simultanément toutes les hauteurs, pour chasser les tirailleurs qui flanquent ses ailes.

Cette attaque se fera par des chaînes de tirailleurs soutenues de réserves assez fortes pour enfoncer les ailes, pendant que le corps principal, placé devant l'entrée du défilé et soutenu par l'artillerie, empêchera l'ennemi de renforcer ses postes de flanc.

Dès qu'on a couronné les hauteurs, on essaie de prendre l'ennemi entre deux feux, pour le forcer à abandonner successivement toutes ses positions, qui sont aussitôt occupées par les réserves des tirailleurs s'échelonnant ainsi à mesure que la colonne s'avance.

Quand la longueur du défilé excède la portée du canon, et que les flancs sont impraticables, il devient si difficile de le forcer, qu'à moins de s'y trouver acculé, il vaut mieux recourir à la ruse pour le tourner, sans cesser pourtant d'inquiéter l'ennemi et de chercher à l'attirer hors de ses lignes par des manœuvres habilement calculées sur la connaissance exacte des localités. S'il y a nécessité absolue, sans aucune autre voie de salut, il faut, en se faisant jour sur l'entrée à coups de canon, s'y précipiter tête baissée, sans la moindre hésitation, le canon tonnant sans relâche par-dessus la tête de colonne qui s'avance toujours en se reformant sans cesse et doublant de vi-

gueur par l'impulsion désespérée de toute sa masse de baïonnettes.

*Escortes, convois, fourrages, cantonnemens.* — L'importance des dépêches ou des convois, la nature du pays que l'on traverse et la proximité plus ou moins grande de l'ennemi, déterminent le genre et la force des escortes. Le but réel de leur mission étant d'assurer avant tout le dépôt qui leur est confié, fût-ce aux dépens de leur propre salut, les escortes se sacrifieront au besoin dans un engagement inévitable, pour donner au convoi le tems d'échapper, mais elles se déroberont autant que possible aux attaques, en cachant soigneusement les heures de départ, la marche, la halte, l'arrivée, et gardant fidèlement le plus grand secret sur leur itinéraire.

Nous n'entrerons ici dans aucun des nombreux détails qu'ont prévu les réglemens spéciaux de police et de sûreté des convois de toute espèce; mais il nous reste quelques mots à dire sur les dispositions habituelles d'une escorte tactique défensive et prête au combat à tout événement.

Le commandant de l'escorte partage en général sa force disponible en trois détachemens, savoir : l'avant-garde avec ses éclaireurs; le corps principal avec ses flanqueurs; enfin l'arrière-garde laissant elle-même à distance quelques éclaireurs en observation. Le corps principal se subdivise à son tour, outre la réserve, en trois postes mobiles d'appui : le premier en tête de la colonne, le second au centre, et le troisième en queue, pour assurer constamment l'ordre et la régularité, ainsi que la facilité des communications dans toute la colonne.

Les proportions entre ces forces destinées à l'escorte et à la défense sont en général, en tête et en queue un huitième, au centre un quart, et en réserve moitié du corps principal.

Comme c'est en définitive sur la réserve que repose la solide résistance d'une défense absolue, on la tient au centre, afin d'être prête à se porter assez à tems en avant d'un point menacé, ou d'un passage d'obstacle, pour donner de suite au convoi, par sa contenance énergique ou par son engagement vigoureux, la facilité de poursuivre sa marche.

La cavalerie d'avant-garde envoie de fréquentes patrouilles sur tous les chemins qui se croisent avec celui que l'on suit, et s'il y a de l'artillerie, les tirailleurs de canon sont répartis à l'avant-garde, à l'arrière-garde, ou sur les flancs, suivant les points sur lesquels on a lieu de concevoir quelque danger d'attaque. La colonne se forme d'ailleurs dans l'ordre qui diminue le plus possible sa profondeur; elle doit marcher sans aucune solution de continuité, prête à se masser et à se parquer dans le moindre espace, pour être plus facile à défendre et à garder.

C'est pendant les obstacles de sa marche, de son départ ou de son arrivée, qu'un convoi présente le plus de chances à l'attaque; l'escorte doit donc redoubler de vigilance dans tous ces cas. Soit qu'on double les attelages dans un passage difficile, soit qu'on détèle ou qu'on attèle pour parquer ou déparquer, les distances et les intervalles des voitures doivent être maintenus sévèrement. Le commandant de l'escorte n'hésitera jamais à faire arrêter la tête du convoi pour serrer les files, quand il ne pourra l'obtenir autrement, afin d'y habituer tout son monde, et qu'en cas d'attaque par des forces supérieures, les flancs soient le moins vulnérables possible.

Si le convoi se fait par eau, le commandant de l'escorte partage sa troupe en quatre détachemens, deux sur les bateaux et un sur chaque rive. En cas d'attaque, les deux tiers de la

troupe sur les bateaux prend terre sur la rive menacée, ou se partage sur les deux rives attaquées, pendant que le convoi dégagé cherche à s'éloigner.

Dans les cas désespérés, il va sans dire qu'il vaut mieux couler bas les bateaux ou brûler les voitures, que de les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi.

Les détachemens pour les *fourrages*, dans un pays occupé par l'ennemi, s'organisent d'une manière analogue à ceux des escortes : les hommes et les voitures chargées ou à charger représentant le convoi, on marche en découverte jusqu'au point désigné pour y faire le fourrage, et l'on prend position ; pendant que le fourrage se fait, la cavalerie pousse des patrouilles assez loin, dans toutes les directions, pour éventer les moindres projets de l'ennemi.

On ne doit, dans aucun cas, envoyer des fourrageurs à plus d'un myriamètre de distance de la station, et des signaux doivent être convenus d'avance pour le rappel du détachement ou pour les secours à lui porter ; c'est le moyen le plus sûr d'éviter les embuscades et les surprises.

Quand l'attaque a lieu pendant que les fourrageurs sont encore à leur besogne, ce qui lui donne le plus de chances de succès, la défense l'ayant prévu s'organise pour tenir l'ennemi en respect pendant le tems nécessaire au rassemblement du convoi fourrageur, et pour repousser l'attaque avec vigueur afin de protéger efficacement le retour.

Les *cantonemens* ont pour but de concilier la facilité des subsistances avec le moindre dérangement de l'ordre en bataille du corps d'armée ; on ne les établira donc que sur un terrain bien reconnu d'avance, convenable à l'attaque comme à la défense, par rapport aux positions de l'ennemi.

C'est une faute, malheureusement si fréquente, que celle de trop étendre ses cantonnemens, et les excellens prétextes manquent si rarement pour la faire commettre, qu'il faut se tenir en garde contre tout ce qui tend à désunir la force tactique ; car on doit préférer sans cesse la sûreté des troupes, même à l'avantage d'un surcroît de bien être, et à plus forte raison à la commodité des chefs.

C'est une habitude vicieuse, à proximité de l'ennemi, que de masser l'infanterie et l'artillerie au centre des cantonnemens, en éparpillant la cavalerie trop au loin ; il vaut mieux des détachemens tactiques des trois armes, plus à portée de communications faciles et couvrant le corps tactique principal. En tout cas, les avant-postes se calculent par la nécessité d'une résistance plus grande que celle assurant la protection des camps et bivouacs, parce que dans les cantonnemens il faut toujours plus de tems pour le complet rassemblement du corps que ces avant-postes sont destinés à couvrir.

L'occupation des cantonnemens, en vue de l'ennemi, se fait après des découvertes partielles, par une reconnaissance générale sur toute la ligne, assurant les communications d'une extrémité à l'autre ; on désigne les points de ralliement, on fortifie les postes isolés, enfin on établit la position du quartier-général, sans laisser en tête, en flanc, ou en queue, la moindre solution de continuité qui puisse offrir à l'ennemi les avantages d'une surprise ou d'une embuscade.

## CHAPITRE VII.

MANŒUVRES DU CHAMP DE BATAILLE ; ATTAQUE ET DÉFENSE  
DES PLACES.

§ XXII. *Manœuvres du champ de bataille. — Règles générales. — Points décisifs. — Ordres généraux de bataille. — Emploi des réserves. — Poursuites.*

*Règles générales.* — Une armée bien conduite, quand elle arrive à proximité de l'ennemi, doit être toujours prête soit à refuser, soit à recevoir, soit à livrer la bataille; et la concentration des forces doit en être assez rapide et assez facile pour répondre en toutes circonstances aux intentions du général à cet égard. Mais fût-ce même à l'improviste, par une de ces rencontres inopinées qui mettent soudainement en présence deux armées cherchant à en venir aux mains, l'habileté du chef consiste à n'en paraître jamais surpris, afin d'accroître la force morale de ses troupes par la promptitude de ses ordres, donnés comme pour un parti pris d'avance, d'exécuter à l'instant même les manœuvres du champ de bataille. La moindre hésitation serait une faute capitale dans ces cas décisifs où la vivacité du coup-d'œil et l'audace des mouvemens improvisent la victoire; car l'hésitation est la seule faute peut-être que les hasards de la guerre n'aient jamais eu l'aveuglement de couronner d'un succès.

Les tacticiens ont divisé les batailles amenées par la volonté de l'un des chefs, sur un terrain préalablement reconnu, dans

une position avantageuse présentant un défi accepté, ou bien fortuitement entre deux armées qui se croisent en marche, en trois classes principales auxquelles ils ont donné les noms de : *offensives*, *défensives* et *imprévues*. Dans ces trois classes ne sont pas comprises les batailles *défensives-offensives* ayant lieu par suite du passage brusque de l'attitude de défense à celle d'attaque, ni les *batailles-doubles* se décidant bien au-delà de la portée du canon du champ de chacune d'elles, par le mouvement stratégique d'un corps agissant extérieurement aux masses principales, quoique sous les ordres d'un même chef. Ainsi, sans attacher à ces classifications ni plus ni moins d'importance qu'elles n'en méritent, rappelons-nous que l'emploi convenable des spécialités des différentes armes, et surtout leurs combinaisons, telles que nous les avons développées dans le chapitre 2<sup>m</sup> de ce Manuel, encadrent et limitent les manœuvres qui fixent le sort des batailles, dans des règles générales aussi faciles à formuler théoriquement que difficiles à pratiquer sur le terrain.

Les conditions suivantes sont au reste de celles auxquelles nul écrivain militaire ne refuse une insertion en première ligne dans ses règles générales de tactique, sur les champs de bataille ; savoir : une connaissance topographique et stratégique de la clé du champ de bataille, fondée tant sur la configuration du terrain que sur la force et les dispositions de l'ennemi ; l'initiative de l'attaque et de la mise en action de toutes les masses présentes, reposant sur l'exécution non équivoque des rapides manœuvres de la concentration des forces, aussi bien que sur l'assurance de faciles communications pour la mise en mouvement de réserves toujours prêtes à compléter une victoire et à couvrir une retraite ; le talent d'assurer le secret, l'opportu-

nité et la célérité des opérations que l'on projette, par des démonstrations qui imposent suffisamment à l'ennemi pour l'induire en de fausses manœuvres; enfin la constante disponibilité de réserves suffisantes pour parer à tout événement et frapper un coup décisif au moment opportun. Mais ajoutons de suite ici que des résolutions audacieuses, exécutées avec hardiesse et confiance du succès, suppléant au nombre, remédiant aux inconvéniens du terrain et aux fautes qu'on aurait commises contre les règles, peuvent souvent enchaîner la fortune, qui semble se plaire au moins autant à déconcerter un surcroît de prudence, qu'à favoriser un excès d'audace.

*Points décisifs.* — La configuration du terrain, ses rapports avec le but stratégique qu'on veut atteindre, et l'emplacement qu'y occupent les forces de deux armées, déterminent habituellement les points décisifs d'un champ de bataille, dont le développement le plus favorable est celui qui se trouve proportionnel au nombre des troupes disponibles.

Ainsi l'on comprend bien que, si le centre est le point décisif des lignes de bataille trop étendues ou morcelées, ce sont les flancs qui sont les points décisifs des lignes serrées, à moins qu'ils ne se trouvent couverts par des obstacles naturels : on voit par suite, quel que soit le point décisif sur lequel les plus grands efforts doivent être dirigés, que le but de toutes combinaisons tactiques exige un champ accessible à toutes les armes et en communication avec la ligne d'opérations; c'est encore une raison pour qu'à la veille d'un combat, on prescrive un ordre de marche qui amène les colonnes sur le flanc des lignes ennemies, en empêchant ses contre-manœuvres.

Le terrain le plus favorable aux manœuvres de champ de

bataille est celui qui, n'étant dominé par aucune hauteur à portée de canon et de fusil, ni gêné par les obstacles d'aucun passage difficile, offre un peu de pente favorisant la découverte des positions occupées par l'ennemi, tandis que des rideaux ou des plis légers peuvent masquer à sa vue et à ses feux directs une partie des mouvemens qu'on a intérêt de lui dérober.

*Ordres généraux de bataille.* — On désigne par le nom de *primitif*, l'ordre de bataille que le général qui veut prendre l'initiative, donne à sa colonne de marche dès que l'avant-garde signale la présence de l'armée ennemie; c'est une manœuvre préparatoire qui, se pliant au terrain et profitant de tous les accidens qui sont de nature à favoriser l'attaque et la défense, consiste à former une ou deux lignes de tous les bataillons disponibles en colonne serrée par division, avec des intervalles suffisans pour les déploiemens.

On s'avance dans cette attitude transitoire, les colonnes présentant leurs têtes respectives sur une même ligne, indiquée aux chefs par le général pour constituer la direction définitive, jusqu'à la distance de six à sept cents mètres, où l'on n'a pas encore à craindre le feu le plus écrasant de l'artillerie; puis, à la faveur d'un rideau de tirailleurs épaissi par leurs batteries d'artillerie légère et sous la protection des batteries de ligne, on prend l'ordre de bataille définitif.

La manière la plus prompte et la plus solide pour les déploiemens successifs ou simultanés des colonnes partielles de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, aussi bien que de toutes les combinaisons des trois armes, est d'opérer par le centre; c'est le seul, parmi tous les déploiemens enseignés par la théorie, qu'on ait pratiqué dans presque toutes les grandes batailles de ce siècle. On comprend aisément d'ailleurs que si la cavalerie

ennemie se lance pour essayer de s'opposer au déploiement de la ligne, on a l'avantage, en commençant son déploiement par le centre, de pouvoir conserver quelques instans de plus ses ailes extrêmes en colonne, pour lui résister avec efficacité, sans engager contre elle le combat de cavalerie qu'elle a sans doute mission de provoquer.

L'ordre de bataille sur trois lignes déployées exige *deux à trois cents mètres* de distance entre les deux premières lignes, pour que la seconde, destinée à servir d'appui et de ralliement à la première dont les vides répondent à ses pleins, soit maintenue hors de portée de la mitraille et des balles, tandis que la troisième ligne composant la réserve reste à *mille mètres* au moins de cette seconde ligne, et à *deux mille mètres* au plus de la première.

A cet ordre régulier dit *en quinconce*, on a préféré avec raison, dans nos dernières campagnes où l'artillerie plus mobile entraînait déjà toujours en jeu, un ordre composé d'une seule ligne soutenue par une réserve. Cet ordre était en quelque sorte plein, car il n'avait d'autres intervalles que ceux reconnus nécessaires aux manœuvres ainsi qu'au ralliement en retraite, derrière la ligne des tirailleurs des trois armes; mais l'infanterie en occupant le centre, la cavalerie était rejetée sur les ailes. On voit de prime-abord ici que la composition, telle que nous l'avons formulé ch. 4, § 12, des brigades de ligne, légère et de réserve, comme élément tactique des divisions et corps d'armée, a pour effet certain d'ajouter à ce nouvel ordre tous les avantages de l'ancien, sans aucun de ses inconvéniens, par une combinaison plus intime, plus résistante et plus mobile, des trois armes.

Une bataille, dans l'état actuel de l'art militaire, est la suite continue d'action de toutes les armes, suivant la combi-

naison où la force mécanique la plus grande qui puisse en résulter, est dirigée de manière à décider la victoire. Examinons donc cette direction relativement aux différens ordres généraux de bataille que peuvent prendre deux corps pour en venir aux mains.

Nous supposerons, pour la clarté de cet examen, l'un des corps immobile, et nous ferons mouvoir l'autre dans les diverses positions de bataille, afin que l'on juge plus distinctement l'effet des différens *angles d'attaque* résultant de la variation de la ligne *du centre d'action*, ainsi qu'on appelle la droite qui joint les centres des projections horizontales des deux corps. Cette ligne de centre d'action restera donc constamment perpendiculaire au corps mobile que nous appelons A, et formera l'angle d'attaque par son intersection avec le milieu du front du corps immobile B (1).

Lorsque la ligne du centre d'action est perpendiculaire aux deux fronts de A et de B, l'angle d'attaque est un angle droit, et c'est la seule position d'équilibre de deux forces absolues égales ; car dès que l'ordre de bataille deviendra *oblique*, soit à droite, soit à gauche, l'angle d'attaque se prononcera plus ou moins aigu, et l'équilibre sera nécessairement rompu : 1° parce que les lignes de tir du corps A, écharpent le front du corps B, tandis que celles du corps B devenues obliques, laissent hors de prise la partie du front du corps A qui dépasse la ligne de tir extrême ; 2° parce que la force absolue du corps A, agissant sur le flanc du corps B, sera d'un effet plus consi-

---

(1) Il est bien entendu que ces notations A et B sont employées dans tout ce qui va suivre, uniquement pour faciliter les explications ; car à la guerre, les deux corps A et B sont également mobiles, et prennent tour à tour toutes les positions indiquées.

dérable , si l'on continue à faire varier l'angle d'attaque et à le faire devenir de plus en plus aigu; les effets de la force absolue du corps A continuant à croître , cette même force prendra de nouveaux degrés d'énergie lorsque l'angle d'attaque passera de zéro sur le flanc de B , à l'état négatif en arrière de B. Si donc l'on considère l'angle d'attaque , à partir de l'angle droit , comme un *levier* de longueur variable produisant des espèces de *momens* de la force attaquante , il s'ensuit que les momens de la force A vont toujours en croissant , à partir de la position primitive , et qu'au contraire les momens de la force B vont toujours en décroissant.

Ainsi , lorsque l'angle d'attaque est égal à l'angle droit , ou que les corps sont en *position directe* , il y a équilibre ; lorsque l'angle d'attaque est égal à la moitié de l'angle droit , ou que l'un des flancs du corps B est *menacé* , le moment de la force du corps B augmente son effet d'environ un tiers ; lorsque l'angle d'attaque est égal au quart de l'angle droit , ou que le corps B est *écharpé et débordé sur son flanc* , le moment de la force du corps A augmente son effet de plus de moitié ; lorsque l'angle d'attaque est zéro , ou que le corps B est *pris en flanc* , par le corps A en *potence* , le moment de la force du corps A fait plus que quadrupler son effet , celui de la force B devenant presque nul ; enfin , lorsque l'angle d'attaque est devenu négatif , ou que le corps B est *pris à revers* , le moment de la force du corps B devient tout-à-fait nul , pendant que celui de la force A produit des effets qui entraînent nécessairement la destruction du corps B , qui se trouve *pris à dos et coupé* , quand l'angle d'attaque négatif redevient un angle droit.

Ce principe des forces absolues égales une fois établi , les .

applications en sont si faciles et les conséquences s'en déduisent si clairement, que nous compléterons en peu de mots l'examen qui nous reste à faire des ordres généraux de bataille dans toutes les circonstances de la guerre.

L'ordre de bataille *direct* ou *parallèle*, quand il n'a pas été amené par une marche sur les derrières de l'ennemi, après l'avoir débordé pour rompre ses communications, n'offre que des chances égales de part et d'autre, ce qui ne tente guère d'habiles généraux. Quant à l'ordre *parallèle-renforcé*, ou débordant sur l'aile d'attaque, outre qu'il exige une supériorité de force capable de contenir tout à la fois le centre et l'aile sur laquelle on ne veut pas opérer, il a le grave inconvénient de ne pouvoir tourner les flancs de la ligne ennemie, qu'en faisant décrire, par l'aile renforcée, un cercle dont l'adversaire tient la corde.

L'ordre *échelonné* sur deux ailes, doit réunir ses derniers échelons pour former une forte réserve; quand on l'emploie contre une seule aile, il en faut renforcer le premier échelon; mais il ne saurait convenir contre le centre, que si la ligne ennemie se trouve trop morcelée ou trop étendue. C'est d'ailleurs une espèce d'ordre oblique, et l'ordre *oblique* est le seul qui convienne à la fois à l'armée inférieure en nombre, pour le meilleur emploi de sa force, et à l'armée supérieure en nombre pour obtenir les résultats les plus décisifs. L'ordre d'attaque en colonne sur le centre et sur une extrémité simultanément, devient décisif contre une ligne resserrée, dès que les troupes qui attaquent l'extrémité sont parvenues à déborder et à tourner l'ennemi.

L'ordre *perpendiculaire* peut être difficilement pris à l'insu de l'ennemi qui, par un renfort facile sur l'extrémité mena-

cée de sa ligne, contre-balance l'effort concentré que l'on médite ; et il est bien rare qu'on ait une assez grande supériorité de force pour prendre l'ordre perpendiculaire sur les deux ailes.

En général , les ordres de bataille varient comme les sites sur lesquels on développe les armées , et leur constitution est évidemment liée à la détermination des points tactiques décisifs des lignes ennemies ; mais il est cependant des ordres de bataille qui ne sont jamais à *prendre à priori* , et qui ne doivent l'être que dans certaines circonstances spéciales. Ainsi , pour qu'un ordre *rentrant* sur le centre fût accidentellement admissible , il faudrait que la ligne ennemie fût la faute grossière de venir tête baissée contre le vide central qu'il présente , sans songer qu'un moindre effort contre les ailes en saillie lui serait plus avantageux.

L'*ordre saillant* ne peut être admissible non plus , qu'accidentellement après un passage de rivière et flanqué par les batteries laissées sur la rive opposée , pour protéger la tête de pont et le développement des forces ; sans ce flanquement , les parties rentrantes de l'ordre , et le saillant lui-même seraient trop faibles pour ne pas être culbutés infailliblement.

L'attaque contre l'extrémité d'une ligne exige que l'armée qui veut l'opérer , prenne les mesures nécessaires pour masquer ce mouvement , en cachant la marche de sa colonne par tous les moyens possibles , fût-ce même à défaut des plis du terrain , par une fausse attaque de front. En général , on doit chercher à attirer l'attention de l'ennemi du côté opposé à celui où l'on veut frapper un coup décisif , et c'est là le grand avantage des ordres d'attaque en échelons ; mais , quand l'ennemi occupe une position défensive perpendiculaire à un fleuve , ou qu'il

y appuie une de ses ailes, ce n'est que par un effort concentré contre l'aile éloignée du fleuve, qu'on peut ou l'enlever ou la refouler contre l'obstacle, de manière à décider la victoire.

Ce que nous venons de dire sur les ordres généraux de bataille est vrai pour l'offensive comme pour la défensive; seulement dans cette dernière attitude prise même sur un terrain connu et préparé d'avance, on doit modifier la ligne de bataille primitive, en raison des mouvemens offensifs de l'ennemi, et manœuvrer ses réserves en conséquence; mais il faut bien se garder de se laisser attirer par l'ennemi sur un champ de bataille moins favorable à la défensive qu'on a voulu garder.

C'est au reste une faute capitale, quand on est supérieur en nombre, d'attendre l'ennemi en position et surtout de déployer la totalité de ses forces sur la défensive; il faut au contraire ne présenter en ligne que la force suffisante pour le contenir, et manœuvrer avec le reste pour le déborder ou le tourner. C'est pour cette raison qu'une armée supérieure en nombre ne doit jamais prendre position en arrière d'un défilé, car elle y serait réduite à la défensive, puisque les mêmes obstacles existent pour l'attaque de part et d'autre.

Une armée immobile dans une position, peut toujours être tournée et écrasée sur une de ses ailes; et ce n'est qu'en manœuvrant qu'on peut avec succès, attaquer l'ennemi au milieu de ses mouvemens; car une colonne en marche attaquée en tête, est dans la même situation qu'une ligne continue attaquée sur une extrémité. Ainsi, dans tous les cas, et quelle que soit sa position, l'attitude défensive-offensive est celle qui convient invariablement à une armée attaquée.

L'*emploi des réserves*, au commencement du combat, est une faute très grave, car leur ressource est précisément calculée pour la fin de la bataille, soit pour frapper le coup décisif du succès, soit pour couvrir la retraite; mais ce serait une faute presque aussi grave, de ne pas employer à tems les réserves pour compléter et assurer les résultats de la victoire.

L'habileté consiste à faire donner la réserve, tenue à portée, plutôt en colonne que déployée, soit pour rétablir un équilibre rompu tout-à-fait entre les premières lignes de bataille, soit pour achever la déroute de l'armée battue, en jetant le désordre jusque dans ses réserves: la victoire étant rarement décisive quand elle n'a donné que l'avantage de rester maître du champ de bataille.

La *poursuite* d'un ennemi battu exige, pour ne pas risquer de compromettre en un instant tous les succès de la bataille gagnée, que la prudence et la circonspection s'échelonnent en quelque sorte afin d'activer et d'assurer la célérité de manœuvres offensives continues; il faut donc avoir soin de ne jamais s'engager de manière à prêter forcément le flanc, dans le cas où l'armée poursuivie viendrait à bout de changer sa ligne de retraite, et de masquer, par une démonstration habile, l'opportunité d'un retour offensif capable de convertir sa défaite en triomphe. Enfin il n'est pas sage non plus de pousser le vaincu à ces actes de désespoir qui peuvent devenir si funestes au vainqueur.

§ XXIII. *Attaque et défense des places. — Moyens d'attaque réguliers et irréguliers. — Siège en règle. — Investissement. — Dépôts de tranchée. — Première, seconde et troisième parallèles. — Brèche. — Assaut. — Résumé de la défense.*

*Moyens d'attaque réguliers et irréguliers.* — Nous venons de voir combien sont variables, dans les batailles, les meilleures combinaisons de l'attaque et de la défense ; quoique subordonnées dans leur exécution aux lois générales de la tactique, elles n'ont pour ainsi dire aucune règle fixe, et leur soudaine conception n'a pas d'autres limites que celle de l'étendue du génie de l'homme de guerre dont elles semblent parfois émaner spontanément.

Mais il n'en est pas de même des moyens de l'attaque et de la défense des places, qui ont des règles à peu près-fixes et généralement connues pour un siège régulier. C'est au reste le seul dont l'ensemble nous paraisse devoir être indiqué ici, non pas seulement parce qu'il est d'une réussite certaine en un tems donné, mais parce que tout autre moyen irrégulier ne peut être tenté que pour gagner un tems absolument nécessaire, et contre une faible garnison qui se défend mal.

Ainsi, par exemple, la *surprise-escalade* ne peut guère réussir que de nuit, contre une place de peu de relief, dont la garnison n'est en aucune manière en proportion du développement des fortifications : le *bombardement* n'a de chances que contre une garnison très faible qui doit en même tems se défendre de l'extérieur et de l'intérieur, et même quand on le prolonge inutilement, il dénote le peu de moyens d'attaquer la place en règle ; le *blocus* n'est un moyen réellement offensif que contre une place qui, par le manque de défenseurs et

de vivres , subit ainsi l'impérieuse nécessité de se rendre à discrétion ; autrement le blocus est plus dangereux qu'utile contre une garnison assez forte et assez brave pour faire des sorties où elle est sûre de remporter des succès et de se procurer des vivres ; quant à l'*observation* d'une place , son but principal est de tenir en échec la garnison , en l'empêchant d'agir à l'extérieur.

*Siège en règle.* — Dès qu'on s'est décidé à faire un siège en règle , la série des opérations suit une marche invariable et littéralement soumise à des règles fixes, d'une rigueur mathématique ; mais on comprend bien que, sans s'écarter en rien de la régularité de son tracé , cette marche peut être forcée , par les localités, de prendre une allure plus ou moins lente , de même qu'elle reçoit une impulsion plus ou moins vive du caractère du chef. C'est au reste de l'ensemble et des détails tactiques d'un siège régulier, que nous allons nous occuper principalement dans ce qui va suivre , sans nous arrêter aux moyens d'exécution prévus par les réglemens des armes spéciales, qu'autant que cela nous paraîtra nécessaire pour bien marquer les points d'attache de leurs spécialités. Les figures de la pl. 4 sont dessinées de manière à rendre aussi clair que possible tout ce qui a rapport à un siège régulier.

La reconnaissance des abords de la place étant faite et le siège arrêté , on procède à l'investissement, qui consiste à cerner la place et à l'entourer d'un cordon de troupes destinées à empêcher tout secours extérieur. Le corps d'investissement qui n'est habituellement que le tiers de la totalité de l'armée assiégeante, doit marcher jour et nuit pour arriver avec le plus grand secret dans une position où il ne puisse être aperçu et

qui cependant ne soit pas distante de la place de plus de six à huit kilomètres. Là, il se partage de suite en divisions qui se répandent sur la circonférence d'un même rayon; de cette première station on se porte à une seconde plus rapprochée de la place, quoiqu'à l'abri de son canon; puis à une troisième, jusque sur les glacis de la place, pour s'emparer de tout ce qui peut être utile à l'armée assiégeante, et si la garnison faible se retire en désordre, on essaie de pénétrer avec elle dans la place.

Pendant ce mouvement du corps investissant, l'armée de siège qui le suit en trainant avec elle tout le matériel nécessaire, prend position autour de la place à la distance de trois à quatre kilomètres; on a d'ailleurs soin, en s'avancant pour établir le corps d'investissement, de noter outre les routes, les accidens de terrain et les moindres voies de communication, les plus petits sentiers par lesquels pourrait s'échapper de la place un homme qui voudrait se défilier des postes de surveillance. On complète ainsi la reconnaissance des abords par tous les renseignemens qui peuvent servir à la formation du plan directeur du siège, à la détermination du front d'attaque, ainsi que des travaux et des moyens de toute espèce, à l'aide desquels on peut préparer et assurer la réussite des opérations.

Ce complément de reconnaissance, sur tous les élémens de la fortification de la place et de la configuration du terrain extérieur, est d'autant plus important que l'armée de siège peut devenir victime d'une reconnaissance mal faite.

Les postes qui laissent apercevoir les ouvrages de la place, sans être trop en prise à ses feux ni trop difficiles à défendre, sont les meilleurs à occuper. On les sépare d'environ cent mètres, sans aucune solution de continuité; et des patrouilles

nombreuses parcourront le terrain , la faiblesse des détachemens qui se retireront de jour hors d'atteinte du canon de la place, devant être soutenue par un renfort convenablement disposé sur leurs derrières. Cette réserve ordinairement double du corps d'investissement , doit avoir toujours moitié de son monde sous les armes.

Les lignes de *contrevallation*, à 2400 mètres de la place, et de *circonvallation*, à 3000 mètres environ des ouvrages avancés, protégeant l'assiégeant d'une part contre les sorties, et de l'autre contre les secours extérieurs, ne sont plus d'usage. Ces lignes laissent à peu près 300 mètres de distance entr'elles et le camp renfermant les parcs d'artillerie, d'attirails et d'ouvriers du génie. On leur préfère maintenant avec raison, si l'on craint l'arrivée de secours extérieurs capables de faire lever le siège, une seconde armée d'observation chargée de protéger les convois, de repousser toute tentative de ce genre et qui puisse se joindre au corps assiégeant en cas de besoin.

Si la place est couverte par un camp retranché, l'armée de siège doit commencer ses opérations par la prise de ce camp; dans le cas où la place est munie d'une citadelle de quelque importance, les travaux du siège doivent se pousser à la fois contre les fortifications de l'une et de l'autre.

Une fois l'investissement achevé, et la tranchée ouverte, une place forte peut être considérée comme un champ de bataille borné par la portée du canon des ouvrages les plus avancés vers la campagne. La faiblesse de la défense tient donc alors au front resserré d'attaque de l'assiégeant, qui de toutes parts enveloppe l'assiégé. Aussi l'assiégeant, tend-il d'une manière continue à resserrer de plus en plus le front d'attaque pour amener le choc corps à corps, tandis que l'assiégé cherche

constamment à le retarder , parce que ce choc est presque toujours , pour une force mécaniquement inférieure , le signal de la reddition.

Les feux de la place , les coups de vigueur de sa garnison , les difficultés du terrain , les inondations , les manœuvres d'eau , la guerre souterraine , le relief des contr'escarpes et des escarpes , tels sont les principaux obstacles que l'attaquant doit paralyser et renverser par une force active supérieure toujours prête à combattre , aussi bien que par des travaux cheminant assez sûrement et d'une manière assez continue pour amener progressivement l'emploi convenable des moyens destructeurs les plus puissans , celui des batteries successives de l'artillerie , et enfin de son canon de brèche , ce rapide et irrésistible démolisseur du corps de place.

Les figures de la pl. 4 ont été dessinées de manière à rendre aussi claires que possible les opérations d'un siège en règle.

On nomme *dépôts de tranchée* les magasins de fascines , gabions , claies et généralement de tous les outils des ateliers de travailleurs ; on en établit sur les capitales , à portée bien entendu du service de la tranchée , et de manière que les communications soient toujours faciles ; mais on les cache dans les plis du terrain , et on les protège au besoin par un épaulement , pour les mettre hors de prise du feu de l'ennemi. Il y a ordinairement un dépôt de tranchée pour chaque attaque , et l'ensemble des dépôts comprend celui des travaux effectués sur les capitales.

L'emplacement de la *première parallèle* doit se tracer à la brune et seulement à *six cents mètres* du corps de place. A cette distance on n'est pas hors de portée du canon de la place , mais outre l'avantage de ne pas craindre une sortie im-

possible à l'ennemi, qui se ferait couper sans aucun doute, on a la facilité du tir à ricochet pour éteindre le feu des batteries de la place. Il est bon d'assurer la rectitude du tracé, en le faisant indiquer par des sous-officiers de sapeurs isolés et chargés de faire les signaux convenables.

Pendant l'ouverture de la tranchée, on construit les communications avec les dépôts, et ces boyaux de tranchée doivent être soigneusement défilés des feux de la place. Quelle que soit la nature de la défense, l'armée de siège est là pour protéger tous les travailleurs, prête à repousser toute attaque brusquée de la garnison, par une *garde de tranchée* de la force en général des trois quarts de la garnison de la place. Cette garde doit employer la baïonnette de préférence, et sa réserve de cavalerie doit l'appuyer au besoin en sortant de ses épaulemens, par une charge assez vigoureuse pour forcer l'ennemi à se retirer.

Les travailleurs de nuit sont remplacés par les travailleurs de jour qui achèvent la tranchée, et sitôt que la première parallèle est terminée, on se porte sur les capitales pour procéder au tracé de la seconde parallèle, ordinairement à moitié distance de la première et de la troisième, qui reste invariablement fixée à *soixante mètres* des glacis. Les zig-zags de communication entre la seconde et la troisième parallèle, sont protégés par des feux de mousqueterie partant de demi-places d'armes disposées de distance en distance dans les boyaux de tranchée, mais ces communications ne doivent jamais gêner l'artillerie dans la ligne de tir en arrière.

L'artillerie de l'attaquant, par ses tirs convergens, contrebat avec avantage celle de l'assiégé, détruit les masses couvrantes, balaie les terre-pleins, et l'on parvient à couronner

à tems la crête du chemin couvert ; mais il est inutile de prolonger ce couronnement du chemin couvert au-delà de l'emplacement des batteries de brèche , car la demi-lune doit avoir été prise préalablement, et même son réduit désarmé.

On arrive ainsi, à force de courage et de travail, à ouvrir le corps de place par les batteries de *brèche*, et enfin à donner l'*assaut*.

La brèche est praticable dès qu'un fantassin armé peut la gravir, et l'ouverture de vingt-quatre mètres que font ordinairement quatre bouches à feu est suffisante pour donner l'assaut ; mais il faut de plus , pour que l'assaut puisse avoir un heureux succès , que les feux de flanc de l'artillerie des remparts étant suffisamment éteints, un cheminement à couvert puisse conduire les troupes au pied des brèches , sous la protection de quelques retranchemens d'attaque construits à une distance convenable et suffisamment développés en raison de la résistance probable de l'ennemi.

L'assiégeant, maître du haut de la brèche , y fera ses établissemens et se rendra maître de la place sans jamais refuser une honorable capitulation à une belle défense.

Voici d'ailleurs en quoi consiste le *résumé de la défense* : repousser les tentatives violentes de l'ennemi par les armes de jet , en employant contre les attaques et les progrès méthodiques du siège le jeu alternatif des coups de vigueur et des feux verticaux ; ménager dans la première période de la défense les munitions de guerre et de bouche, pour n'en point manquer lorsqu'il s'agira de donner aux feux de la place toute leur intensité ; empêcher ou retarder le plus possible l'établissement des batteries de brèche et des contre-batteries ; préparer, pour défendre les brèches, des mines sous leurs décombres afin de

les rendre impraticables et d'en renverser l'ennemi; se ménager des ressources intérieures dont la plus précieuse est un retranchement en arrière de la face du bastion, ce qui décourage l'ennemi par la perspective d'un nouvel assaut; enfin ne jamais se rendre tant qu'on peut opposer à l'assaillant un front égal à celui qu'il développe sur la brèche.

---

## CHAPITRE VIII.

### GRANDES OPÉRATIONS STRATÉGIQUES.

#### § XXIV. *Objet, esprit et maximes fondamentales de la stratégie.*

Le plus simple calcul de la moindre opération stratégique étant basé à la fois sur la configuration du terrain et sur la marche des troupes, nous répéterons encore avant tout ici, qu'il est indispensable de se préparer à l'étude de la stratégie par l'habitude des exercices du coup-d'œil et des reconnaissances militaires. C'est en effet le seul moyen d'apprendre à diriger sur le théâtre de la guerre ces grandes opérations stratégiques qui précèdent et suivent le choc des masses. Alors l'armée doit bivouaquer et n'avoir de tentes que pour les chefs qui ont besoin d'écrire et de consulter la carte, encore doit-on leur ordonner de ne jamais coucher dans une maison. Au reste les tentes pour le soldat sont moins saines qu'un bivouac où quelques planches et un peu de paille l'abritent du vent, tandis qu'il dort les pieds au feu dont le voisinage sèche promptement le terrain sur lequel il se couche.

*L'objet principal de la stratégie est d'ajouter à la force de*

l'armée tous les avantages du terrain et de préparer à la tactique les manœuvres les plus convenables pour désorganiser les masses ennemies. Mais il ne suffit pas de la science militaire qui consiste à prévoir dans un plan de campagne tout ce que l'ennemi peut faire et les moyens de le déjouer, pour arriver à ces grandes combinaisons stratégiques dont les résultats sont presque toujours décisifs, il faut encore posséder outre le génie qui modifie à l'infini ses plans de campagne selon les circonstances et le moral du soldat, l'habileté d'exécution qui rétablit sans cesse entre les forces actives et le terrain, des rapports intimes et relatifs au but qu'on se propose.

Quoique les opérations stratégiques puissent se partager théoriquement en *offensives* et *défensives*, on doit toujours calculer leur exécution pratique pour ce double but, car de toutes les combinaisons de la guerre, la plus délicate peut-être est le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif. Mais d'un autre côté l'on ne doit jamais perdre de vue qu'il ne faut avoir qu'une seule ligne *d'opérations*, qu'on doit la conserver soigneusement, ne l'abandonner que par suite de circonstances majeures, et que savoir la changer habilement c'est concevoir et mettre à profit l'un des plus grands secrets de l'art de la guerre.

La stratégie considérée sous le point de vue de *l'offensive générale*, consiste à choisir les points frontières les plus convenables pour le rassemblement des forces et pour mettre à l'abri de toute insulte, les approvisionnemens destinés à alimenter la guerre ; elle rattache à cette base de départ des opérations, les routes que l'armée doit suivre en s'avancant sur le territoire ennemi, ainsi que les points importants qu'il faudra attaquer et occuper, pour assurer les voies de communication et couvrir le

terrain conquis, en tendant constamment à la possession de l'objectif principal. Parmi ces points importants se trouvent naturellement les places fortes et les grands obstacles territoriaux à éluder en les tournant, à observer, à enlever, afin que l'armée offensive puisse avoir tous les cinq ou six jours de marche, soit une place forte, soit une position retranchée sur la ligne d'opération, pour y réunir des magasins de bouche et de guerre, y organiser les convois et en faire un centre de mouvement, un point de repère qui raccourcisse la ligne d'opération.

Parmi tous ces points géographiques qui constituent pour ainsi dire les cases de l'échiquier de la guerre, les plus importants doivent être successivement occupés jusqu'à ce que l'armée se trouve enfin en présence des masses ennemies, sur le champ de bataille le plus opportun et le plus favorable à la lutte, tant par l'influence du véritable point stratégique de la position, que par les avantages tactiques tenant à la facilité des rapides manœuvres, indépendamment de la supériorité du nombre, de la bravoure, de la discipline des troupes et de l'énergie morale du soldat.

La stratégie considérée sous le point de vue de la *défensive générale* consiste à opposer à l'ennemi la combinaison incessante des forces actives et de tous les obstacles que l'art et la nature ont élevés sur la surface du théâtre de la guerre, depuis la frontière d'invasion jusqu'à l'objectif principal. C'est en prenant des points d'appui sur ces obstacles, devenus en quelque sorte permanents par leur continuité, qu'on favorise les manœuvres définitives sur toutes les directions, et que l'on vient à bout d'en compenser le désavantage en paralysant les manœuvres offensives de l'ennemi. Sous ce rapport les positions de flanc inexpugnables, sont les plus favorables pour les diver-

sions et les retours offensifs ; mais c'est surtout dans les opérations de la stratégie défensive, qu'un général doit être toujours prêt à combattre au besoin , pour couvrir sa ligne de retraite , dès que l'ennemi paraît menacer sérieusement son front , ses flancs , ou ses derrières.

Le véritable esprit des mouvemens stratégiques tant offensifs que défensifs, en exécution d'un plan d'opérations habilement conçu , repose en grande partie sur le mode de déployer les masses relativement au terrain et aux lignes ennemies , c'est-à-dire sur l'établissement du front *d'opérations*. Au début d'une campagne c'est le talent du général qui impose le plus à tous les yeux par le prestige de la supériorité du génie, et c'était éminemment celui du plus grand homme de guerre de tout les tems peut-être, de Napoléon.

Parmi les masses inertes que la stratégie comprend dans l'étude géographique de son échiquier de guerre , les plus remarquables sont le désert , la mer , les lacs , les marais , les chaînes de montagnes, les fleuves; les villes, les routes et les places fortes ne viennent qu'après, et de tous les obstacles qui s'opposent à la marche d'une armée , le plus difficile à franchir , c'est le désert en première ligne, puis les montagnes , et enfin les larges fleuves ; quant aux places fortes , il est inutile de revenir ici sur tout ce que nous en avons dit précédemment.

La mer offre des facilités pour les approvisionnemens , les renforts et les diversions ; elle sert aussi d'appui, ainsi que les grands lacs , tout en favorisant les mouvemens des armées. Quant aux marais, ils se présentent le plus souvent comme des défilés capables de couvrir une position , et les fleuves doivent être classés parmi les lignes naturelles de communication et

de défense qui offrent les moyens d'alimenter les armées et de s'opposer à leurs entreprises.

Les villes sont ordinairement d'une importance politique plus ou moins grande, en même tems que des nœuds de communications, en sorte que leur occupation offre, indépendamment de grandes ressources en tout genre, l'avantage de diriger les masses sur plus d'un objectif, par la combinaison de mouvemens multipliés partant d'un centre suffisant. L'assiette des villes au débouché des vallées, à l'embranchement des routes, sur les rives d'un fleuve, livre d'ailleurs presque toujours la clé des passages importans, qui servent soit à déboucher contre l'ennemi, soit à arrêter ses têtes de colonnes.

Les routes forment avec les canaux tout le système habituel des communications d'un pays, et sous ce rapport, ce sont en quelque sorte les principaux organes de la vitalité de la stratégie. C'est au moyen des routes que les colonnes de marche atteignent, outre la célérité désirable, la facilité de communiquer, de se flanquer, de se secourir mutuellement, enfin de s'échelonner jusqu'à la conquête de l'objectif principal.

Le calcul exact des distances et du tems nécessaire à les parcourir, la concentration des masses, la rapidité des marches, enfin la connaissance parfaite des localités et du moral des troupes sont en définitive, le résumé des élémens indispensables pour assurer toute combinaison de guerre, ou toute opération stratégique.

C'est en effet de la concentration des masses et de leur emploi convenable sur les points décisifs que dépend une véritable supériorité stratégique, et les hasards même de la guerre les compromettront bien rarement, si la rapidité des marches

pour tromper , prévenir et déconcerter l'ennemi , y répond en multipliant pour ainsi dire la force active.

Au reste , c'est dans l'initiative des mouvemens que consiste principalement la supériorité de l'offensive sur la défensive; mais il est bien entendu qu'une fois commencée, l'offensive doit être soutenue jusqu'à la dernière extrémité. On sait en effet que le moral de l'armée s'affaiblit par les retraites les plus habiles, qui coûtent toujours plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes où l'ennemi perd à peu près autant que vous , tandis que dans une retraite vous perdez sans qu'il perde, et de plus il regagne forcément toutes les chances de succès de l'offensive que vous lui avez abandonnée. L'opportunité même de retours offensifs habilement exécutés , ne donne alors que peu de chances favorables contre l'offensive.

§ XXV. *Bases d'opérations et d'approvisionnement. — Objectif. — Front d'opération. — Ligne directrice. — Changement de ligne d'opération, marches-manceuvres; diversions, détachemens, retraites.*

*Bases d'opérations et d'approvisionnement.* — La guerre conduite méthodiquement à son but, conformément aux principes et aux règles de l'art, doit être faite avec des forces proportionnées aux obstacles que l'on aura pu prévoir, et sur une base unique d'opérations pour la même frontière. Cette base établie solidement sur la ligne territoriale naturelle ou artificielle, doit avoir ses extrémités fortement appuyées à des obstacles aussi insurmontables que faire se peut, et sa direction conforme à la configuration de la frontière. Si l'on peut obtenir une direction qui présente à l'ennemi l'arc dont on oc-

cupe la corde , on aura l'avantage par sa courbure de pouvoir menacer ses flancs et ses derrières ; mais en général les bases ont des saillans et des rentrans inévitables , dont il faut tirer parti pour opposer le plus d'obstacles à la base opposée , en cherchant à en déborder les extrémités.

Quand on ne voit pour l'offensive d'autre base convenable d'opérations , que celle reconnue sur le pays ennemi , il faut s'y porter subitement en force suffisante pour s'y établir solidement , mais sans oublier qu'il est de principe que la réunion de divers corps d'armée ne doit jamais se faire trop près de l'ennemi , parce que non seulement l'ennemi , en concentrant ses forces , peut empêcher leur jonction , mais qu'il peut encore les battre séparément.

Pour prendre possession de sa base d'opérations , il faut donc ébranler successivement les différens corps par échelons , et tromper l'ennemi par des démonstrations , afin de les y rallier sur cette base , sans que l'ennemi puisse deviner l'objectif choisi.

Les bases d'approvisionnement doivent être en nombre suffisant pour assurer le service de l'armée sur sa ligne de mouvement , par des communications faciles suivant les lignes les plus courtes , et hors de toute insulte. La base principale doit avoir assez de développement pour suffire à tous les besoins , sans aucun obstacle qui puisse gêner les lignes alimentaires. Des bases temporaires d'approvisionnement doivent s'échelonner pour diminuer les inconvéniens des grandes distances qui séparent quelquefois les corps d'armée de la base primitive.

*Objectif , front d'opérations , ligne directrice.* — Les points géographiques dont l'importance est permanente , sont par

cela même, ainsi que nous l'avons déjà dit, les points stratégiques parmi lesquels se trouvent ordinairement les points décisifs qui fixent le choix de la ligne d'opérations. C'est d'ailleurs, par la juste appréciation de l'importance de ces points décisifs, qu'on arrive à connaître laquelle des extrémités de la ligne ennemie on doit chercher de préférence à séparer de sa base et de ses corps secondaires pour la rejeter contre l'obstacle majeur sur lequel elle s'appuyait. Mais il faut bien se garder d'agir suivant les intentions de l'ennemi, dans la direction d'une opération aussi importante, non plus que dans aucune autre, car s'il est une maxime de guerre absolue, c'est celle de ne jamais faire ce que veut l'ennemi, précisément parce qu'il le désire.

Le véritable objectif des opérations n'est autre que le principal point décisif du théâtre de la guerre, et s'il peut y avoir plusieurs points décisifs, à coup sûr, il en est un dont l'importance domine celle de tous les autres. C'est donc celui-là qu'on doit prendre pour *seul objectif principal*; car la multiplicité des objectifs serait incompatible avec le principe fondamental de la guerre, la concentration des masses.

Si l'éloignement de l'objectif principal demande une ligne de mouvement trop étendue par rapport à la base primitive, il faut créer sur la ligne directrice du mouvement des bases auxiliaires successives en nombre suffisant; car ce n'est qu'en s'échelonnant ainsi méthodiquement que l'on peut arriver à l'occupation solide de l'objectif principal, qui décide ordinairement du succès de la campagne.

Dans un front d'opérations stratégiques comme dans une ligne de manœuvres tactiques, les flancs sont toujours les parties faibles; aussi l'armée qui marche à la conquête d'un

pays, cherche en général à appuyer ses deux ailes à des pays neutres, ou à de grands obstacles naturels, tels que des fleuves et des chaînes de montagne; il peut arriver cependant qu'une de ses ailes seulement soit appuyée, ou même qu'elle ait ses deux ailes à découvert.

Dans le premier cas où la ligne d'opération peut appuyer indifféremment sur la gauche ou sur la droite, on n'a plus qu'à veiller à n'être pas percé sur son front; car c'est l'avantage stratégique le plus considérable que l'ennemi puisse obtenir, que celui d'isoler les deux parties séparées, et de les rejeter en sens inverse de leur ligne commune de retraite, ainsi que de leur base d'approvisionnement; dans le second cas, on est dans la nécessité de s'appuyer à l'aile soutenue, et la ligne d'opération s'ensuit de ce côté; enfin, dans le dernier cas, où la ligne d'opération devient perpendiculaire sur le milieu de la ligne de marche de l'armée, il faut tenir les divers corps bien appuyés sur le centre et ne jamais s'en séparer, afin de ne pas multiplier la difficulté déjà fort grande d'avoir deux flancs à découvert. Cette difficulté, quand elle amène la crise où l'ennemi menace de vous envelopper, ne peut être effectivement surmontée qu'en rassemblant assez rapidement ses forces pour menacer soi-même l'ennemi d'un mouvement offensif tel qu'il n'ose plus se dégarnir pour inquiéter vos flancs.

En général, un front d'opérations doit avoir un développement *minimum*, des appuis sur ses flancs, et des communications faciles avec tous les points de la ligne directrice, se reliant elle-même aux lignes accessoires.

La direction générale du déploiement stratégique des masses, vis-à-vis de l'ennemi dont on cherche à se rapprocher, peut être

\*

parallèle, oblique, ou perpendiculaire, et voici les avantages et les inconvéniens qui en résultent ordinairement :

L'ordre parallèle laissant le même espace entre les deux déploiemens opposés, permet de menacer à volonté les deux flancs ou le centre de la ligne ennemie, et donne la facilité de concentrer les plus grands efforts sur le point décisif, sans opérer de grands mouvemens;

L'ordre oblique a l'inconvénient de têtes de colonne à distances trop inégales pour concentrer rapidement des forces suffisantes sur le point reconnu le plus favorable;

L'ordre perpendiculaire plaçant les masses sur une ligne parallèle à la directrice de mouvement de celle de l'ennemi, ne peut empêcher la concentration de cet ennemi, et laisse à découvert sa propre ligne d'opération.

Au reste, quel que soit celui des ordres que l'on ait adopté, car tous peuvent avoir des avantages spéciaux dans certaines circonstances, il ne faut jamais commettre la faute d'opérer par des directions éloignées entr'elles et sans communications; car, à moins que les corps détachés ne soient indépendans dans leurs opérations, et se dirigeant vers un point fixe sur lequel ils doivent marcher sans hésiter et sans de nouveaux ordres, la colonne détachée ne peut avoir des ordres que pour le premier jour, et ses opérations dépendent pour le second jour de ce qui est arrivé à la principale colonne. Ainsi, selon les circonstances, cette colonne perdra du tems pour attendre des ordres, ou bien elle agira au hasard, ce qu'il est sage d'éviter à la guerre où l'hésitation est, ainsi que nous l'avons vu, une faute irrémédiable.

Une armée doit donc toujours tenir ses colonnes réunies, de manière que l'ennemi ne puisse s'introduire entre elles.

On regarde en général les lignes simples d'opérations comme les meilleures, et parmi celles-ci, les intérieures et les concentriques offrent le plus de moyens de frapper des coups décisifs. A forces égales, il serait donc évidemment désavantageux d'employer les lignes doubles contre les simples, les extérieures contre les intérieures, les divergentes contre les concentriques; ce serait également aller contre les vrais principes, que de faire agir séparément des corps qui n'ont entr'eux aucune communication, vis-à-vis d'une armée centralisée et dont les communications sont faciles; mais il ne faut pas oublier non plus que, pour deux armées en présence, tous les avantages de la retraite sont acquis à celle qui peut se retirer sur tous les points de la circonférence, tandis que celle qui ne peut se retirer que sur un point, laisse les plus belles chances de la victoire à l'ennemi audacieux qui saura manœuvrer sur ses flancs.

Pour une ligne simple d'opérations, la *directrice centrale* est d'autant plus avantageuse, que l'ennemi s'est développé sur un front plus étendu. En tout autre cas, la directrice *extrême* convient pour tourner les flancs de la ligne ennemie, la couper de sa base d'opérations et l'isoler de ses principales communications; mais quelle que soit la directrice, il la faut jalonner de distance en distance par des repères solides, comme nous l'avons établi au commencement de ce chapitre, en simulant toujours une menace sur l'extrémité opposée à celle que l'on veut impitoyablement acculer à l'obstacle insurmontable qu'elle a choisi pour appui.

*Changemens de ligne d'opérations, marches-manœuvres, diversions, détachemens, retraites.* — Nous avons dit déjà qu'on ne devait changer sa ligne d'opérations que lorsqu'on y

était autorisé ou forcé par les événemens variables de la guerre, et nous avons vu quel parti l'on peut tirer d'un habile changement de directrice pour tromper l'ennemi. Mais il est évident qu'il ne faut perdre de vue, dans aucun cas, le moment opportun de revenir à la ligne primitive d'opérations, car c'est celle où l'on a réuni tous ses moyens d'exécution, et on les déplace rarement sans les plus grandes difficultés, lors même que les localités et les circonstances se prêtent le mieux à ce mouvement latéral qui n'est jamais sans danger. On comprend d'ailleurs que, sans une nouvelle base d'approvisionnement préparée d'avance, il est bien difficile à l'armée de continuer ses opérations après un grand changement de direction.

Le plus grand inconvénient d'un changement de directrice, quand la configuration de l'échiquier de guerre ne s'y prête pas merveilleusement, c'est d'être acculé contre un obstacle insurmontable, ou rejeté sur des lignes sans profondeur ne laissant aucune latitude de flancs et des inquiétudes sur les derrières.

La direction des courans d'eau joue un grand rôle dans le choix des lignes d'opérations ;

Parallèles à la ligne principale, ils peuvent servir d'appui à l'un de ses flancs, mais ils ne favorisent les communications, et par suite les diversions ou les manœuvres sur les deux rives, qu'autant qu'on s'est rendu maître des passages ;

Perpendiculaires à la ligne principale, il est indispensable d'y mettre à cheval des points d'appui assez solides et assez nombreux pour se réserver la facilité de manœuvrer sur les deux rives.

Les marches-manœuvres doivent toujours être combinées de manière à ne pas s'exposer à être attaqué assez sérieusement

pour perdre la rapidité nécessaire à leur mouvement. C'est au reste un principe reconnu qu'il faut toujours marcher sans tirer, car les feux ne se font qu'aux dépens de la célérité de la marche et de la force d'impulsion.

Le partage de l'armée en brigades et divisions tactiques capables de résister isolément en cas de besoin, est commandé par l'impossibilité de faire subsister sur une même route l'armée forcée de traîner avec elle son immense attirail actuel de guerre; mais il est bien entendu que chaque division ne marche sur une direction particulière que momentanément, et pour venir se réunir en ligne dans une affaire générale, au poste qui lui est assigné par le général en chef, car l'*unité de commandement* et la *concentration des forces* sont deux principes de guerre également absolus.

On ne doit se hasarder à lancer un corps détaché entre deux corps ennemis qui pourraient l'écraser en se réunissant, que si les deux corps ennemis sont éloignés au moins entr'eux d'une journée de marche. Les grandes diversions peuvent s'opérer pour s'approcher d'un puissant renfort; gagner un appui solide indispensable, ou lorsqu'on a la supériorité du nombre; mais il ne faut pas faire de détachemens pour une destination lointaine, devant un ennemi qui est près de vous aborder ou que l'on a le dessein d'attaquer.

C'est une faute qu'un détachement la veille du jour d'une bataille, parce que dans la nuit l'état des choses peut changer, soit par des mouvemens de retraite de l'ennemi, soit par des mouvemens offensifs déterminés à l'aide de l'arrivée de grands renforts, ce qui peut rendre funestes toutes dispositions prématurées.

La retraite d'une armée sur sa base d'opérations peut s'ef-

fectuer, marchant en masse sur une seule route. C'est l'ordre qui s'écarte le moins du principe de la concentration des forces, et si l'armée qui se replie est encore intacte, c'est le meilleur moyen de faire volte-face, aussitôt qu'elle a atteint un point d'appui à sa convenance.

Si, pour éviter l'encombrement du matériel, on partage l'armée en deux ou trois masses échelonnées à distance, il est indispensable que cette distance entre les différens corps isolés soit au plus d'une demi-journée de marche.

On ne peut se retirer par plusieurs routes parallèles, que si ces routes sont assez rapprochées pour qu'un ennemi entreprenant ne puisse se glisser entre elles. On ne se retire par deux routes convergentes, que pour rallier deux corps trop éloignés du point de départ; enfin les lignes excentriques ne peuvent servir qu'à rassembler les débris épars d'une armée battue n'ayant plus le choix de sa ligne de retraite.

Nous croyons sans nécessité de multiplier ici les applications probables des principes de la stratégie, aux différens cas de guerre, qui varient à l'infini et qu'on ne peut bien juger que sur le terrain; mais tout en observant que la vraie sagesse pour un général, est dans une détermination énergique, nous terminerons par cette réflexion importante que doivent avoir sans cesse présente à l'esprit tous les officiers d'une armée: c'est qu'à la guerre le chef seul comprend l'importance de certaines choses; qu'il peut seul, par sa volonté et ses lumières supérieures, vaincre et surmonter toutes les difficultés.

# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES.

**1<sup>re</sup> PARTIE.** *Introduction. — Définitions et axiomes préliminaires. — Notions générales sur les spécialités des différentes armes. — Sur leurs proportions dans le corps d'armée et dans la réserve. — Notions générales sur la fortification.*

### CHAPITRE PREMIER. Introduction, définitions et axiomes

préliminaires..... pag. 1

§ I<sup>er</sup>. Introduction ; but et division de l'ouvrage ..... ibid.

§ II. Définitions et axiomes préliminaires ..... 5

Guerre ; théâtre de la guerre ; théâtre d'opérations  
d'une armée ; centre d'action ; offensive et défensive... 6

Force militaire ; coup-d'œil militaire ; art militaire ;  
politique militaire ; administration militaire... 8

Plan de campagne ; stratégie ; tactique... 10

Ligne d'opérations ; ligne manœuvre ; ligne principale ;  
base d'opérations ; points d'appui ; objectif ; ligne  
directrice ; ligne d'opérations simple, double, mul-  
tiple, intérieure, extérieure, profonde, secondaire,  
accidentelle, de convoi ; front d'opérations... 11

**CHAP. II.** *Notions générales sur les spécialités des différentes armes ; sur leurs proportions dans le corps d'armée et dans la réserve..... 12*

§ III. Armes dont se compose l'armée. — Qualités morales  
et physiques du soldat de toutes armes ..... 12 à 14

|                                                                                                                        |              |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| § IV. <i>Infanterie</i> .....                                                                                          | 14 à 35      |
| Marche.....                                                                                                            | 16           |
| Fonctions des guides.....                                                                                              | 23           |
| Maniement du fusil ; feux.....                                                                                         | 25           |
| Ordonnance. — Bataillon.....                                                                                           | 29           |
| Service des tirailleurs.....                                                                                           | 34           |
| Infanterie de ligne. — Infanterie légère.....                                                                          | <i>ibid.</i> |
| § V. <i>Cavalerie</i> .....                                                                                            | 35 à 44      |
| Marche.....                                                                                                            | 36           |
| Conduite du cheval.....                                                                                                | 37           |
| Maniement des armes.....                                                                                               | 42           |
| Ordonnance. — Escadron.....                                                                                            | 43           |
| Service des éclaireurs.....                                                                                            | <i>ibid.</i> |
| Cavalerie de ligne. — Cavalerie légère.....                                                                            | 44           |
| § VI. <i>Artillerie</i> .....                                                                                          | 44 à 59      |
| Marche.....                                                                                                            | 45           |
| Importance des guides.....                                                                                             | 46           |
| Exécution des bouches à feu.....                                                                                       | 48           |
| Définitions balistiques.....                                                                                           | 49           |
| Plan de tir. — Angle de tir. — Trajectoire. — Angle<br>de projection et de chute. — Ricochet. — Hauteur<br>du but..... | 50           |
| Ligne de mire naturelle et artificielle. — Hausse....                                                                  | 51           |
| Angle de mire. — But-en-blanc naturel ou primitif.<br>— Portée de but-en-blanc.....                                    | 52           |
| Conditions du tir pour frapper le but.....                                                                             | 52           |
| Tir de l'infanterie sur l'ennemi.....                                                                                  | 53           |
| Tir de l'artillerie sur l'ennemi.....                                                                                  | <i>ibid.</i> |
| Tableau des portées des principales armes à feu à la<br>charge de guerre.....                                          | 54           |

|                                                                                                                                                                                         |              |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Balles et boulets perdus.....                                                                                                                                                           | 54           |
| Coup-d'œil pour juger les distances et par quel exercice on peut l'acquérir.....                                                                                                        | 55           |
| Ordonnance. — Batterie.....                                                                                                                                                             | 57           |
| Service des tirailleurs de canon.....                                                                                                                                                   | 58           |
| Artillerie de ligne, artillerie légère.....                                                                                                                                             | <i>ibid.</i> |
| § VII. <i>Proportions des différentes armes dans le corps d'armée et dans la réserve.</i> . . . . .                                                                                     | 59 à 65      |
| Brigades de ligne, légère, et de réserve.....                                                                                                                                           | 62           |
| CHAP. III. Notions générales sur les fortifications... 65 à 80                                                                                                                          |              |
| § VIII. <i>Objet général et principes élémentaires de la fortification.</i> .. . . .                                                                                                    | 65 à 76      |
| Fortification passagère, permanente, régulière, irrégulière; ouvrage de fortification, retranchement..                                                                                  | 65           |
| Tableau des pénétrations des divers projectiles dans les terres, les bois et les maçonneries; observations sur les chiffres de ce tableau .....                                         | 67           |
| Forme générale du profil d'un retranchement, et principes élémentaires considérés plus spécialement dans leur application aux ouvrages de campagne ou de fortifications passagères..... | 70           |
| Fossé; escarpe, contr'escarpe.....                                                                                                                                                      | 70           |
| Masse couvrante; talus de banquette, banquette, talus intérieur, talus extérieur, parapet, plongée, conditions de leur établissement et résultats d'expériences.....                    | 71 à 74      |
| Calcul de déblais et remblais en terrain horizontal. . .                                                                                                                                | 75           |
| Feux rasans; feux plongeans; feux verticaux; leur efficacité relative; dernière défense à l'arme blanche.                                                                               | 76           |
| § IX. <i>Principes généraux et tracés les plus habituels des</i>                                                                                                                        |              |
| ART MILITAIRE.                                                                                                                                                                          | 18           |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                         |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>ouvrages de campagne...</i>                                                                                                                                                                                                                                                          | 76 à 81 |
| Direction, face, flancs, chemins couverts, lignes continues et discontinues, objets de défense accessoires.                                                                                                                                                                             | 76      |
| Défilement .....                                                                                                                                                                                                                                                                        | 77      |
| Principes généraux .....                                                                                                                                                                                                                                                                | 78      |
| Tracés habituels. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                               | 79      |
| II <sup>e</sup> PARTIE. <i>Établissement des armées et des fortifications permanentes. — Recrutement et durée du service ; hiérarchie et discipline ; avancement et retraite. — Habillement, armement et équipement. — Remonte ; administration ; matériel de campagne et de siège.</i> |         |
| CHAP. IV. <i>Établissement des armées permanentes ; régimens, brigades, divisions, corps d'armée ; armées ; recrutement et durée du service ; hiérarchie et discipline ; avancement et retraite ; habillement, armement et équipement ; remonte.</i>                                    |         |
| § X. <i>Armée permanente ; base de son établissement..</i>                                                                                                                                                                                                                              | 83 à 85 |
| § XI. <i>Régimens et leurs cadres dépôts ; leur force active sur le pied de guerre et sur le pied de paix. . .</i>                                                                                                                                                                      | 85 à 89 |
| Régiment d'infanterie .....                                                                                                                                                                                                                                                             | 85      |
| Régiment de cavalerie .....                                                                                                                                                                                                                                                             | 86      |
| Régiment d'artillerie .....                                                                                                                                                                                                                                                             | 87      |
| Effectif de la force active d'un régiment et d'un cadre dépôt .....                                                                                                                                                                                                                     | 89      |
| § XII. <i>Brigades ; divisions ; corps d'armée, armée, leur force active sur le pied de guerre et sur le pied de paix. . . . .</i>                                                                                                                                                      | 89 à 92 |
| Brigades .....                                                                                                                                                                                                                                                                          | 89      |
| Divisions .....                                                                                                                                                                                                                                                                         | 90      |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Corps d'armée .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 90        |
| Armée.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 91        |
| § XIII. <i>Armées françaises sur le pied de guerre et sur le<br/>pied de paix ; force active ; nombre de régimens de<br/>toutes armes ; officiers généraux.. . . .</i>                                                                                                                                                                         | 93 à 97   |
| Quatre armées ; effectif.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 93        |
| Nombre de régimens de toutes armes.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | ibid.     |
| Officiers-généraux.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 94        |
| § XIV. <i>Recrutement et durée du service ; hiérarchie et<br/>discipline ; avancement et retraite.. . . .</i>                                                                                                                                                                                                                                  | 97 à 103  |
| Recrutement.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 97        |
| Durée du service .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 98        |
| Hiérarchie et discipline .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 100       |
| Avancement et retraite.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 101       |
| § XV. <i>Habillement ; équipement , armement ; re-<br/>monte. . . . .</i>                                                                                                                                                                                                                                                                      | 103 à 114 |
| Habillement.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 103       |
| Équipement.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 108       |
| Armement.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | ibid.     |
| Remonte.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 111       |
| Administration .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 112       |
| CHAP. V. <i>Établissement des fortifications permanentes ;<br/>frontières naturelles ; places fortes ; leur capacité ;<br/>appui qu'elles offrent à l'armée ; protection qu'elles<br/>en reçoivent ; zones d'opérations ; utilité générale<br/>des places fortes ; application résumée à la France ;<br/>matériel de campagne et de siège.</i> |           |
| § XVI. <i>Établissement des fortifications permanentes.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 115 à 117 |
| Établissement des fortifications permanentes.....                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 115       |
| Frontières naturelles.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 116       |

|                                                                                                                                                                                                                                                             |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Places fortes.....                                                                                                                                                                                                                                          | 116       |
| § XVII. <i>Capacité des places fortes; appui qu'elles offrent aux armées actives; protection qu'elles en reçoivent.</i> . . . . .                                                                                                                           | 117 à 121 |
| Capacité des places fortes. — Appui qu'elles offrent à l'armée. — Protection qu'elles en reçoivent. . . . .                                                                                                                                                 | 117       |
| Zones d'opérations défensives et offensives.....                                                                                                                                                                                                            | 119       |
| § XVIII. <i>Utilité générale des places fortes pour la défensive et pour l'offensive. — Application résumée à la France.</i> . . . . .                                                                                                                      | 121 à 126 |
| Utilité et avantages des places fortes.....                                                                                                                                                                                                                 | 121       |
| Application résumée à la France.....                                                                                                                                                                                                                        | 123       |
| § XIX. <i>Matériel de campagne et de siège.</i> . . . .                                                                                                                                                                                                     | 126 à 133 |
| Calibres.....                                                                                                                                                                                                                                               | 126       |
| Poids et dimension principale de l'artillerie de campagne.....                                                                                                                                                                                              | 128       |
| — — — montagne.                                                                                                                                                                                                                                             | 129       |
| — — — siège.....                                                                                                                                                                                                                                            | ibid.     |
| Mixtes fulminans; fusées Congrèves; vapeur.....                                                                                                                                                                                                             | 130.      |
| III <sup>me</sup> PARTIE. <i>Emploi de la force militaire ou exécution générale de la guerre; petites opérations habituelles et manœuvres du champ de bataille; attaque et défense des places; opérations secondaires; grandes opérations stratégiques.</i> |           |
| CHAP. VI. <i>Étude de l'exécution générale de la guerre; petites opérations habituelles et opérations secondaires.</i>                                                                                                                                      |           |
| § XX. <i>Étude de l'exécution générale de la guerre; petites opérations habituelles de la guerre; tirailleurs; avant-postes; détachemens; découvertes; reconnaissances; partisans; surprises; embuscades, postes; retrans-</i>                              |           |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |                  |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| <i>chemens</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                            | <u>135 à 170</u> |
| Étude de l'exécution générale de la guerre . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                | <u>135</u>       |
| Petites opérations habituelles de la guerre . . . . .                                                                                                                                                                                                                                               | <u>137</u>       |
| Chaines et attaques de tirailleurs . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                        | <u>139</u>       |
| Avant-postes ; vedettes et sentinelles ; postes avancés ;<br>grand-gardes ; postes d'appui . . . . .                                                                                                                                                                                                | <u>140</u>       |
| Éclaireurs ; flanqueurs . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                   | <u>143</u>       |
| Patrouilles défensives et offensives. — Découvertes et<br>reconnaisances. — Partisans, surprises et embus-<br>cades, postes et retranchemens . . . . .                                                                                                                                              | <u>143 à 153</u> |
| § XXI. <i>Opérations secondaires ; organisation et emploi<br/>des détachemens ; marches et retraites ; positions et<br/>manœuvres tendant à les forcer ; démonstrations et<br/>fausses attaques ; forêts, villages, cours d'eau, défilés ; escortes, convois, fourrages, cantonnemens</i> . . . . . | <u>153 à 170</u> |
| Organisation et emploi général des détachemens . . . . .                                                                                                                                                                                                                                            | <u>153</u>       |
| Marches et retraites . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                      | <u>155</u>       |
| Positions et manœuvres tendant à les forcer . . . . .                                                                                                                                                                                                                                               | <u>157</u>       |
| Démonstrations et fausses attaques . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                        | <u>160</u>       |
| Forêts, villages, cours d'eau, défilés . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                    | <u>161</u>       |
| Escortes, convois, fourrages, cantonnemens . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                | <u>167</u>       |
| CHAP. VII. Manœuvres du champ de bataille ; attaque et<br>défense des places.                                                                                                                                                                                                                       |                  |
| § XXII. <i>Manœuvres du champ de bataille</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                             | <u>171 à 182</u> |
| Règles générales . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                          | <u>171</u>       |
| <u>Points décisifs</u> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                    | <u>173</u>       |
| Ordre de bataille . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                         | <u>174</u>       |
| Emploi des réserves . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                       | <u>181</u>       |
| Poursuites . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                | <i>ibid.</i>     |
| § XXIII <i>Attaque et défense des places</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                              | <u>182 à 189</u> |

|                                                                                                                                                                                                                              |              |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Moyens d'attaque réguliers et irréguliers. . . . .                                                                                                                                                                           | 182          |
| Siège en règle. . . . .                                                                                                                                                                                                      | 183          |
| Investissement. . . . .                                                                                                                                                                                                      | 184          |
| Dépôts de tranchées; première, seconde et troisième<br>parallèle. . . . .                                                                                                                                                    | 186          |
| Brèches. — Assaut. . . . .                                                                                                                                                                                                   | 188          |
| Résumé de la défense. . . . .                                                                                                                                                                                                | <i>ibid.</i> |
| CHAP. VIII. Grandes opérations stratégiques. — Objet, es-<br>prit et maximes fondamentales de la stratégie.                                                                                                                  |              |
| § XXIV <i>Objet, esprit et maximes fondamentales de la<br/>stratégie. . . . .</i>                                                                                                                                            | 189 à 194    |
| Objet principal de la stratégie. . . . .                                                                                                                                                                                     | 189          |
| Offensive et défensive; une seule ligne d'opérations de<br>la guerre. . . . .                                                                                                                                                | 190          |
| Front d'opérations. . . . .                                                                                                                                                                                                  | 192          |
| Obstacles et masses inertes. . . . .                                                                                                                                                                                         | <i>ibid.</i> |
| Concentration des masses et rapidité des marches. . .                                                                                                                                                                        | 193          |
| § XXV <i>Bases d'opérations et d'approvisionnement; objec-<br/>tif, front d'opérations, lignes directrices, change-<br/>mens de lignes d'opération, marches-manœuvres, di-<br/>versions, détachemens, retraites. . . . .</i> | 194 à 202    |
| Bases d'opérations et d'approvisionnement. . . . .                                                                                                                                                                           | 194          |
| Objectif, front d'opération, ligne directrice. . . . .                                                                                                                                                                       | 195          |
| Changemens de ligne d'opération, marches-manœuvres,<br>diversions, détachemens, retraites. . . . .                                                                                                                           | 199          |

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

---

## TABLE SOMMAIRE,

PRÉSENTANT LA DIVISION DE L'OUVRAGE.

---

NOTA. *La table générale, suivant l'ordre des matières, est placée à la fin de ce Manuel.*

**PREMIÈRE PARTIE.** Introduction ; définitions et axiomes préliminaires ; notions générales sur les spécialités des différentes armes, sur leurs proportions dans le corps d'armée et dans la réserve, sur la fortification. . . . . Pages 1 à 81

**DEUXIÈME PARTIE.** Établissement des armées et des fortifications permanentes ; recrutement et durée du service ; hiérarchie et discipline ; avancement et retraite ; habillement, armement et équipement ; remonte ; administration ; matériel de campagne et de siège. . . . . Pages 81 à 135

**TROISIÈME PARTIE.** Emploi de la force militaire ou exécution générale de la guerre ; petites opérations habituelles : opérations secondaires ; manœuvres du champ de bataille, attaque et défense des places ; grandes opérations stratégiques. Pages 135 à 203

---

Aux Braves Guerriers

D'EUGÈNE NAPOLÉON,

*Mon général en chef d l'armée d'Italie, en 1813  
et 1814.*

Souvenir, Pommage et Vénération.



*Direction du boulet la bouche*



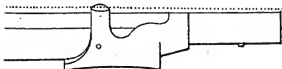
*Tir de but en blanc la pièce*



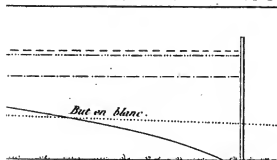
*Pointe à deux degrés*



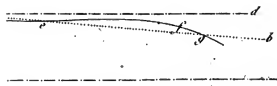
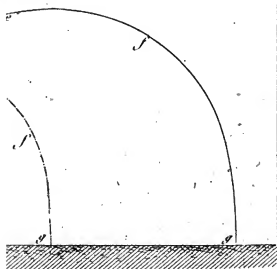
*Guidon*

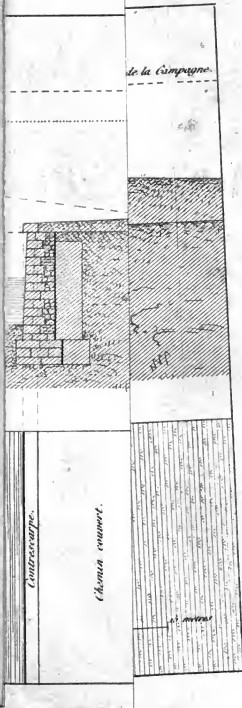


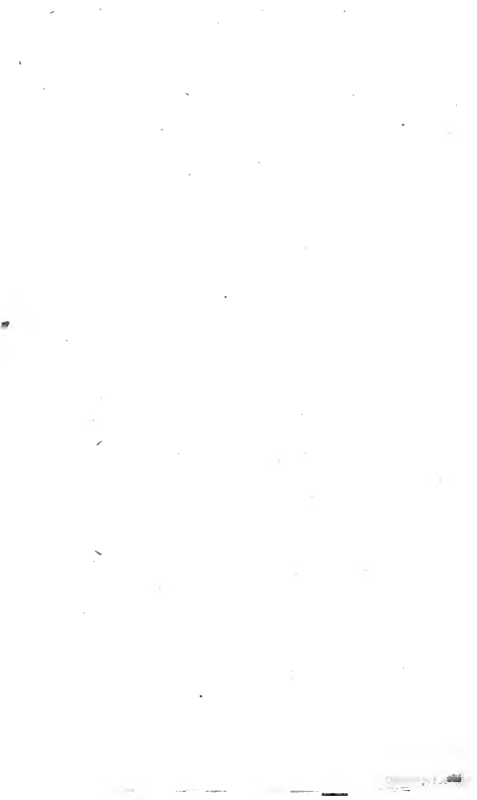
*Fusil de munition.*



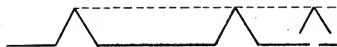
mer ces lignes



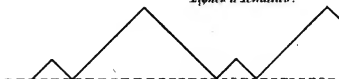




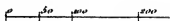
*Lignes de redans.*



*Lignes à tenailles.*



*Lignes à crémaillères.*



*Lignes bastionnées.*



*Lignes bastionnées à batteries détachées.*



FOI



569386A

592  
—

# ENCYCLOPÉDIE-RORET.

COLLECTION

DES

## MANUELS-RORET

FORMANT UNE

### ENCYCLOPÉDIE

DES SCIENCES ET DES ARTS,  
FORMAT IN-18;

Par une réunion de Savans et de Praticiens;

MESSIEURS

AMOROS, ARSENE, BIOT, BIRET, BISTON, BOISDUVAL, BOITARD, BOSC, BOUTEREAU, BOYARD, CAHEN, CHAUSSIER, CHEVRIER, CHORON, CONSTANTIN, DE GAYFFIER, DE LAPAGE, P. DESORMEAUX, DUBOIS, DUJARDIN, FRANÇOEUR, GIQUEL, HÉRVÉ, HUOT, JANVIER, JULIA-FONTENELLE, JULIEN, LACROIX, LANDRIN, LAVNAY, LEDHUY, Sébastien LENORMAND, LESSON, LORIOU, MATTER, MINÉ, MULLER, NICARD, NOEL, Jules PAUTET, RANG, RENDU, RICHARD, RIFFAULT, SCRIBE, TARBÉ, TERQUEM, THIÉBAUT DE BERNEAUD, THILLAT, TOUSSAINT, TREMERY, TRUX, VAUQUELIN, VERDIER, VERGNAUD, YVART, etc.

Tous les Traités se vendent séparément, 300 volumes environ sont en vente; pour recevoir franc de port chacun d'eux, il faut ajouter 50 centimes. Tous les ouvrages qui ne portent pas au bas du titre à la *Librairie Encyclopédique de Roret* n'appartiennent pas à la *Collection de Manuels-Roret*, qui a eu des imitateurs et des contrefacteurs (M. Ferd. Ardant, gérant de la maison *Martial Ardant frères*, à Paris, et M. Renault ont été condamnés comme tels.)

Cette Collection étant une entreprise toute philanthropique, les personnes qui auraient quelque chose à nous faire parvenir dans l'intérêt des sciences et des arts, sont priées de l'envoyer franc de port à l'adresse de M. le Directeur de l'*Encyclopédie-Roret*, format in-18, chez M. Roret, libraire, rue Haute-Seuille, n. 10 bis Paris.

CB

